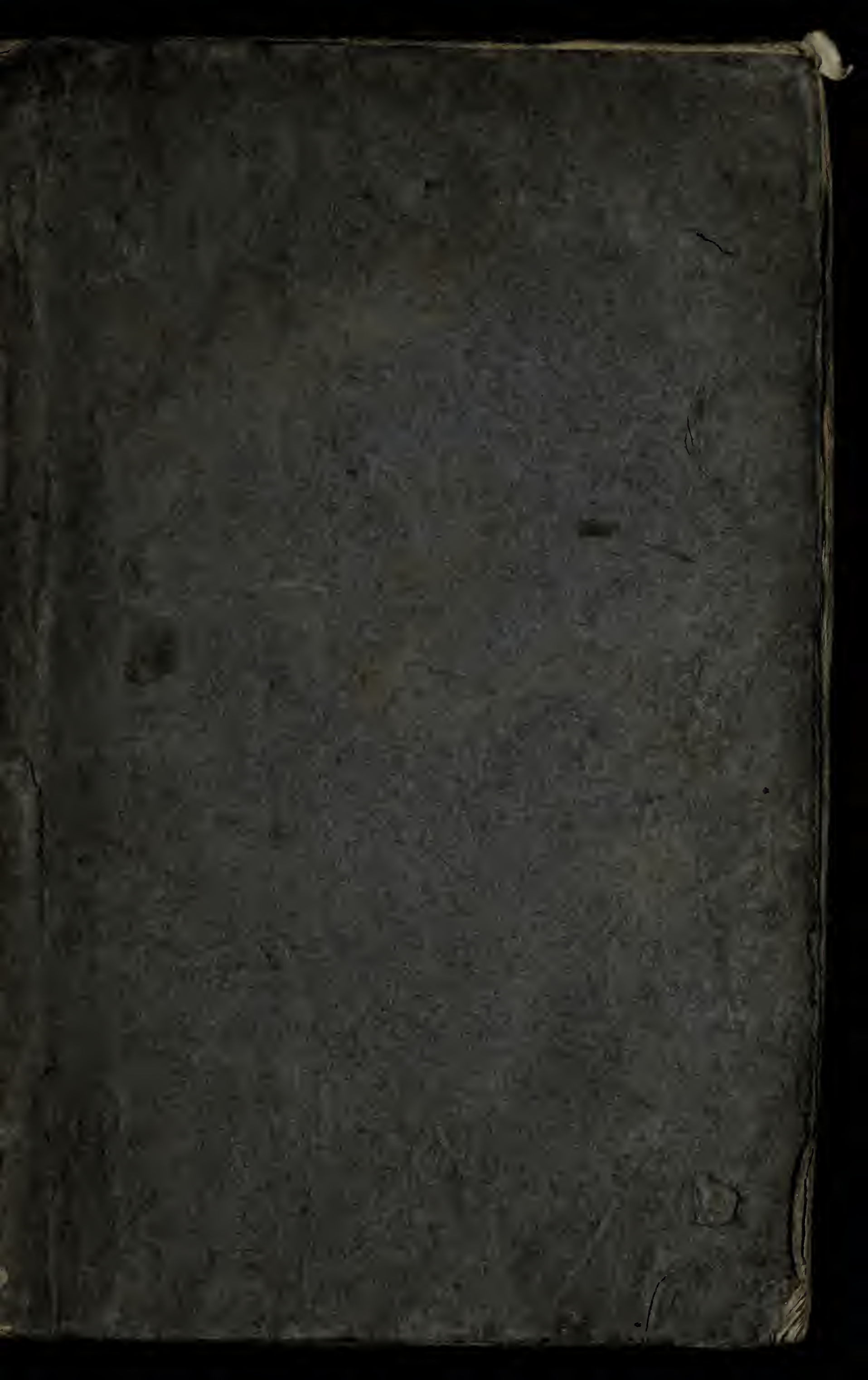




ESSAI

SUR LA NATURE ET LES DIVERS AGENS DE LA CONSPIRATION PRESENTE,

OU

LETTRES à un Représentant du peuple, sur la réponse de Carnot à J.-C. Bailleul, et l'Antidote de Rastadt, et sur le rapport de ces deux ouvrages avec notre situation.

« *Veritas pluribus modis infracta ; primùm inscitiâ reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursùs odio adversus dominantes... mihi nec beneficio nec injuriâ cogniti... sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam et sinè odio dicendus est* ».

TACITE. histor. lib. I.

» Plusieurs causes altèrent aujourd'hui la vérité : d'abord l'ignorance générale qui rend la chose publique étrangère aux citoyens, puis la prostitution des flatteurs, et la haine contre les gouvernants.... Ils ne m'ont fait personnellement ni bien ni mal.... aussi dans ma franchise incorruptible, je parlerai d'eux sans ressentiment comme sans égards. »

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AVIS.

Les événemens plus rapides que la pensée ont précédé la publication de ces lettres : elles étoient destinées à signaler au Corps Législatif, la conspiration dont il a commencé de poursuivre les principaux artisans. Elles peuvent encore être utiles pour faire mieux connoître et la nature et les agens et les détails de cette trame.

LE BIEN PUBLIC.... voilà ce qui a déterminé leur possesseur à en continuer l'impression et à les faire paroître.

Il est sans doute superflu d'observer que les accusations générales dirigées contre l'ancien Directoire, ou tel autre corps constitué, ne détruisent point les exceptions que peuvent mériter les individus.

LETTRE PREMIÈRE.

Sujet de ces lettres.

Vous voulez donc, mon cher représentant, que je vous *écrive* mon avis sur deux ouvrages fameux par la disette où nous sommes de tout ouvrage, et méritant, à plusieurs égards, leur célébrité, tant par les circonstances où ils paroissent, que par les leçons qu'ils donnent aux républicains, s'ils savent, comme dit l'un d'eux à propos des journaux de Paris, lire dans ces deux écrits, *ce qui y est.*

Il vous importe peu, en m'exposant à parler du tems présent, qui, comme vous le savez, est *l'arche du seigneur*, de me voir enveloppé dans les filets imperceptibles de nos vulcains politiques, tendus sous les pas de tout *conspirateur* assez hardi pour violer d'un œil profane, le sanctuaire de leur pudibonde diplomatie, assez mauvais catholique pour ne pas admettre, avec *la foi de nos pères, les mystères* du gouvernement post-fructidorien.

J'aurois pu vous objecter que ce seroit à vous à nous *rapprendre* à parler, à nous délier la langue, à émanciper la pensée, vous à qui il reste encore l'à-peu-près libre usage de la parole ; j'ai dit *à-peu-près libre*, de peur de commettre une irrévérence envers

vos maîtres et les nôtres ; car il me semble que d'après la doctrine actuelle de leurs *casuistes*, un député qui écrit des lettres *publiques* ; qui paye à ses commettans le tribut de sa pensée, qui enfin est assez *anarchiste* pour croire qu'un représentant doive avoir quelque rapport avec ses représentés, attente dès-lors à l'*unité* du gouvernement, empiète sur sa puissance temporelle et spirituelle, et se rend coupable du crime que *les docteurs* appellent conspiration, et qu'on ne punit que par l'EXPORTATION à Cayenne ou à Madagascar. (Je vous observe ici pour que vous le sachiez, que c'est à un de nos *officiels* que nous devons la nouvelle synonimie *d'exportation* et de *déportation*. Ces messieurs vous donneront de fort bonnes raisons de cette *licence* que pourroit ne pas leur passer Dumarsais ; la meilleure, sans doute, est que quand les maîtres ont établi le *barbarisme* en morale, les valets peuvent bien se le permettre en grammaire ; ainsi se vérifie toujours par quelque côté le vieux proverbe qui dit : *tel maître, tel valet.*)

Je reviens à mon objection, et j'entends d'ici votre réponse. Vous m'allez dire que vous vous êtes soumis vous-mêmes à la doctrine du silence, jusqu'à ce que vous puissiez le rompre par un coup de tonnerre ; qu'emprisonnés dans votre enceinte, bornés pour l'action ainsi que pour la parole à la voûte qui vous sert de limite et d'horison, la vapeur détonnante s'amasse et se condense

aux parois de cette *cloche*, sous laquelle la *pensée* du despotisme crut vous étouffer ; qu'enfin vous attendez pour prendre et repercuter le mouvement que l'étincelle électrique jaillisse du foyer de l'opinion publique..... Sans rien préjuger sur la validité de vos excuses que vous appelez vos raisons, qu'il est désormais trop tard de discuter, que d'ailleurs le tems traîne d'un pas rapide au tribunal prochain et inévitable des événemens, je les suppose bonnes ; je reconnois avec vous que l'essentiel est maintenant de former, d'éclairer l'opinion, sur-tout de démontrer au corps législatif, que fort de la conscience publique, il peut, il doit se hâter de prendre l'initiative d'une grande et profonde réforme, et porter le fer et le feu jusqu'à la dernière racine de l'arbre épais des abus. Or, comme je suis convaincu que cette démonstration nécessaire à obtenir pour secouer la langueur des uns, allarmer la tranquille sécurité des autres, se trouve d'une manière très-frappante dans LA PENSÉE des deux ouvrages dont nous nous sommes entretenus, je me résous à en entreprendre l'analyse, et peut-être serez-vous étonné vous-même de la clarté ainsi que de la liaison de leurs indices revélateurs, et de leurs rapports intimes avec notre situation.

De ces rapports comparés se prouvant et s'expliquant l'un l'autre, jaillira le secret, qui n'en est plus un que pour les aveugles volontaires ou incurables, de la plus vile et

pourtant de la plus imperturbable de toutes les conspirations qui ont jusqu'ici menacé la liberté, et qui au moment où j'écris, touche à un effroyable succès, ou à une chûte plus effroyable encore, si le corps législatif sent et remplit ses hautes destinées.

Vous ferez de ce travail rapide, incorrect, pressé par les circonstances, et qui portera infailliblement l'empreinte de l'agitation de mon ame et de la tourmente des évènemens, tel usage que vous prescrira votre prudence et l'intérêt de la CAUSE SACRÉE ; je commence :

C'est l'ouvrage de Carnot qui le premier s'est présenté sous ma main ; c'est aussi celui qui m'a paru faire le plus de sensation. La raison en est simple, il ne montre au premier coup-d'œil qu'une satyre personnelle ; l'autre est une suite de discussions très-graves, très-sérieuses. Le premier devoit donc avoir sur le second l'avantage qu'a la malignité sur le raisonnement, la vengeance particulière sur les intérêts généraux. Il paroît d'ailleurs dans ces circonstances, si énergiquement burinées par Tacite, où le sarcasme et la diffamation sont accueillis avec avidité ; il est le premier cri élevé contre des hommes de boue et de sang, qui par une terreur plus que Tibérienne sont venus à bout d'imposer à toute la France le silence des tombeaux à peine interrompu par les honteux accens de quelques serviles flatteurs.

Ce cri, le cri terrible de l'oppression et du

malheur a retenti dans tous les cœurs, où depuis 18 mois il étoit étouffé. De l'Italie à la Hollande, de la Suisse aux côtes de l'Océan, la conscience publique l'a prolongé en échos accusateurs. La tyrannie en a frémi au milieu de ses canons ; elle a proscrit le livre, elle a incarcéré les libraires ; elle a accru le nombre et l'empressement des lecteurs.

Ainsi dans Rome asservie, le peuple fatigué du bruit des chaînes, notoit encore d'infamie la révoltante adulation des esclaves, et retrouvoit dans les malédictions adressées aux tyrans quelque faux air de liberté.

Ces causes de succès, bien étrangères au livre de Carnot, à son mérite intrinsèque quelconque, vous indiquent du moins quelles conséquences vous devez tirer de L'OPINION qui lui a valu sa prodigieuse célébrité ; ce point-ci vous regarde vous et vos collègues. Au demeurant, si vous n'y cherchez que l'histoire du 18 fructidor, tel qu'il s'est fait, vous êtes sûr de ne l'y pas trouver ; mais si vous en êtes curieux, je crois qu'au défaut de celle-là, on peut vous y montrer celle du 18 fructidor qu'il auroit voulu faire, que son successeur continue sous vos yeux, et dont il est bien tems enfin, pour la république et pour vous, que vous commenciez à interrompre le travail.

LETTRE DEUXIÈME.

De la réponse de Carnot au rapport de J. C. Bailleul, sur la conjuration du 18 fructidor.

Cette réponse, qui en est bien une, et très-fulminante sans doute contre *Narcisse-Bailleul* (1), n'en est pas une relativement aux causes de fructidor, ni sur-tout à la participation directe de Carnot aux crimes qui ont amené cette journée; aussi bien des lecteurs n'y ont vu que l'acte d'une vengeance particulière, et le soulèvement de l'homme qui se dit opprimé contre ses oppresseurs. Vu de ce côté, cet ouvrage ne présente guères que trois ou quatre anecdotes piquantes, et nous apprend ce que tout le monde sait fort bien, ce qui est écrit en lettres de sang sous les pas des gouvernans, que Rewbell fait la politique avec les principes d'un arabe bédoin, l'ame d'un corsaire et la conscience d'un fournisseur; que ce hideux Laréveillère, magotté par la nature pour servir de marche-pied à la tyrannie, et classé de droit par l'histoire-naturelle parmi les monstruosités du

(1) On connoît deux Narcisses; l'un favori des Nimphes et l'autre de Néron; ce dernier étoit de plus son rapporteur auprès du sénat de Rome, lors de la *conspiration* de Britannicus, que dans leur sagesse le maître et le valet avoient déjouée par l'enpoisonnement *provisoire* du conspirateur.

Jardin-des-Plantes, dès que la diplomatie royale n'aura plus besoin de nourrir les monstres au Luxembourg, est le véritable polichinelle de toutes nos farces politiques, et non moins intrépide que *Beaulieu* (1), jette à-la-fois dans son moule Jésus et Mahomet, estropie les constitutions des théophilantropes et des Cisalpins, et tombe à Paris parmi les huées, comme il devoit tomber à Milan parmi les ruines et les flots de sang; il nous apprend que Barras s'entoure d'hommes tarés, que sa société, son amour du plaisir, n'inspirent qu'une médiocre confiance aux patriotes, avec lesquels il conserve pourtant des relations, qu'au demeurant *il est de la faction d'Orléans.* Carnot accuse Barras d'être de la faction d'Orléans ! ! ! Je vous prie en passant de noter ce trait lancé comme au hasard....

Il nous révèle encore que dès l'époque de la présentation des drapeaux italiques, Rewbell, dans ses conversations intimes, traitoit Augereau de FIER BRIGAND, digne prelude des récompenses qui attendoient ce général, pour la bonne-foi, j'ai presque dit la simplicité, avec laquelle il exécuta, au profit de lâches frippons, d'hypocrites intrigans, la fameuse JOURNÉE DES DUPES, dite du 18 fructidor.

---

(1) Beaulieu est un bouffon de nos petits spectacles, qui s'avisa, il y a peu de tems, de jouer *Mahomet.* Il ne *joua* que le public accouru à cette représentation; mais *Mahomet-Beaulieu* permit du moins qu'on le sifflât.

Tous ces traits, marqués avec du fiel, et qui empruntoient d'ailleurs des circonstances l'intérêt que la malignité seule leur eût accordé, ont aisément attiré les yeux et fait disparoître le reste de l'ouvrage. Ainsi mal lu, vous avez cependant observé la sensation qu'il a produite; et si l'opinion est mûre pour nationaliser, comme elle l'a fait, le cri des passions particulières, combien plus ne l'est-elle pas pour entendre enfin la voix auguste et terrible de la justice et de la loi?

Reprenons Carnot, et ce que l'on peut appeler la pensée de son ouvrage. Justifier dans cet espèce de testament politique ses principes et ses plans de gouvernement et d'administration est son but premier et apparent; le réel, le principal, bien qu'il ne paroisse que comme moyen de l'autre, est de donner le change sur les causes directes et les agens premiers de nos malheurs, de sauver la responsabilité des continuateurs de son systême, de faire faire en leur faveur une contre-marche à l'animadversion générale, adroitement dirigée vers des victimes expiatoires; enfin de leur indiquer quels instrumens des scélératesses politiques sont mûrs pour la vengeance publique, quels sont réclamés par le tems pour être lancés dans le gouffre comme il le fut lui-même, et où doivent disparoître un instant avec eux les allarmes et les soupçons de la multitude, où les poursuivront les cris du peuple abusé. C'est ainsi qu'en fructidor on nous amena à tenir compte à la main in-

visible qui voulut bien un instant suspendre ou écarter quelques effets, ni plus ni moins que si elle avoit anéanti les causes.

Voilà en quelques lignes le livre de Carnot: en doutez-vous? prenez-le et lisez. Voyez avec quelle délicieuse jouissance il ramasse et la fange et le fiel, pour barbouiller de leurs couleurs indélébiles, les deux portraits du chef des grands voleurs, et du Mahomet en herbe des théophilantropes. La méchante bêtise de l'un, les atroces calculs de l'autre se gravent sous sa plume d'acier en traits aussi profonds que déchirans; il ne mord pas, il brûle, il emporte la pièce. L'un avare, cruel, et sans foi, boit et digère avec une égale voracité les sueurs et le sang des français et des alliés; l'autre stupide, orgueilleux, plus difforme encore au moral qu'au physique, et aussi dangereux par sottise que l'autre par combinaison, sacrifie l'Italie, et tranche du Richelieu à l'Institut; l'un est le Tibère de la politique, l'autre en est le Claude; celui-ci est le rebut de la nature, celui-là le fléau de la société.

Comparez à ces coups de pinceau de la haine à ces sarcasmes poignans que j'affoiblis en voulant vous les rappeler, comparez, dis-je, la prudente circonspection avec laquelle l'article de Barras est traité. Le hait-il moins que les deux autres? non certes; il l'associe même en général à leur responsabilité, en attribuant sans cesse au seul trio, c'est son expression,

la longue série de bévues et de crimes, qui, à l'extérieur comme dans l'intérieur, se déroule depuis trois ans, sans interruption, sous la main du plus machiavélique des gouvernemens. Cependant il le ménage..... il le ménage, parce qu'il le voit fort d'une assez belle portion d'opinion; il le ménage, parce que dans le système des coups d'état, il faut être encore plus réservé sur le choix que sur le nombre des victimes; il le ménage, parce qu'en le forçant à songer à sa propre sûreté, il peut compromettre celle de son *héritier politique*; il le ménage, parce qu'il pense que flottant irrésolu entre les fripons et les chevaliers de toute espèce d'un côté, les vainqueurs de Vendémiaire et les victimes de Grenelle d'un autre, balotté dans les contradictions des goûts qu'il caresse et des principes qu'il a professés, Barras peut par ses incertitudes et ses tâtonnemens, donner des chances aussi favorables aux empiétemens de l'olygarchie, et sur-tout beaucoup moins hasardeuses que celles de sa perte difficile à obtenir, qui pourroit d'ailleurs entraîner celle du vainqueur, dont la seule tentative enfin pourroit exposer trois ans d'infernales machinations, de destructions lentes, d'anéantissement gradué de la république, au hasard d'un dénouement révolutionnaire à la suite d'un nouveau dix août.

Cela posé, il étoit certes difficile de concilier avec plus d'adresse les intérêts de la haine et de la prudence; de manéger plus dé-

licatement l'opinion, de saisir, de manier avec plus de justesse les différentes armes qui convenoient seules au combat politique, qu'il entreprenoit de livrer à ses trois adversaires. Les deux premiers sont sans parti, sans amis, sans force et sans courage; que dis-je, en les attaquant il est sûr de la complicité de l'exécration publique; il les assomme de la massue du sarcasme, il les ensevelit sous des montagnes de crimes, IL LES TUE. Le troisième plus durement armé, plus difficile à entamer, le force à changer d'attaque; il voltige autour de lui, éblouit l'œil de quelques feintes, et lance en Parthe quelques traits détournés; il ne le combat pas, il le laisse seul sur le champ de bataille; il ne cherche pas à l'y renverser, il veut l'y fatiguer de fausses attaques, y consumer sa force, y épuiser ses armes; voilà, *par rapport aux hommes*, le secret et la clef de ce machiavélique ouvrage.

Mais au profit de qui sonne-t-il sur les vainqueurs *apparens* de fructidor le tocsin de la vengeance? est-ce la réputation et le gouvernement de Pichegru et de ses complices qu'il veut exhumer des mains de la Guyane? est-ce l'*anarchie*, selon ses expressions, c'est-à-dire, LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE, qu'il veut relever de ses ruines? non. Il condamne amèrement les uns, et sépare avec soin sa cause de la leur, il déteste bien cordialement l'autre; il ne veut ni de Pichegru travaillant pour la maison de Bourbon et *l'héritier légitime*, ni des *démocrates* toujours combattant

pour l'ÉGALITÉ, toujours repoussant les plans anglais de l'olygarchie, monstre équivoque engendré de l'écume de la révolution, et rampant parmi les débris de l'autel et du trône. Vous reconnoissez sans doute dans ces deux partis, également redoutés de Carnot, les deux *extrêmes* sur lesquels tombent les coups alternes du balancier politique; vous est-il à présent si difficile de reconnoître l'*agent* qui lui a succédé, qui pèse à sa place et à son exemple, sur le milieu de la bascule, lui imprime le mouvement oscillateur; et cet agent ne vous explique-t-il pas pour quels intérêts est fait ce livre, à qui il est réservé de faire le dernier *chapitre* de l'histoire secrette du 18 fructidor?

Il est un homme qu'à cette époque appeloient à l'échafaud les journaux exclusivement voués à Clichy, à ses principes politiques, à ses maximes religieuses, que par opposition, défendirent avec la plus franche étourderie, les journaux adverses, qui montrèrent en cela, car il faut être juste, un très-estimable dévouement à la chose publique, mais aussi de perspicacité dans leur tactique, qu'ils avoient déployé de vigueur dans leur défense. Cet homme les en récompensa bientôt après, comme il le devoit, par une proscription plus sévère que celle qui effraya un instant leurs rivaux; ils crièrent à l'ingratitude, il n'étoit que conséquent. Cet homme, attaché à toutes les époques de la révolution, a laissé dans toutes des traces de son génie tra-

cassier, intrigailleur et brouillon. Fourbe et faux dans sa politique, rampant et mesquin dans ses moyens, moulé par la nature pour la haine et la peur, il est méchant comme la foiblesse; il est condamné à une activité âcre et dévorante, comme la bile qui brûle ses veines. Vous le voyez en 91, 92, 93, assis au tapis vert des constituants; il révise en 92, il organise et recrépit à neuf en l'an 3, il mine et sappe sourdement dès l'an 4, et ne s'arrête en l'an 5, que pour mieux se préparer à attaquer jusqu'aux fondemens en l'an 6 et en l'an 7. Cet homme révolutionne avec tous les partis, réagit avec tous les vainqueurs; cet homme rédige la législation des suspects, organise les tribunaux révolutionnaires, a encore parmi ses amis, des agens principaux des grandes mesures de salut public; il aide à renverser la Gironde au 31 mai; il opine avec ceux qui envoyent Danton à l'échafaud; il recueille le pouvoir de Robespierre; il réactionne avec les assassins du midi; il administre avec l'affameur Boissy; il olygarchise avec les 73. Quand il faut de l'énergie pour fonder la république il applaudit aux convulsions; et scélératement perfide, il crie ensuite : *à la terreur*; il déshonore cette convention gigantesque et sa plus belle époque par l'invention du TERRORISME, désignation barbare, signal hommicide qui livre depuis 4 ans les hommes et la chose, la république et ses fondateurs aux diffamations et aux fureurs du royalisme; toujours d'aussi mauvaise-foi, mais plus pro-

fondément atroce quand la république se dissout par l'assassinat, par l'explosion de toutes les haines et les excès de l'anarchie réactionnaire, il donne la main aux HONNÊTES GENS, et proclame le règne de l'HUMANITÉ. Emule en tout de Carnot, administrant comme celui-ci se vante d'avoir gouverné, cet homme prépare un tribunal militaire, illégal, pour fusiller les agens trop puissans de Louis XVIII, et légalise l'incompétence de la haute-cour de Vendôme pour entamer la représentation nationale, dont l'annihilation progressive doit amener le développement de ses arrière-projets. C'est cet homme que Louis XVIII semble ne poursuivre en l'an 5 que pour le faire triompher à la-fois des royalistes qui l'attaquent, et des républicains qui, par esprit de contradiction, se livrent à lui et sont assez dupes pour lui savoir gré d'être l'ennemi de leurs ennemis. C'est lui qui prépare réellement fructidor, et qui en recueille tout le fruit. C'est autour de lui que l'émigré, évêque et ministre Périgord, rallie tous les élémens de l'anglicisme, les restes aristocratiques de la noblesse et du clergé; il est le centre olygrrchique où viennent se réunir les débris de la Gironde et les combinaisons de l'étranger; il s'étaye de tous les métis; il s'accomode avec tous les fripons; il travaille la Belgique avec les agioteurs; il brouillonne avec tous les intrigans; il écrase ou rattache à lui seul toutes les ambitions rivales. La fameuse journée de fructidor a lui; l'heure de moissonner après

tant de travaux, a sonné ; les ennemis sont en présence ; les patriotes sont appelés comme auxiliaires, mais à l'arrière-garde et pour attendre les chances de l'evénement ; les voitures des meneurs sont prêtes pour le triomphe .... ou pour la fuite. C'en est fait, tout a réussi, le comité clichien est enlevé ou dispersé comme une bande d'enfans; Barthélemy rejoint Pichegru dans sa prison ; Carnot SEUL échappe à la faveur du bruit de sa mort hautement publiée. Le triomphateur arrive ; la pâleur est encore sur son front, mais un rire sardonique et cruel annonce la joie de son ame ; les républicains sont soudain congédiés ; encore armés pour la défense du gouvernement on demande qu'ils soient assimilés aux vaincus ; la représentation nationale est indécemment tyrannisée ; la constitution foulée aux pieds ; L'HUMANITÉ d'ailleurs préside à la proscription, et L'ARBITRAIRE appuyé sur le droit *du plus fort*, monte avec le vainqueur au fauteuil directorial.

Ce vainqueur unique, pour qui seul fructidor fut fertile ; qui montoit à l'horison politique, tandis que s'éclipsoit Carnot, cet homme qui devroit au moins partager la haine qu'il voue aux trois tyrans, aux trois usurpateurs, et qu'il ne nomme pas une seule fois ; cet homme qu'il oublie de mettre au rang de ses persécuteurs, parce qu'il est son continuateur intime et son vengeur secret ; cet homme dont il ne parle pas, parce que c'est

pour lui seul qu'est fait son livre ; ne l'avez-vous pas reconnu aux traits que je viens d'esquisser, et faut-il encore que ma plume intrépide, réparant l'oubli de *Carnot*, buriue ici le nom de MERLIN.

LETTRE TROISIÈME.

LETTRE TROISIÈME.

Continuation du même sujet et parallèle de Carnot et de Merlin.

J'ai laissé reposer votre esprit sur l'attention caractérisée avec laquelle Carnot a réfléchi le choix de ses victimes ; vous aurez été épouvanté du silence complaisant dont il enveloppe le véritable héros de fructidor, silence plus décisif à mon avis, er sur-tout beaucoup plus adroit que ne le seroit un éloge. Vous devez par conséquent voir dans ce premier apperçu la vérité de ce que je vous ai dit ; savoir : que le livre de Carnot est destiné à détourner de dessus le *vrai faiseur* la responsabilité que provoquent de plus en plus les évènemens et la persévérance des excès du gouvernement. Je vais continuer de rassembler, de diriger la lumière sur ce point important, par la comparaison des principes politiques et du systême administratif, avoués et preconisés par notre auteur, avec ceux qui ont imperturbablement servi de règle et de boussole au pilote que la tempête de fructidor a placé au gouvernail.

Ce n'est pas assez pour Carnot de n'avoir point associé Merlin aux trois autres directeurs, desquels néanmoins il proclame l'*usurpation et la tyrannie* ; ce n'est pas assez qu'il le présente par son silence, comme étranger

à ce drame filé par l'intrigue, dénoué par l'arbitraire, auquel cependant il se trouve si fortement attaché par les circonstances qui l'ont préparé, et plus fortement encore par les succès qu'il en a recueillis ; il est entr'eux un rapport plus intime, une connexion plus nécessaire ; c'est une identité absolue de plans de vues, de conduite et de moyens. C'est ici sur-tout que l'histoire et la défense du vaincu semblent n'être que l'histoire et l'apologie du vainqueur.

Ecoutez Carnot : c'est lui qui déjoue avec *Grisel* les conspirations *de Babeuf et de ses partisans* ; qui arrête avec *Malo* les agens et les ministres de Louis XVIII. Voyez Merlin ; c'est lui qui prépare aux uns la haute-cour, aux autres une commission militaire, à tous une mort inévitable ; aussi, en apprenant le jugement insanglant de la commission militaire, s'écrie-t-il en écumant de rage : « COMMENT F..... VOUS NE VOYEZ PAS QUE VOUS FAITES LA PLANCHE POUR SAUVER CEUX DE VENDOME ».

Ecoutez Carnot : L'exécrable Cochon qui combine à plaisir le massacre d'hommes sans armes, qu'il pouvoit faire dissiper par une patrouille ; que dis-je ! qui les fait conduire par ses espions au camp de Grenelle, où il renouvelle l'horrible massacre de Lafayette au Champ-de-Mars ; ce vil Cochon engraissé de vols et de rapines, l'un des VERRÉS de la Belgique et de la Hollande, vautré dans la

fange et le *catinisme* de l'ancien régime, vendant à beaux deniers comptants les radiations des émigrés ; ce petit monstre, qu'à son physique vous eussiez dit échappé du sérail, que son moral rendoit très-digne de la place de vizir dans la république de Constantinople, est pour Carnot un *républicain* plus patriote *à lui seul* que ceux qu'il appelle *les trois sacripans* ; c'est lui qui, avec Carnot, comprime l'anarchie, et découvre (par le moyen des émigrés, auxquels il vend à ce prix le droit d'aristocratiser la républiquc, et de tuer *incognito* les républicains) toute la coterie des fils légitimes et le secret des plans de Louis XVIII. Consultez Merlin, et il vous dira que c'est lui qui désigna au directoire, pour la police, cet *estimable* et *très-estimable* ministre Cochon ; c'est lui qui le fit choisir, qui pronostiqua hautement *qu'il le surpasseroit. . . . .* et vous avez vu qu'en fructidor Cochon a été aussi peu inquiété que Carnot.

Ecoutez Carnot : C'est lui qui dirigea sans relâche l'action du gouvernement contre le royalisme et l'anarchie. Regardez Merlin-ministre comme Merlin-directeur, il revendique les honneurs de cette heureuse classification des factions, il triomphe des *Bourbons* au 18 fructidor, il enchaîne l'*anarchie* au 22 floréal.

Ecoutez Carnot : Pour arrêter, dit-il, la réaction, et calmer, en satisfaisant l'opinion des honnêtes gens, l'hémorragie des assas-

sinats, il provoque au directoire la destitution des *terroristes*, qui s'étoient glissés, à la suite de Vendémiaire, dans les places publiques, sur-tout dans les commissariats; 1500 ou 2000 destitutions signalèrent sa présidence; en même tems les assassinats se dirigèrent avec fureur contre ces mêmes *terroristes*, à mesure qu'on les vit décliner et perdre leur crédit au Luxembourg. Regardez Merlin : le système des destitutions prend dans ses mains une nouvelle activité; il destitue en floréal les représentans du peuple; il destitue tous les jours les magistrats au choix du peuple; les fonctions publiques sont constamment asservies aux caprices de l'arbitraire, indignement avilies par leur précaire mobilité; et les assassinats multipliés et la reprise de la chouaunerie achèvent les derniers traits de la ressemblance entre les deux administrations et les deux résultats.

Avez-vous suivi Carnot au comité de salut public, il négligeoit la guerre de la Vendée? il répondoit aux demandes les plus pressantes par cette exclamation triviale : *Bah ! nous avons des piles de cartons sur tout ce que vous nous dites-là*. Il voyoit dans ce chancre politique une arêne sanglante où venoient s'user, se dévorer, s'anéantir réciproquement l'énergie, les forces et les moyens de la république et du parti des Bourbons. Avez-vous lu la correspondance de Hoche? vous y verrez qu'il signale au centre de la Vendée *les intrigues de la faction boiteuse de* 91, et dénonce, au directoire naissant, les actes du

MINISTRE DE LA JUSTICE, *qui*, dit-il, *ne prendroit pas d'autres mesures, s'il avoit le plan secret de perpétuer la guerre des chouans.*

Pichegru aussi avoit déclaré dans ses lettres que Carnot étoit le seul des membres du directoire, qui entendît raison sur l'extravagance du nouvel ordre de choses; mais qu'il étoit impossible de lui faire rien entendre en faveur de L'HÉRITIER LÉGITIME. Hoche d'un autre côté, avoit vu le secret et l'arrière-but des *intrigues boiteuses* de fructidor; il avoit été joué, indignement compromis, parce qu'on s'apperçut à tems qu'il ne prétendoit pas être l'aveugle et docile instrument de l'usurpation, ni se borner à assurer la puissance de quelques individus. . . . . . Hoche et ses secrets sont ensévelis dans une tombe prématurée; Pichegru va cacher à la Guyane, et de là à Londres, ses lauriers équivoques et son éphémère réputation; et Merlin règne au Luxembourg; et Carnot, dans une tranquille retraite, lui indique quels instrumens il est tems d'abandonner aux méfiances publiques, de sacrifier à l'achèvement et à la sûreté des communs projets.

Merlin doit une partie de sa réputation et de sa fortune politique à ces 73, parmi lesquels on en compte à peine 6, qui n'ayent pas justifié depuis par leurs principes et leur conduite la mesure qui les frappa, à ces valets de la Gironde qui, dans leur orgueilleuse do-

mesticité, croyent partager l'illustration des maîtres dont ils portent la livrée ; c'est parmi *ces honnêtes proscrits*, premiers agens de la sanglante réaction, qu'il trouve aujourd'hui les pivots, les machines, les artisans du pouvoir olygarchique ; ce fut par cette même faction que Carnot arracha sa tête au royalisme *pur*, qui, entier dans ses vengeances, conséquent dans ses principes, n'entendoit transiger sur rien, vouloit le sacrifice *de toute la terreur*, l'anéantissement *de tous les terroristes*, et commença dès-lors à s'appercevoir par le refus obstiné qu'on lui fit de cette victime, qu'on avoit bien voulu se servir de lui *comme auxiliaire*, pour abattre l'ennemi commun, mais non pour lui en laisser l'héritage et les dépouilles. Merlin a voulu le rappel de ces fameuses victimes du 31 mai, qui avoient donné de si bons *garans* de l'oubli *des haines* restées ensévelies pour jamais dans les carrières et les cachots. Déjà Carnot annonce le retour *des proscrits de fructidor* ; il demande leur rappel au gouvernement *juste et éclairé* (que Carnot espère bientôt voir établi) ; il donne les mêmes garans de leur austère probité, de leur vertueuse modération, et *du bien* que leur retour doit produire.

Carnot a bien senti qu'une grande réputation de probité devoit précéder *le réformateur*, qui, après tant de désordres, entreprendra l'œuvre de notre régénération ; il a sur ce point le soin officieux d'arracher le masque au tartuffe Laréveillière, tandis que

lui-même montre avec orgueil *ses mains pures*. Merlin est arrivé au directoire avec les mêmes prétentions à la vertu ; ses cliens n'ont pas manqué d'étaler le faste de sa probité ; et s'ils ne l'ont pas fait croire, si Réal dans le procès de Tort-lasonde ; si quelques administrateurs de la Belgique, destitués l'an dernier pour avoir dénoncé le ministre des finances, n'ont fait que soulever un coin du voile qui couvre les opérations *des parens* de Merlin dans les départemens réunis, lui-même a au moins empêché, par ses moyens prohibitifs, les plus incrédules de le mettre publiquement sur la même ligne que Rewbell ; et l'on sent qu'en politique être fripon et n'être pas connu pour tel, c'est pour l'effet public à-peu-près comme si on ne l'étoit pas.

Carnot gouverna, c'est-à-dire, dirigea le dépécement de la république, par la nullité de Letourneur, les fripponneries de Rewbell, l'aristocratie de Laréveillère, et la paresse voluptueuse de Barras. Merlin a gouverné, c'est-à-dire, achevé le dépècement de la république, par la lourdeur de Treilhard, l'asservissement de Rewbell, les terreurs de Laréveillère, et les irrésolutions de Barras. Un seul général est vanté par Carnot, qui l'appelle son cher Fabius, c'est Moreau, que les royalistes détestent depuis sa conduite oblique en l'an 5, à l'égard de Pichegru, autant qu'ils l'avoient vanté lorsque les republicains l'accusèrent d'avoir, en l'an 4, laissé par son immobilité écraser Jourdan de toutes les forces en-

nemies réunies sous le prince Charles ; et c'est à ce général des retraites que Merlin, après avoir jetté sur l'homme de Rewbell, sur l'infâme Schérer, la responsabilité de la perte de l'armée française en Italie, confie le soin d'achever sans bruit et sans risque, nos destinées et celles de ce pays.

Carnot avoit à sa suite un général obscur (1), mais créateur fidelle, qui faisoit le travail de la guerre au directoire avant fructidor ; qu'à cette même époque il dépêcha en Belgique, où l'on signaloit en même tems divers *voyageurs étrangers*, où les nouvelles d'alors annonçoient même le passage du *tuteur* des d'Orléans, de l'infatigable Dumouriez ; et ce même général, ami et créature de Carnot, est encore aujourd'hui *l'un des faiseurs* à la guerre sous Milet-Mureau, mauvais constituant de 91, à qui Merlin, dont il est l'assidu courtisan, a donné le titre de ministre pour récompenser sa souplesse, et qui fut jadis chassé des bureaux qu'il gouverne aujourd'hui pour de basses et obscures escroqueries.

Jettez encore un instant les yeux sur le livre de Carnot : Vous y voyez sa politique à l'extérieur, lutter contre la liberté de l'Italie, pousser les rois à des paix fallacieuses, con-

---

(1) Ce général s'appelle Dupont, a servi dans les troupes du Stathouder avant la révolution, fut destitué par le comité de salut public, et repris et protégé par Carnot.

server, malgré leur inimitié bien reconnue; ceux de Naples et de Piémont, tourner en ridicule l'expédition de Rome, et vouloir malgré elle sauver la maison d'Autriche que son systême hostile avoit amenée à deux doigts de sa perte ; parcourez rapidement la marche de notre diplomatie post-fructidorienne, et voyez l'Autriche déjà accrue par le fait d'hommes et de moyens, en vertu du traité de Campo-Formio, réparant ses pertes avec activité, amoncelant les provisions, recrutant ses armées pendant la longue comédie de Rastadt, tandis que de notre côté on laisse le roi de Naples se livrer aux Anglais, on lui livre à lui-même Rome et huit mille français, que leur courage, et les talens de Championnet, sauvent miraculeusement; on punit celui-ci de sa conquête inattendue ; on excite contre lui la révolte des Napolitains, par les formes tyranniques et les exactions des commissaires dilapidateurs ; c'est par les mêmes moyens, c'est par l'introduction de l'olygarchie la plus révoltante, des déprédations les plus hideuses, qu'on amène le soulèvement et la perte de l'Italie ; tandis que l'ennemi prépare tous les moyens d'une campagne décisive, on l'attend en nous berçant de nouvelles sur la paix ; on l'attend avec des armées désorganisées par les vols et les destitutions, sans provisions, sans fournitures, sans magasins ; et comme si l'on eût reconnu que quelques restes de liberté en Italie, que le courage des troupes et la probité d'un seul Championnet, n'étoient encore que trop capables de résister à tant de fléaux

combinés et réunis ; par un dernier effort du génie de la destruction on livre italiens et français, alliés et citoyens, à tous les crimes en masse dans la personne de Schérer. Je développerai par plus de détails, je suivrai dans de plus secrettes ramifications ce dédale d'iniquités, que je renvoye à traiter plus particulièrement après *l'antidote au congrès de Rastadt* ; pour le présent qu'il me suffise de vous présenter la longue chaîne de rapports, de similitudes, de conformités, qui lie de la manière la plus étroite à un même système de gouvernement, ces deux hommes en apparence si éloignés, et placés physiquement aux deux points extrêmes de la courbe révolutionnaire. Il est impossible à tout esprit impartial de n'être pas frappé de la ressemblance épouvantable des deux administrations ; et si l'on a pu s'appercevoir que Carnot étoit sorti du directoire, c'est que l'hypocrisie et la méchanceté de Merlin ont donné à l'emploi des mêmes moyens un caractère plus vil, une physionomie plus ignoble, que celui-ci a plus tortueusement réagi, plus lâchement égorgé, qu'il y a enfin entre les formes des deux tyrannies les différences que la nature et l'éducation ont mises entre les formes d'un homme de guerre, chez qui la finesse est toujours nuancée de la fierté de son état, et celle d'un procureur qui enveloppe ses ruses de toute la bassesse de la friponnerie. C'est aussi à cette différence qu'il faut attribuer l'écart unique mais très-caractérisé que Merlin s'est permis de faire dans le sillon tracé par son prédé-

cesseur, je veux dire l'anéantissement de la liberté de la presse, liberté que Carnot, au reste, défend *dans son livre*, et dont il rejette bien faussement, mais toujours selon ses vues, le *bill* oppresseur sur le *trio*; chacun sait que cette *loi* est de la conception de Merlin..... Foible et méchant, l'obscur élève des moines Danchin (1) n'a pas cru que sa turpitude put soutenir l'éclat du jour, il a commandé la nuit ; hardi et confiant dans sa marche, l'autre a compté sur la confusion et les divergences qui pouvoient naître du choc des idées, de la lutte des opinions, il a calculé dans la liberté de la presse, dans le bruit orageux de tant de voix se croisant, s'étouffant à l'envi, les chances de la diversion des partis, et jusques à l'évaporation de l'opinion ; il s'est souvenu enfin qu'un ministre prêtre et italien, Mazarin, laissoit chanter les français qu'il écorchoit ; il a cru qu'un officier pouvoit bien laisser jurer la machine qu'il docilisoit sous le bâton ; il appartenoit au procureur de Douai d'être plus lâche que le cardinal, tout en croyant avoir été plus hardi que le militaire. Au surplus cette digue inouie qu'il a osé poser au torrent de la pensée, l'a conduit, il est vrai, aux termes de la plus entière réussite ; il y touche ; il n'a plus qu'un pas à faire ; mais déjà les liens du monstrueux édifice fatigués d'une longue pression se relâchent de toutes parts. Encore un effort, et les flots de l'opi-

---

(1) Ci-devant abbaye de Douai, où Merlin a été *éduqué*.

nion soulevée, plus terribles, plus puissans que les vagues du Zuidezée que dompte dans sa patiente industrie le laborieux batave, engloutiront pour jamais et la digue et son imprudent architecte.

LETTRE QUATRIÈME.

Continuation du même sujet, et plan d'un nouveau 18 fructidor, tracé par Carnot à l'exécution de Merlin.

Je pense vous avoir fait toucher du doigt la complicité de Carnot et de Merlin ; je vous ai montré que quand Carnot accuse et deverse tous les crimes de fructidor sur la tête de Rewbell et de Laréveillère, c'est pour en laver celle de Merlin, que quand il expose et justifie les principes de son administration, il fait connoître et défend celle de Merlin ; il manqueroit quelque chose à tous ces rapprochemens, si je ne vous montrois pas que dans le faux exposé qu'il fait des circonstances qui ont amené le 18 fructidor, dans les moyens qu'il présente de sauver la république *en un cas pareil*, il trace le cannevas du rapport à faire par Merlin, des mesures à prendre par Merlin; il lui donne le plan et la marche de la pièce nouvelle, dont la grande répétition a été essayée à Milan, où elle a très-bien réussi, dont Merlin a déjà manqué PLUSIEURS FOIS la représentation en grand à Paris, et dont il ne peut plus *sans y périr lui-même*, ajourner le dénouement davantage.

Je commence par avouer que Carnot pulvérise le rapport de Bailleul; et en effet quand cet orateur auroit eu la profondeur de pensée,

la pureté de patriotisme qui lui manquent également, comment seroit-il venu à bout de justifier cette mystification sanglante, cette jonglerie où le peuple ne parut que comme dupe, cette mesure de salut public qui ne sauva que les fripons publics, cette victoire sur les agens de Louis XVIII, qui ne fut voulue, préparée et remportée, que par et pour l'olygarchie ; comment auroit-il pu faire agréer à la république l'échange d'un despotisme royal contre l'arbitraire d'un Cromwell, des chapelets et des poignards *des fils légitimes* contre les intrigues et les poisons de l'anglicisme ? C'est donc sur ce point que Carnot triomphe ; mais quelle perfidie et quelle *Merlinisme* dans tout le reste !

Ce n'est plus le débordement des fureurs royales, l'encadrement militaire et civil de toute la France en gouvernemens royaux, les agens brévetés de Blackembourg siégeant au corps législatif, promus aux administrations publiques selon les intentions de Louis XVIII, et par l'effet des destitutions que provoquoit Carnot ; ce n'est plus la république de nom, monarchisée de fait, qui réclame impérieusement une sainte insurrection, qui appelle le peuple à sauver ses droits et sa liberté ; non : Carnot va vous révéler d'autres secrets.

Ecoutez-le : il vous dira que le corps législatif eut bien *quelques torts* ; qu'il jugea lui-même que Pichegru et les siens faisoient une

fausse route ; (vous savez qu'en effet ils se portoient par les lattitudes de Blakembourg) qu'alors il dut se séparer d'eux ; mais que LA PENSÉE (s'il vouloit dire ce qu'il sait, il diroit *l'instrument*), *la pensée*, dis-je, *de la plus criminelle usurpation fut toute entière dans les triumvirs*. Ici il se donne carrière sur toutes les friponneries, toutes les bévues et les lamentables résultats qui les ont suivies au-dedans comme au-dehors ; il leur reproche et les dilapidations particulières et le néant des finances et du crédit public et l'impunité des assassinats ; il les accable de la majorité dont ils se sout targués, et qui devoit leur donner la force de remédier à tant de désordres, si ce n'étoit pas eux qui les eussent consentis ; il leur reproche et leur peu de déférence pour le corps législatif, et le dessein coupable de l'avilir et de l'irriter, soit par le ton despotique de leurs messages, soit en refusant aux députés toutes les voies de conciliation ; il leur reproche et leur opposition à son systême de pacification avec les puissances et leur nullité à préparer la guerre ; il les poursuit jusqu'après fructidor, et leur annonce la nécessité où ils seront d'abandonner l'Italie, qu'ils ont soulevée par leurs rapines, il leur prédit l'insurrection de la Suisse, qu'ils ont noyée dans le sang des enfans de Guillaume-Tell ; comme s'ils eussent été chargés par l'Autriche du soin de venger ses vieilles querelles, de se faire les soutiens de ses modernes prétentions, les juges et les boureaux d'un peuple contre lequel elle couve de vieux projets et de longues inimitiés ; il en-

courage les bataves à se jeter dans les bras de l'Angleterre, en leur révélant qu'ils sont destinés eux et leurs colonies, à fournir la matière aux travaux diplomatiques et financiers des *Rewbell* et des *rapinats*.

A cés tableaux terribles de ton et presque toujours de vérité, mais où pourtant la vérité elle-même et l'intérêt de la république ne sont que des accessoires subordonnés au but unique et principal de sacrifier trois victimes à la sûreté de Merlin ; à cette conjuration de tous les vices et de tous les forfaits, si vous opposez ou la propre complicité de Carnot, ou tout au moins son inaction ; si vous demandez compte *à sa vertu* de ses combats, *à son républicanisme* de ses actes de résistance, à sa place de ses travaux constitutionnels, il vous répond tantôt qu'on trouvera ses oppositions sur les *registres secrets* du directoire, tantôt que le travail de la guerre absorboit tous ses soins et sauve assez sa responsabilité ; toujours au défaut de raisons, il prodigue le persifflage le plus âcre, les sarcasmes les plus amers aux *triumvirs*, à leur *majotité*. Mais quoi Carnot, tu voyois l'état s'écrouler sous la masse des forfaits publics, et tu faisois des oppositions secrettes ! tu voyois avilir et irriter *à dessein* le corps législatif, et tu séparois ta cause de la sienne ! tu voyois miner sourdement la constitution, et tu n'éclairois pas *le peuple* sur ses dangers, ses représentans sur leurs erreurs ; tu t'éloignois d'eux lorsqu'ils ne faisoient que s'égarer ; tu fuyois tandis qu'on les déportoit ;

déportoit ; tu laissois détruire cette constitution qui n'avoit que toi d'appui, tandis que tu pouvois la sauver par un acte de vigueur, par ta réunion à ces conseils, qui, dis-tu toi-même, *revenoient*, *avoient commencé à rougir du rôle qu'on leur avoit un instant fait jouer*; et ton courage, tes talens, ton patriotisme te font trouver dans cet orage l'expédient d'une fuite, avoue-le assez facile, après l'utile précaution de tes protestations *au registre secret*, et tandis qu'on déporte ton collègue Barthélemy ! ! ! !

Or, je vous le demande, à quelle buse persuadera-t-on qu'un directeur vertueux, pur, attaché à la constitution, et non dépourvu de moyens ni de cœur, tel enfin que Carnot se présente lui-même dans son ouvrage, pour sauver la chose publique dans un danger imminent, lorsque sur-tout on ne la suppose soi-même attaquée que par des brigands, lâches, détestés, avilis, ennemis du peuple, et par conséquent sans puissance réelle ; qui croira, dis-je, que LE JUSTE d'Horace (1) n'ait dans de telles circons-

---

(1) *Justum et tenacem propositi virum,*
Nec civium ardor prava jubentium,
Nec mêtus instantis tyranni
Mente quatit solida......

« Soit que des citoyens furieux ordonnent le crime, ou qu'un tyran farouche soit prêt à frapper le juste ferme dans ses principes, oppose à leurs assauts sa conscience inébranlable ».

tances d'autre devoir à remplir, d'autres ressources à employer, que la fuite et de *secrettes oppositions* ?

Aussi pour peu que vous pressiez notre historien, vous lui trouverez un peu plus de bonne-foi, il vous avouera qu'il en connoît d'autres; et par exemple, après être naïvement convenu que d'abord il ne faut pas laisser venir les choses au point de rendre un fructidor nécessaire, il vous révèlera que quand on est *dans ce cas*, alors c'est à la partie saine du corps législatif à se mettre sous la sauve-garde de la partie saine du pouvoir exécutif, à chercher *sous la protection de ses armes*, un réfuge contre la violence de la minorité; ou bien, SI C'EST LA MAJORITÉ QUI CONSPIRE, L'EXPÉDIENT EST TOUJOURS LE MÊME, pourvu que d'ailleurs on démontre au peuple, *après le succès*, la nécessité et de l'insurrection, et la culpabilité *des vaincus*.

Eh bien! n'êtes-vous pas content de la franchise et des théories de notre ex-directeur; ne trouvez-vous pas *ces parties saines* et *ces protections armées* tout-à-fait simples et surtout très-commodes pour un autre directeur aussi *vertueux*, mais placé dans de plus *heureuses* circonstances que Carnot, tel, par exemple; que Merlin? Au demeurant, ne le poussez pas plus loin; ne lui demandez point par quel hasard il n'a réservé que pour son livre le développement de ces moyens de salut public, et qu'il n'a point tenté de les

mettre en pratique en faveur de cette constitution, à qui, d'après ses propres aveux, *il a laissé faire le procès*, quand au lieu *de la sauver par elle-même*, il a permis que *quelques-uns* de ses ennemis l'arrachassent à *quelques autres* de ses ennemis, *pour la faire fuir par le sentier de la tyrannie*, *et passer sur la planche de l'iniquité*, où je conviens d'ailleurs que la pauvre défunte a hélas bien cruellement trébuché. Cette question de votre part seroit plus qu'indiscrette; l'historien en conscience ne peut ni ne doit y répondre..... Mais il se tait en vain; ses contradictions parlent; j'en ai déjà plus d'à-moitié tiré cette réponse, et vous pouvez la lire en entier, en lettres énormes dans la série des évènemens.

Ce fructidor qu'il vient de vous esquisser, et que le continuateur vous prépare, ce fructidor *n'étoit pas mur*. La puissance toujours croissante des agens de Louis XVIII avoit forcé de laisser remonter les démocrates; l'angle de la bascule avoit changé de direction; les *terroristes*, les *anarchistes*, n'étoient plus l'objet des terreurs du gouvernement; ils étoient même *un peu* accueillis, et le club de Salm les appeloit, les invitoit *à se réunir*, mais seulement pour prendre de lui le signal et fortifier sa réserve; les boiteux de 91 n'avoient point encore suffisamment accaparé les places, renoué toutes leurs intrigues, pris leurs sûretés avec l'étranger; le prince de Carency, le fils du comte de la Vauguyon, disgracié pour son modérantisme à la cour de

Louis XVIII, n'avoit point encore fait assez de voyages en Espagne, ni assez bercé les directeurs du doux espoir d'amener à leurs pieds une part considérable de l'émigration arrachée à la cause *du roi légitime*; d'un autre côté, les forces républicaines n'étoient point assez épuisées, l'Irlande point trahie et livrée à l'Angleterre, les républiques *sœurs* point assez traitées en *batardes*, point vendues à la cour de Vienne, les flottes point détruites. l'élite de l'armée point exilée ou envoyée aux boucheries du Danube et de l'Adige, *l'anarchie* enfin étoit trop puissante, et son 22 *floréal* n'étoit point venu faire équilibre au 18 fructidor, et achever de tirer sous les pieds de la constitution *la planche de l'iniquité*. Il falloit encore laisser agir la scélératesse de Rewbell, la stupidité de Laréveillère et les ambiguités de Barras. Ce n'étoit donc pas le cas, pour *la partie saine* du corps législatif, de venir chercher sous les armes protectrices de Carnot, leur salut contre les violences des agens de Louis XVIII; et ce n'eût été qu'au profit *de l'anarchie*, c'est-à-dire, *de la république démocratique*, qu'on eut voulu alors rétablir l'ordre et la justice dans toutes les parties du gouvernement. Voilà donc pourquoi il a fallu laisser faire fructidor *par le crime*, et commettre à des mains déjà coupables le soin d'achever la perte de la constitution; voilà pourquoi nous voyons aujourd'hui la république aussi vide d'or que de sang, tous les désordres à leur comble, toutes les haines à leur plus haut dégré de fer-

mentation; voilà pourquoi la tyrannie a pesé sans relâche sur le corps législatif, l'a forcé par la corruption et la terreur de décréter sa propre déconsidération, par sa complaisance à combler sans les connoître tous les déficit, à accumuler des impôts odieux, à acquitter les dettes par des banqueroute; voilà pourquoi le pouvoir a tué l'esprit public par le bâillonnement général; voilà enfin pourquoi il a préparé sciemment et à dessein, le mal-aise d'une situation si pénible, d'une fatigue si insupportable que, quelque changement que l'on propose, quelque main qui l'effectue, tous les esprits sont prêts à le recevoir comme un bienfait. C'est donc pour amener ces résultats que Carnot fuit, tandis que selon ses principes il devoit combattre, qu'il abandonne le corps législatif, tandis qu'il pourroit le sauver; c'est pour cela qu'il publie aujourd'hui ses moyens, qu'il se garda bien de mettre en usage alors; c'est aussi pour cela que je vois dans son livre les préparatifs du triomphe de Merlin, et le thême tout fait pour son hypocrite ambition.

Arrêtons-nous, je vous prie, sur ces moyens de salut public que Carnot connoît, et qu'il n'emploie pas, à ces expédients qu'il s'avise tout-à-coup de révéler AUJOURD'HUI, c'est-à-dire quand un nouveau fructidor paroît indispensable, comme s'il eut voulu en déléguer l'exécution, en réserver les honneurs *à quelqu'un*. Je crois important et très-décisif de bien résumer cette inextricable difficulté,

où Carnot s'est empêtré lui-même, de bien examiner ce nœud de contradictions qui le serre, où, nouveau Prothée, il se débat sous diverses formes, emprunte pour échapper les traits de la satyre, le masque du patriotisme, le manteau même de la philosophie, la dignité de la raison et le langage de la vertu, mais d'où il ne sortira, je vous en réponds, qu'en reprenant *sa forme naturelle*, malgré tout l'art qu'il employe à la cacher. C'est par ce résumé que je prétends développer au milieu d'un faisceau de lumières, la marche et le système de la faction olygarchique aujourd'hui maîtresse du gouvernement.

Carnot voit, dit-il, une grande conspiration de voleurs et d'usurpateurs s'élever contre la république, et Carnot se taît. Carnot sait que depuis les élections de l'an cinq, Rewbell a conçu, médité, arrêté dans toutes ses parties et avec ses collègues, le projet de mutiler la représentation nationale, pour établir son despotisme sur les ruines de ce premier boulevard de la liberté, et Carnot n'éclaire point la représentation nationale, que dis-je, il sépare sa cause de celle des députés; Carnot sait encore qu'à la vérité *quelques meneurs* avoient *un instant* détourné les conseils de leur route constitutionnelle et tracassé le pouvoir exécutif, mais lui-même prétend que *ces meneurs n'étoient pas quinze*; que les conseils éclairés sur leurs écarts avoient dès-avant fructidor repris l'attitude qui leur convenoit, que les bureaux et les comités

étoient *épurés*, *que les finances s'organisoient*, que *la constitution s'affermissoit sur ses bases* ; et Carnot les abandonne à la plus vile des conspirations. Il connoît, il expose les moyens *de ne pas faire fuir la constitution par le sentier de la tyranie*, et il combine sa retraite par les faux-fuyants *de la prudence*, disons le mot, DE LA TRAHISON. Carnot regarde les gouvernants d'alors comme *des imposteurs*, *des brigands*, *des assassins* ; ce sont des prodiges de crimes, des géants de scélératesse près desquels *Mandrin* n'eut été qu'un très-petit écolier; et Carnot déclare à un representant qui lui propose de mettre de pareils monstres hors la loi, que cette mesure seroit de la part des conseils un acte de tyrannie, et le signal de leur perte, qu'il s'armeroit lui-même contre eux, et Carnot le congédie sans lui révéler sa docrine sur les moyens de sauver la constitution, sans lui indiquer le moyen de réunir *la partie* qu'il a supposé *saine* du corps législatif à la partie *probe* du directoire exécutif; il ne lui enseigne point à lui ni à personne, comment des députés *républicains* peuvent s'insurger, *délibérer librement*, et sauver *légalement* la république et la constitution ; encore une fois Carnot n'imagine rien de tout cela, et il laisse passer l'une et l'autre *sur la planche de l'iniquité.*

Quel labyrinthe d'incohérences et de contradictions ! et voyez comme l'esprit le plus adroit dans tout le reste, perd toutes ses me-

sures, quand il sort de l'à-plomb sévère de la vérité ; combien une seule base faussée fait écrouler rapidement l'échafaudage de la plus étonnante subtilité ! ! ! ! Maintenant tirons les conséquences : . . . . Carnot a connu et n'a pas voulu employer les moyens de sauver la république et le corps législatif; donc Carnot a voulu que l'un et l'autre s'engloutissent sous les attentats de la tyrannie ; Carnot a vu pendant 6 mois, cette tyrannie préparer la journée de fructidor et l'asservissement de la représentation nationale, et il ne lui a pas suscité un seul obstacle ; donc il a voulu que la journée de fructidor s'accomplît, et que la représentation nationale fût asservie ; on propose à Carnot la mise hors la loi par le corps législatif de trois gouvernans *qu'il attache lui-même au poteau de l'infamie*, et Carnot devenu plus scrupuleux qu'au 31 mai et qu'au 9 thermidor, ne voit dans cette mesure, *qui eut fait passer la force dans les mains du corps législatif*, qu'un acte de tyrannie qu'il combattra de ses armes ; il n'indique, il ne propose aucun moyen *légitime* d'y suppléer ; donc Carnot est à-la-fois un traître qui a voulu la défaite du corps législatif, un hypocrite qui veut recueillir les honneurs de la vertu, et assurer à son parti les profits du crime, et un tyran aussi dangereux que profond, qui a osé se sacrifier, *dans la perspective d'un meilleur avenir*, à la nécessité de rendre LE POUVOIR inviolable, d'empêcher pour cela tout corps législatif quelconque, de jamais songer à prendre le pas

sur

sur l'exécution, à la punir *constitutionnellement* de ses plus coupables excès, ou à obtenir d'elle d'autres victimes que celles que l'arbitraire et l'intérêt même des dominateurs pourront de tems en tems consentir à abandonner.

Ces conséquences sont si inhérentes à la conduite de Carnot, elles résultent si évidemment de la contradiction palpable de cette conduite comparée avec les principes de son livre que malgré la finesse déliée de cet ouvrage, que je regarde d'un bout à l'autre comme un tour de force tout-à-fait surprenant, il n'a pu se dissimuler à lui-même cet écueil. Aussi pressé par la vérité, honteux d'exposer si fortement et la bassesse de la tyrannie, et la grandeur de ses attentats, et la facilité de les arrêter avec un corps législatif qu'il a été obligé de supposer en majorité républicain, pour renforcer par le contraste la touche noire dont il charge le triumvirat, voyant qu'on va lui reprocher et son silence qnand il pouvoit parler, et sa fuite quand on le croyoit mort, et que ce moyen étoit fermé à tous les autres, il s'ecrie : « L'instant de la crise approchoit, j'aurois pu » en me jetant, SOIT DANS L'UNE SOIT DANS » L'AUTRE DES FACTIONS, mettre des chances » de mon côté ; j'ai préféré m'exposer à une » perte *presque* certaine par leur choc ; *et je* » *ne saurois me repentir de ce que j'ai* » *fait* ».

Le voilà donc lâché ce difficile aveu ! Il y

avoit DEUX FACTIONS qui exposoient Carnot à une perte presque certaine s'il n'eût pas eu la prudence de fuir, de les laisser s'écraser l'une par l'autre, pour revenir ensuite comme les proscrits du 31 mai, en recueillir le sanglant héritage ; Pichegru et Louis XVIII eussent pendu Carnot, cela est vrai ; donc il a fallu détruire avec Pichegru la portion de la représentation nationale, qui s'étoit avec lui vendue à Louis XVIII ; mais en forçant ses collègues de la frapper constitutionnellement, Carnot couroit, vu les circonstances, les risques de rendre au corps législatif sa dignité et sa prééminence, aux patriotes leurs forces et leurs droits ; donc il a fallu laisser agir le bras de l'usurpation, ouvrir le champ au crime, et se préparer d'avance le mérite de les dénoncer, d'invoquer même, quand les tems seroient accomplis, le sacrifice des plus odieux coupables, le brisement des plus inutiles instrumens.

Parmi les agens, les vainqueurs de fructidor, trois seulement sont nommés et poursuivis par Carnot ; il sait pourtant que le quatrième, qu'il ne nomme pas, étoit l'ame de cette expédition, et destiné *d'avance* à en moissonner les fruits ; mais ce quatrième est identiquement uni à Carnot, il partage son esprit, il craint comme lui les Bourbons ; comme lui il travestit, pour la détruire, la république EN ANARCHIE ; comme lui il prépare l'aristocratie olygarchique comme premier pas vers un *gouvernement fixe* ; comme

lui il sacrifie les peuples aux rois ; comme lui il co-ordonne les formes de la soi-disant république au grand systême de la compatibilité avec l'alliance des rois ; comme lui il possède les théories de l'union du *pouvoir* avec *la partie saine* d'un corps législatif, et il a déjà essayé deux fois de les mettre en pratique ; comme lui il déteste sourdement *les trois responsables* de l'attentat de fructidor, et a pris depuis long-tems des armes contre eux, et c'est CONTRE EUX SEULS que Carnot prépare et élève la haute-cour de l'opinion ; donc le livre de Carnot est fait pour Merlin ; il est le prélude des opérations de Merlin ; il est l'accusateur-public qui dénonce Rewbell et Laréveillère à Merlin, qu'il lui indique les moyens d'inquiéter ou de neutraliser Barras, s'il n'ose pas le joindre aux deux autres ; il est enfin l'histoire complette du *fructidor* nouveau qui vengera et rappellera Carnot, ainsi qu'il l'indique lui-même, et qui consolidera l'usurpation et l'olygarchie de Merlin.

Ne vous y trompez donc pas ; et si vous voulez connoître Carnot tout entier et plus que Carnot, étudiez Merlin ; si vous voulez détruire la tyrannie attaquez Merlin ; si vous voulez sauver la république renversez Merlin ; que vous vous éleviez contre les brigandages de Rewbell et de la petite vipère, cela est très-juste sans doute ; et cependant si vous les séparez de Merlin, si vous ne l'associez pas à leur responsabilité, vous ne faites rien autre chose que sauver et servir Merlin ; il ne son-

gera pas, je vous en réponds, à vous les disputer. Si même vous ne jugiez Barras que sur les perfides insinuations de Carnot, et que vous voulussiez l'attaquer, je vous proteste encore que vous feriez grand plaisir à Merlin.

Mais si vous tardez plus long-tems à démasquer, à abattre celui qui seul a un plan profond et vaste de tyrannie, qui est soutenu d'une faction puissante, rompue à toutes les intrigues, surnageant à tous les orages, ramassant tous les débris, attachée à tous les succès, échappant à toutes les défaites, fortement secondée par l'étranger, puissante de notre lassitude, de nos habitudes léthargiques, de tous les malheurs des circonstances, voulez-vous savoir ce qui vous menace ? le voici : . . . . .

Les dangers de la patrie sont extrêmes ; ils demandent des remèdes ; leur publicité fera un grand effet, quelle que soit la bouche qui entreprenne de les publier ; la contre-révolution, *l'anarchie véritable* est dans toutes les parties du service et de l'administration ; voilà bien le cas d'appeler à soi *la partie saine* du corps législatif. L'essai d'ailleurs, et comme je vous le disois plus haut la première représentation, en a été fait à Milan. Des députés convoqués par billet, législateurs brévétés, créés représentans du peuple par lettres-patentes, se réunissent sous la protection du pouvoir ; les autres, exclus *de fait*, sont dispersés ou arrêtés *de droit* ; en une nuit,

la partie saine, *librement* et *sous la sauve-garde des armes protectrices*, proclame le nouvel ordre de choses, et sauve complettement la patrie.... Voilà ce que vous avez vu, spectateurs tranquilles, du haut de vos chaises curules; voilà le sort qui vous est préparé.... Vous avez une *partie saine*, aussi docile, aussi expéditive que celle de Milan; vous n'avez plus Carnot, mais Merlin est là; les théories et les généraux de Carnot sont là; il faut des victimes à cette *révolution nouvelle*, et deux sont déjà sous le couteau; une troisième peut encore choisir entre les deux alternatives de partager le succès, ou de risquer le combat; il faut des victimes, et les vols de Rewbell et compagnie demandent qu'on le sacrifie à la morale publique, à la restauration du crédit; il faut des victimes, et les sottises olygarchiques de Laréveillère en Italie demandent qu'il expie de sa tête la perte de ces belles contrées; il faut un état fixe après une constitution tant de fois violée, et Périgord vous assure une constitution anglaise, Merlin vous présente un *centre unique* de pouvoir dans quelque combinaison du sang d'*Espagne* et d'*Orléans*. Il faut des appuis à ce plan, et la France fatiguée, épuisée d'hommes, de patience et de moyens, offre dans son immobilité la chance la plus favorable aux usurpateurs; il faut des appuis, et ces combinaisons sont le résultat de la connivence de l'étranger, des transactions avec l'étranger; et les royalistes, aussi bien que les événemens, vous crient que la réforme olygarchique est

consentie, poursuivie, attendue par plusieurs cabinets ; qu'elle s'exécute par les trahisons ; qu'elle s'avance par les défaites, par l'excès des désordres administratifs, par *l'anarchie* politique ; ET VOUS DORMEZ....... A l'aspect de la grandeur de nos maux, de l'éloignement des remèdes, ma plume quitte ma main tremblante.... Je vous laisse méditer et réfléchir.

LETTRE CINQUIÈME.

De l'antitode au congrès de Rastadt, et apperçu de l'influence de l'étranger sur la révolution.

Je vous ai désigné le véritable artisan des forfaits diplomatiques ; je vous ai signalé et son action non-interrompue sur la marche du gouvernement, et ses progrès, ainsi que ses moyens de succès, profondément combinés sur les désastres même et les hideux résultats de l'usurpation ; enfin, en vous dévoilant la faction olygarchique, si plaisamment appelée par cet infortuné Hoche *la faction boiteuse de* 91, et dont Merlin est aujourd'hui le chef, je vous ai donné la grande, l'unique clef, sans laquelle je défie à l'esprit le plus subtil, d'expliquer nos mystères politiques, et tous les soubre-sauts, les tiraillemens, le désordre et la lutte apparente des différens ressorts de l'état. L'écrit de Carnot lu attentivement, et sévèrement analysé dans tous ses rapports avec les hommes, dans ses concordances avec les évènemens, m'a fourni les matériaux de ces développemens que je crois lumineux. Ils ont au moins le mérite de vous rappeler un peu à l'étude des causes qu'on vous cache avec soin ; tandis qu'on occupe votre activité autour de quelques effets, qu'on l'use dans un stérile travail, où vos plus beaux succès vont jusqu'à improviser, de

tems en tems, quelques vains et transitoires palliatifs.

Je vous ai dit que je trouverois dans le second écrit qui me reste à examiner, *l'antidote au congrès de Rastadt*, la preuve et la confirmation de tout ce qui se trouve dans Carnot; qu'en un mot vous verriez la faction olygarchique tirant de l'étranger ses forces et les moyens de destruction, réglant, modérant ou accélérant, d'après la marche et l'influence de l'étranger, son système de sappe et de mine; enfin, démolissant lentement, pièce à pièce, à la voix de l'étranger, mais toujours au nom de la république, le temple majestueux que lui avoient élevé le courage des armées et l'énergie du peuple, que la victoire avoit décoré de trophées immortels, que les républicains avoient cimenté de leur sang.

Et certes, nous devons nous reconnoître bien légers, bien enclins à l'oubli, toujours bien français en un mot, pour qu'il faille aujourd'hui, après tant de crimes éclatans, rappeler, prouver même à la plupart des défenseurs de nos droits, aux premières sentinelles de la liberté, cette coalition publiquement secrette de l'aristocratie intérieure avec l'étranger, cette ligue impie et désastreuse contre la république dont l'existence et les succès sont élevés sur nos ruines, sont écrits sur tous nos débris.

Si en même tems que le présent nous absorbe

sorbe et nous distrait tour-à-tour, le passé revenoit au moins quelquefois présenter à notre pensée le miroir de l'avenir; si nos orateurs s'occupoient à chercher dans nos époques mémorables autre chose que des figures de rhétorique, s'ils songeoient moins à trouver dans la réputation quelconque des morts des armes pour tuer celle des vivans; si justement dégoûtés des idoles du présent, ils sacrifioient moins à l'étrange et stérile manie de relever celles que le tems seul est désormais chargé de traduire au jugement de la postérité; si enfin au lieu de ne voir que l'intérêt de quelques individus et la vengeance de quelques réputations dans nos plus fameuses catastrophes, ils les ramenoient toutes par la vaste analyse de leurs causes, et l'exact développement de leurs effets à la masse même de la république, au large ensemble de l'intérêt général, combien seroient mieux connues les intrigues et les détours de la faction olygarchique, combien seroient plus aisément déjoués ses efforts; peut-être même que depuis long-tems le terme auroit été marqué à ses succès.

Mais aujourd'hui il faudroit presque *rapprendre* la révolution à ceux qui sont chargés d'en diriger, d'en clore le dernier acte; aujourd'hui il faudroit faire connoître la nature et jusqu'à l'existence de la tyrannie qui nous presse, à ceux-là même qui en sont les premières victimes; aujourd'hui les actes présens de l'usurpation deviennent anciens l'instant

d'après qu'ils sont commis, les preuves les plus anciennes de ses principes et de ses progrès sont nouvelles pour notre constante irréflexion ; aujourd'hui il n'y a rien de sensible que notre mollesse et notre sommeil ; rien de connu que nos écarts et nos tâtonnemens ; rien de certain que nos perplexités et nos incertitudes ; aujourd'hui, en un mot, il faut prouver la lumière ; et l'on doit regarder comme un très-grand succès, quand on est parvenu à faire reconnoître l'éclat du jour à nos yeux appesantis. Il me reste en conséquence à vous développer les fils qui lient à la volonté de l'étranger les conducteurs de nos orages électriques ; il me reste à lui faire et à vous indiquer sa part dans le modérantisme de Carnot, dans le machiavélisme de Merlin, dans l'ordonnance *véritablement anarchique* du gouvernement, si bonnement appelé par nous *constitutionnel.*

Si je n'avois pas entrepris de me borner dans le cadre en apparence étroit mais pourtant très-fécond, de la comparaison des deux ouvrages qui nous occupent, il me seroit facile en vous rapportant jusqu'à l'époque renfermée entre le 10 août et le 31 mai, de vous y montrer cette trame de l'étaanger tendant tous ses cordons, brouillant et mêlant à plaisir tous les élémens, toutes les couleurs, traitant avec tous les partis, égarant et trompant notre force et notre énergie dans un labyrinthe d'intrigues, dans un dédale de perfidies et de faussetés. Vous verriez le gouvernement d'alors

aheurté au plan d'obtenir la paix de l'Angleterre, proposant d'abandonner la Belgique, redoublant ses efforts pacifiques, à mesure que l'exécrable cabinet de Saint-James haussoit ses insolentes prétentions. L'observateur qui n'a pas oublié la physionomie caractéristique de cette époque, peut raisonnablement douter de ce qui seroit arrivé, si d'abord Pitt n'eût pas eu l'intention de nous leurrer dès-lors de négociations boiteuses et malmesburiennes, pour nous jeter plus sûrement dans une guerre impréparée, où il comptoit nous écraser et *poloniser* la France; si ensuite les circonstances qui suivirent le 31 mai, n'eussent pas retrempé toute la nation d'énergie et sanctionné par la victoire la fondation de la république. Vous verriez en l'an deux l'action de l'étranger pénétrer dans l'intérieur par des détours plus ténébreux, et pousser à la faveur d'ombres épaisses le secret de ses travaux souterrains; vous verriez des agens bien perfides rassembler avec une adresse infinie toute la république sur la tête d'un seul homme, réunir sur ce seul pivôt toute la force nationale, toute l'action de l'opinion, toute la puissance de la popularité, tandis qu'en même tems des étrangers obscurs, de bas jannissaires transformés en patriotes-valets-de-chambre, écartoient de lui les vrais républicains, mêloient à ses talens leurs égaremens combinés, fesoient ressortir ses défauts, neutralisoient ses qualités, tournoient contre lui jusqu'à son désintéressement même, en ne s'en servant que comme d'un *épouvantail*, et le tuoient

moralement pour la république, long-tems avant l'époque où ils crurent traîner l'un et l'autre dans le même tombereau ; vous verriez que tandis que de lamentables erreurs, de funestes divisions, une action trop tendue, et qui commençoit à s'égarer, le froissement enfin de tous les intérêts et de tous les partis, nous amenoient à la crise du 9 thermidor, l'étranger l'annonçoit, la préparoit depuis 3 ou 4 mois en Suisse, en attendoit la nouvelle avec une joie impatiente et en dirigeoit les résultats, en recueilloit tous les effets. Ce fut alors aussi que pour comble d'outrage et de mystification, abusant de quelques justes ressentimens, de quelques déplorables malheurs, l'étranger obtint de ses complices, arracha à l'irritation de quelques républicains, ce talisman funeste, dont ils devoient être un jour eux-mêmes les victimes; je veux parler de cette invention tudesque *du terrorisme* et *de la terreur*, de ces qualifications odieuses *de brigandage* et *d'anarchie* ; gaze officieuse et légère, synonimes commodes et bien entendus de tous, dont on est convenu de couvrir le mot de RÉPUBLIQUE ; que par une étrange étourderie nous nous sommes condamnés nous-mêmes à adopter, et répéter dans tous nos discours, comme si l'on ne pouvoit être bon républicain qu'en injuriant la révolution, qu'en se couvrant soi-même et sans motifs de la honte de ses écarts, si vous le voulez même, de ses crimes; comme si nous nous étions engagés à réjouir l'étranger et les royalistes, en nous faisant les perroquets de tout ce qu'ils ont

imaginé de plus exécrable, pour désigner et livrer aux malédictions notre pauvre république ; et mon dieu ils s'acquittent si-bien de ce soin, pourquoi faut-il encore que des patriotes se trompent jusqu'à se croire obligés de renchérir sur eux, de courir sur leurs brisées (1).

---

(1) Que l'étranger, que les royalistes n'entendent par *terreur*, *brigandage*, *anarchie*, autre chose que la république, cela est je crois démontré. Lisez, et les journaux anglais, et les écrits des émigrés, et même les pièces officielles des cabinets ; jamais la révolution n'y est autrement désignée : lisez les mémoires de Dumouriez, il déclare qu'il vouloit rétablir *la royauté constitutionnelle*, qu'il poursuivoit *également* les *royalistes purs* et les *républicains*, mais que *l'anarchie* triompha avec les jacobins, que cette *anarchie* fera le tour du globe etc. En adoptant de confiance ces formules perfides, ces désignations haîneuses, de très-estimables patriotes s'exposent, non-seulement à faire rire le royalismes et à devenir injustes envers des individus, ce qui seroit un très-petit inconvénient, mais encore, et c'est là le pis, ils donnent des moyens et des prétextes aux usurpations du pouvoir. Ils leur donnent des moyens en ce qu'ils créent eux-mêmes des factions et des divisions, et c'est par les factions et les divisions que le pouvoir usurpe et règne après avoir usurpé. Ils leur fournissent des prétextes en ce que le pouvoir se justifiera, par leurs propres aveux, de son action sur la faction qu'ils ont reconnue ; s'ils se plaignent qu'il abandonne les patriotes, il leur répondra que ce sont des *anarchistes* ; s'ils l'accusent de mesures ultra-compressives, il leur objectera qu'il ne pouvoit autrement calmer la frayeur qu'ils avouent eux-mêmes concevoir sur la possibilité du retour de *l'anarchie*. Ce fut donc une grande adresse et une grande victoire de la part du directoire, que d'avoir établi, du premier abord, au sein du corps

Que de ce 9 thermidor trop fameux, dont Marbot a dit en trois mots quelque chose de très-profond, quand après quatre ans il osa avancer à la tribune, *qu'il n'avoit été bon qu'un seul jour*, que de cette époque nous passions à travers les détails de la réaction, jusqu'aux élections de prairial an 3; c'est là que vous verriez plus à nud et enhardi par ses succès précédens, l'étranger affamer et mutiler le peuple français, ordonner les supplices, commander les échafauds pour une population coupable d'avoir demandé à d'infidèles

---

législatif, l'épouventail de la *terreur* et la *profession de foi* de haîne à l'anarchie; par-là, aucun député n'osa plus attaquer ses écarts sans devenir *terroriste*, à moins qu'il n'eût pris le soin, auparavant, de renchérir sur les *exécrations* directoriales contre l'anarchie et la terreur; par-là, on reconnut, on créa la puissance d'une faction ennemie du gouvernement, et l'on fut obligé, *pour être conséquent*, de passer à celui-ci de très-décisifs empiètemens...... Veux-je, au reste, établir par-là, que le faisceau républicain ne se compose que de cœurs purs et de têtes saines; hélas non, ceci n'est pas dans l'ordre de l'humanité, je ne crois pas davantage à la raison générale qu'à la raison exclusive; mais je veux dire, et je crois que quelques esprits sans mesure ne sont point une faction, que les intérêts des individus ne sont point ceux de la république, qu'on peut être d'accord sur ceux-ci et point sur ceux-là, que pour s'entendre et se réunir, il faut cesser de regarder comme point de *doctrine politique*, les opinions individuelles sur tel ou tel individu qui n'est plus; sur-tout qu'éclairés par le passé, il faut, en renonçant à toutes ces concessions oratoires, briser un des ressorts du *machiavélisme directorial*.

mandataires *sa constitution et du pain* (1) ; vous verriez l'ambassadeur suédois, ce baron de Staël, l'intrigant mari de l'intrigante fille de Necker, paroître *ministériellement* à la tête des bourreaux, dicter *les lois* de l'étranger exiger en barbarismes allemands *que le gouvernement français* se montre digne de l'amitié et de l'alliance des rois, en punissant *une populace* révoltée, qui ose méconnoître et violer les bases politiques, sans lesquelles des monarchies ne peuvent reconnoître ou *légitimer* un gouvernement républicain ; vous saisiriez ensuite sous le gouvernement même dit constitutionnel les signes bien entièrement décisifs, les progrès bien mieux caractérisés de la secrette intelligence de l'olygarchie avec l'étranger ; vous verriez par quels cabinets et à quelles conditions la cause de Louis XVIII est abandonnée ; vous verriez la désertion et la trahison établissant aussi l'anarchie dans son royaume ambulant ; le *modéré* Lavauguyon chassé de Blanckembourg par le fanatique évêque d'Arras, allant de là en Suisse déposer près de Barthélemi sa colère et tout ce qu'il crut à propos de lui dire de ses secrets et de ses moyens de vengeance, et organisant ensuite en Espagne les scissions de l'émigra-

---

(1) LA CONSTITUTION et du PAIN étoient les mots qu'on avoit engagé les patriotes, sur-tout ceux du Faubourg-Antoine, à écrire sur leurs chapeaux pour se reconnoître. Ce fut aussi à ce signe que les sbires du comité-Rovère les reconnoissoient et les arrêtoient.

tion ; vous verriez par les suites seules de ce revirement, et l'effet de la mésintelligence entre les partis royaux, et non comme le conte Carnot, par les talens anonymes de Cochon, la conspiration modérée de Brottier et la Villheurnois, éventée et en partie déjouée, mais pourtant impunie malgré la trop bonne volonté de Merlin.

De combien de détails lumineux, de preuves foudroyantes se composeroit cette histoire de la grande conspiration ! et combien seroit utile la plume républicaine qui oseroit en buriner les pages, qui suivroit à leur longue trace de larmes et de sang tous les pas de nos lâches *Tibère*, qui déchireroit enfin et pour jamais, le masque imposteur constamment appliqué sur les traits hideux, sur la physionomie basse du plus dangereux ennemi de la république ; mais cette tâche m'entraîne déjà trop loin de mon sujet ; la suite des rapprochemens que j'aurai encore à faire, l'enchaînement des faits me ramèneront d'ailleurs, je le sens, à traiter dans une autre lettre, avec plus de détail, quelques-unes des importantes données que je ne fais ici qu'indiquer ; je me hâte donc de vous présenter l'*Antidote au congrès de Rastadt*.

LETTRE SIXIÈME.

Suite de l'antidote au congrès de Rastadt; plan et but de cet ouvrage.

Vous chercheriez en vain dans tout autre écrit des royalistes un plan aussi complet, aussi profond de contre-révolution extérieure; rien dans ce genre, n'a jusqu'ici paru, du moins à mon avis, qui valut cet ouvrage, chef-d'œuvre du génie du despotisme, jet hardi d'une conception large, d'une politique audacieusement réfléchie, et dont la composition facile étale naturellement et sans apprêts un riche fonds de connoissance de tout genre, une étude bien approfondie de la révolution, ainsi qu'une merveilleuse dextérité à faire valoir ces avantages, disons mieux, à en abuser en les appliquant à la défense de la tyrannie, à la cause de l'arbitraire pur. Le plan en est aussi simple que sa pensée est haute.

Démontrer aux rois l'incompatibilité de la république française avec leurs trônes, la nécessité de relever celui de France, dans lequel le sort de tous les autres est enfermé; tracer pour l'Europe un nouveau plan de balance, dont les moyens principaux sont la réunion, sous le stathouder avec un titre royal de l'ancienne Hollande et de tous les Pays-Bas, jusques aux anciennes limites de la France, l'extension de l'Empereur en Italie,

jusques au Mincio et au Pô, la restauration sur l'ancien pied de la monarchie du Piémont, avec l'augmentation de tout le reste de la Cisalpine; la translation de l'infant de Parme au royaume de Sardaigne, en réunissant la Corse, enfin le partage des îles ci-devant vénitiennes entre le nouveau maître de Venise et le Turc; applanir par ces arrangemens les difficultés d'une nouvelle coalition, lui démontrer ses forces et ses moyens de toute espèce; borner la Russie au simple rôle de spectatrice et de garant de l'exécution, lui faire tout au plus surveiller la Pologne, pour que les coalisés ne soient point inquiétés sur leurs derrières; voilà l'apperçu rapide, le résumé très-succint du plan et du but de cet ouvrage.

Vous me dispenserez bien sans doute de suivre et de faire valoir la hardiesse de ses calculs et la justesse de ses conséquence, pour quiconque lui accorde la seule base de l'excellence des monarchies, le seul principe de la nécessité de leur conservation. D'abord tout cela, pour être lu avec fruit, doit être lu dans l'ouvrage même, bien fait, je vous assure, pour donner des leçons à plus d'un républicain qui voudra se mêler de politique. Que diroient ensuite le vertueux Merlin, et ses non moins vertueux publicistes, si j'allois me jeter dans une pareille entreprise? C'est bien pour le coup une nouvelle *grande* preuve à joindre à toutes leurs autres *grandes* preuves de la *grande* conspiration, née de la *grande* réunion du *royalisme* et de l'*anarchie*.

Qu'il me suffise donc de vous faire remarquer que ce plan n'est pas suivi par les cabinets heureusement, je l'espère, pour les destinées de la républiqué. Il y en a deux raisons : la première étrangère à l'état présent de la question, mais à laquelle je reviendrai, vient de l'influence anglaise sur la guerre. Ce plan, selon l'expression de notre auteur, présente à l'Europe un système de politique HONNÊTE ; et cela est vrai en tant qu'un républicain peut reconnoître pour *honnête* le plan de consolider pour jamais la royauté absolue et d'éteindre la liberté du monde, c'est-à-dire, qu'il ne présente point d'atrocités de détail, point de brigandages anglais, qu'il ne donne point au cabinet de Saint-James une nouvelle Pologne à dépecer, ou de nouvelles usurpations à étendre sur le domaine des mers. Voilà comment il est *honnête*, et comment aussi il n'a ni n'aura jamais l'assentiment de M. Pitt, ni de son monstrueux gouvernement. La seconde cause qui empêche les cabinets de se réunir autour de ce plan, c'est que, de l'aveu de l'auteur et à son grand et mortel regret, *il y a un autre système* qu'il appelle *défensif*, que plusieurs d'entr'eux ont adopté, qu'ils suivent avec une constance qui déroute et désole le rigorisme de ses principes, la pureté de son royalisme. Ce second plan roule sur plusieurs pivots ; il consiste principalement, de la part des rois, à écarter d'eux la révolution, à traiter avec elle, à transiger et lui faire sa part, ce qu'il appelle plaisamment *faire la part au feu*, à mettre tout le Rhin entre elle

et l'Allemagne, et pour cela lui abandonner la Suisse, mais lui reprendre l'Italie. (Notre auteur n'avoit pas vu ce dernier point, ou pour mieux dire, n'avoit pas voulu le voir, pour ne pas perdre l'occasion d'exagérer les dangers de la peste de tant de républiques, et le moyen de charger ses tableaux menaçans ; ses lugubres prophéties sur l'aveuglement des cabinets.) Voilà pour l'extérieur. Relativement à l'intérieur, on fonde sa solidité sur la force qu'a prise, que prend, et que prendra *le gouvernement actuel*; dans ce système on calcule encore avec complaisance la possibilité pour l'avenir de voir la révolution livrée à ses propres élémens, repoussée et concentrée dans le point unique qui lui servit de berceau, tourner contre soi sa brûlante activité, et s'anéantir elle-même dans une de ses crises ; semblable à une maison isolée que le feu dévore sans étendre plus loin ses ravages, jusqu'à ce qu'il s'ensevelisse de lui-même, et faute d'alimens, sous les cendres et les débris. Enfin on *entrevoit* le même résultat dans un cas tout contraire, c'est-à-dire, *l'amortissement de l'esprit révolutionnaire par le parfait retour à la modération de la part du gouvernement.*

Vous comprenez, sans que je vous le dise, qu'en bon royaliste l'auteur développe toute la force de sa logique, tout ce qu'une connoissance parfaite de la révolution peut lui présenter de moyens et de prétextes, de raisons et de subtilités, pour établir les vices,

les dangers, les funestes conséquences de cette *monstrueuse transaction.* Seulement vous en conclurez avec moi, et c'est là précisément où je voulois vous amener, que plus il se débat contre elle, plus aussi il en prouve l'existence; plus il en redoute les suites pour le trône de Louis XVIII, mieux il établit qu'elle n'a pu être consentie par des rois qu'aux conditions de la transmission du sceptre et de l'autorité *des Bourbons* dans la main *d'un gouvernement* FORT *et* RAISONNABLEMENT *organisé*; qu'en un mot cet arrangement ne peut co-exister avec *la royauté*, ni sur-tout obtenir son attache; qu'en supposant de sa part la stipulation *des articles secrets*, *ou*, selon l'auteur, *des chances politiques* qui doivent amener *l'extinction de la révolution, soit par une crise, soit sur-tout par l'amortissement de l'esprit révolutionnaire, et le retour du gouvernement à la modération.*

Ici l'auteur compte avec exactitude tous les actes de cette *modération merlinique;* il fait ressortir la concordance de la marche du directoire avec les intentions et les vues *défensives* des cabinets. C'est pour donner des gages de sa sincérité à suivre les conditions du système *d'amortissement*, que le directoire devient tout-à-coup aveugle sur la conduite des cours de Naples et de Turin, qui, très-long-tems avant que les circonstances ne vinssent forcer la main à sa patience, préparoient visiblement la destruction de la liberté en Italie; doux et complaisant pour la cour

de Vienne, qui commence sur l'ambassadeur Bernardotte, l'avilissement extérieur de la république. Tandis que l'Autriche *n'arme, et n'a jamais armé*, continue notre auteur, *que pour modifier la révolution*, que pour s'approprier les grisons, elle consent à la révolution directoriale de la Suisse, où il étoit aussi facile qu'intéressant, toujours dans le système de *l'antidote*, d'arrêter *l'envahissement*, tandis que les pacificateurs de Campo-Formio mènent le cabinet autrichien et achèvent d'en écarter sans retour l'influence de Thugut; tandis que la Prusse conserve l'esprit de sa paix de Bâle, et se borne à sa ligne de démarcation, que l'Espagne continue d'offrir, dans son alliance avec le directoire, « *une monstruosité politique et morale, enfantée par de misérables calculs, sur la possibilité d'obtenir un trône que d'habiles facticux lui ont fait entrevoir* »; tandis qu'on sacrifie tout pour obtenir que l'Allemagne soit délivrée du théâtre de la guerre, qu'on consent à abandonner Malthe et l'Égypte à la France, tant pour compenser les cessions qu'elle fait en Europe, que pour en écarter ses forces et occuper au loin son inquiète activité; de son côté, le directoire, pour traiter aussi royalement et avec la même bonne foi, pousse rapidement le peuple français vers les derniers degrés de l'avilissement et de la servitude, s'élève lui-même au faîte de l'oppression et de l'arbitraire, essaye sur ses conquêtes, par ses proconsuls, ses forces compressives et tous les moyens de tyrannie;

il écrase, il nivèle sous le même joug toutes les têtes et toutes les pensées, combat tour-à-tour et défait l'un par l'autre, les royalistes et les républicains, aveugles instrumens de de sa puissance, vengeurs alternes de ses injures, le protégeant de leurs haînes irréconciliables, le servant mieux par leurs dissentions, qu'ils ne l'eussent fait en se réunissant les uns ou les autres autour de son pouvoir, et recevant de lui, pour récompense, l'amer et odieux persiflage qui les accuse d'être secrètement unis dans une conspiration invisible, quand il se prépare à les humilier, à les froisser de nouveau. Il mutile le corps législatif au 18 fructidor, il le choisit et le confirme l'année d'ensuite au 22 floréal; il *soigne l'entrée des députés*, il soigne encore *plus leur sortie* : les graces, les emplois, les honneurs, attendent la bassesse, sollicitent la corruption, récompensent le dévouement et la servilité. D'un autre côté, la concession des pouvoirs les plus extra-constitutionnels, utile présent de ses créatures, lui assure les moyens d'intimider les audacieux, de se débarasser des rebelles par une déportation motivée sur son bon plaisir. Rien ne se pense ou du moins ne se dit que de son gré et par sa permission. La nation n'a plus d'autre esprit que l'esprit officiel, d'autre foi que la foi officielle, d'autres yeux, d'autre volonté que les yeux et la volonté du directoire. Il règne au corps législatif, par ses commissaires, par les intéressés dans les fournitures, par les dîneurs au Luxembourg; il fait aller l'inté-

rieur par les armées ; il dépense, et le corps législatif impose ; il veut, et le corps législatif décrète. Le peuple paye tant bien que mal : on peste, on jure contre l'ordre actuel ; la force supplée à l'amour et comprime les plus grosses résistances. En un mot, dans ce tableau, assez vaste, des rapports simétriques, des correspondances régulières qui font coïncider avec la dernière précision, les principes des cabinets étrangers à l'administration du directoire, qui promettent surtout de couronner dignement *le systême défensif* par *l'amortissement de l'esprit révolutionnaire* et *le retour de nos gouvernans à la modération*, rien n'est oublié ; tout s'y trouve, jusques aux *homélies pacifiques* de l'évêque d'Autun, prédicateur ordinaire du directoire dans les grandes parades, telles que la réception des ambassadeurs, jusqu'à la correction officielle, infligée au législateur Poultier, qui s'étoit permis des *plaisanteries indécentes* sur les rois. Ce petit accessoire dont l'auteur a égayé le sujet principal, s'encadre très-joliment dans sa composition, et fait ressortir l'attention, le soin avec lequel on a voulu que rien ne heurtât ni ne discordât dans le systême *des harmonies royales.*

Ce n'est pas, au reste, que malgré cet exposé, très-consolant en soi pour la cause des rois, très-peu propre à rassurer un républicain, l'auteur ne persiste à menacer ceux-ci de leur perte s'ils s'en tiennent à ce *mezzo-termine* ; ce n'est pas qu'il ne trouve encore

très-

très et trop révolutionnaire au dehors, ce directoire dont il crayonne si vivement l'oppression au dedans. Mais, je vous l'ai déjà dit, conséquent dans son rigorisme anti-républicain, inébranlable sur ses principes, en reconnoissant l'intelligence actuelle du directoire avec les rois, il ne les en effraye pas moins sur les suites de leur témérité à jouer avec le volcan des révolutions ; ennemi irréconciliable de tout ce qui tient à quelque ombre de liberté, non-seulement il reproche aux anglais d'être cause des malheurs de l'Europe, en n'ayant pas su renoncer à tems à l'Amérique septentrionale qui leur échappoit, et lui donner un roi quand elle eut été flattée de devenir à ce prix un état indépendant ; non-seulement il lui pronostique, par suite de cette première faute, l'indépendance future, et probablement prochaine, de toutes les colonies des deux Indes, sur lesquelles il jette en passant un coup-d'œil très-perçant, et que je louerois plus s'il n'étoit entaché, comme tout l'ouvrage, du fanatisme de la royauté ; mais encore, il veut à tout prix faire voir aux cabinets la futilité de leurs espérances, la mobilité de leurs bases dans l'escence même, et la composition du gouvernement directorial, quelque *amortissement* que d'ailleurs ils obtiennent par lui dans l'esprit révolutionnaire. Pour cela, il rassemble, et les prophéties des différens acteurs de la scène patriotique qui ont annoncé que la révolution feroit le tour du monde ; et les

apophtegmes de Benjamin Constant, qui prétend que le directoire mène en lesse le dogue du *terrorisme* pour le lâcher au besoin; l'incompatibilité d'une république, même directorisée, avec l'état et la tranquillité de l'Europe; et l'indélébile caractère de tous les chefs de parti qui on débuté sur le grand théâtre, par révolutionner, quelque masque qu'ils aient pris ensuite pour conserver le pouvoir; enfin, les dangers, l'instabilité de toutes les combinaisons qu'on pourroit arrêter avec des gouvernans électifs, qui, arrachés à chaque instant de leurs mobiles fonctions, peuvent voir renverser tous leurs travaux par la volonté seule d'un nouveau venu.

Ainsi donc, cette partie de l'ouvrage prouve seulement, par rapport à nous, non pas que l'esprit de la révolution soit réellement dans le directoire, nous sommes trop payés, nous autres *anarchistes*, pour prendre le change là-dessus, mais que l'auteur sait adroitement tirer parti de quelques faux exposés, pour ramener tout à son but unique, à ses théories fondamentales, et qu'intraitable dans sa logique liberticide, il regarde toute espèce d'aristocratie même avec la corruption des chefs, *l'amortissement* des esprits, *l'emmiellement* des formes, l'éviration des principes, comme plus traitreusement dangereuse pour la sûreté des trônes, par cela seul qu'elle conserve dans le système électif, quelques foibles traits de liberté, quelque germe insensible de révo-

lution, que ne le seroit, en quelque sorte, la proclamation franche de la pure démocratie.

Au demeurant, ni vous ni moi ne voulons, je pense, faire valoir ses raisons, ni l'aider à redresser, comme il le dit, les cabinets bronchants dans la carrière; notre intérêt n'est pas précisément ici de savoir qui des deux ou de lui calcule le mieux; et dussent-ils broncher encore long-tems, nous ne nous chargeons point de juger ce grand procès. En conséquence je reviens à mon texte, et prenant *de l'antidote de Rastadt* ce qui convient à notre propre guérison, je vous demande maintenant si les royalistes ne méritent pas quelque croyance, au moins dans leur propre cause, s'ils ne forment pas une autorité naturelle et légitime, quand ils se plaignent *modestement* comme nous le faisons aussi nous, de ce qu'ils n'appellent que *les erreurs, les faux pas* de leurs cabinets, n'osant pas plus que nous, nommer les choses par leur nom. Je vous demande si cet ouvrage, accompagné sur-tout de la clef irrésistible des événemens, ne vient pas merveilleusement à l'appui du livre de Carnot, de manière qu'au même instant où celui-ci nous révèle et nous prouve que la volonté intérieure, la direction constante des gouvernans a JUSQU'ICI préparé sans relâche la tyrannie et la chûte de la république; l'autre vient expliquer commment et pourquoi cette contre-révolution intérieure coïncide avec le systême extérieur adopté par

plusieurs cabinets, système que d'ailleurs il trouve très-blâmable en sa qualité de royaliste franc et pur, et dont par cela même il accuse avec plus de poids l'existence, il révèle avec plus de crédibilité le secret et le but qui consiste, comme vous l'avez vu, *à transiger avec la révolution, à lui faire sa part, à la livrer à ses propres crises*, sur-tout à la tuer PAR L'AMORTISSEMENT DE L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE, attendu pour résultat immédiat DU RETOUR DU GOUVERNEMENT A LA MODÉRATION.

Avant notre auteur, déjà les différens défenseurs du royalisme, tels que Calonne, d'Entraigues, Mallet-du-Pan et autres, avoient élevé la voix, d'après leurs différentes manières de voir et de juger la révolution et les cabinets, contre plusieurs combinaisons de leur politique, contre les opérations militaires, la direction de la guerre et l'inutilité des plus brillans avantages. Ils s'étoient plaints de Toulon, pris sans autre plan que de détruire, rendu sans autre profit qu'un brigandage et un incendie également odieux, ils avoient déploré avec toute l'amertume que leur permettoit leur situation, et le premier refus fait par les cours de favoriser l'organisation de la contre-révolution en Alsace du tems de Capet et le délaissement *des fidèles* Lyonnais, des *braves* Vendéens, et la neutralisation constante par les agens anglais en Suisse des plans de l'aventureux Besignan, qui vouloit couper

la république dans sa moindre largeur par une ligne insurrectionuelle tirée du Doubs à la Vendée. Ils avoient promené leurs lamentables réflexions sur l'INCONCEVABLE politique, l'INEXPLICABLE condescendance de ces cabinets qui tour-à-tour ont chassé ou abandonné Louis XVIII et sa triste cour, refusé dès le commencement aux princes des moyens d'argent, pour faire déserter de vieux corps, inutilisé et licencié l'armée de Condé et expulsé les émigrés. Leur douloureux *étonnement* avoit redoublé lors des trois premières campagnes, et les expressions leur ont tout-à-fait manqué pour exprimer, expliquer et concevoir, les inexprimables, inexpliquables, inconcevables retraites, ou paralysation de succès qui ont toujours déjoué leurs plus belles espérances. Ainsi, ils auroient voulu en 92 qu'on se portât sur Paris, dont les Prussiens n'étoient plus qu'à 45 lieues, et ils *ne comprirent* pas ce qui en avoit empêché. Plus étonnés en 93, ils gémirent de voir la coalition, après avoir remis sous le joug les Pays-Bas, se disperser, se briser devant les places de *la frontière de fer*; les Anglais courir *en anglais*, infructueusement toutesfois, sur Dunkerque; les Autrichiens, après s'être usés devant différentes places, venir échouer à Maubeuge; de son côté, l'armée de Wurmser, après avoir entamé l'Alsace, pénétré jusqu'à Strasbourg, rester dans l'inaction, et attendre un mois que les républicains rassemblés vinssent la culbuter des lignes de

la Motter, et la forcer d'abandonner le Palatinat, et de laisser une partie de l'Allemagne à découvert. Ce fut bien pis en 94 an 2, lorsqu'ils virent dès le mois de mai les forces autrichiennes, après la prise de Landrecies, portées encore une fois à 45 lieues de Paris, tout-à-coup s'arrêter, bientôt reprendre le mouvement rétrograde, reculer jusqu'en Allemagne, et *perdre à jamais l'occasion de rétablir la monarchie et le véritable gouvernement.* Vous savez que les mêmes plaintes, les mêmes reproches ont eu lieu, et lors de l'expédition de Quiberon, que plusieurs même d'entre les écrivains royaux ont qualifiée de trahison conçue et exécutée par Pitt pour faire périr les restes de la marine royale, et lors des premiers succès du prince Charles contre Jourdan et Moreau, qu'il s'obstina à faire repasser le Rhin, au lieu de se porter en toute sûreté, vu leur impuissance, avec toutes ses forces en Italie, pour y écraser les Français, au moins par le nombre, et achever les destins de la république.

Non moins sévère examinateur que tous ses confrères de la politique équivoque et tortueuse des cabinets, à l'égard de Louis XVIII, non moins frappé qu'eux de la constante inutilité de tous les avantages que la fortune a semblé plusieurs fois présenter à la coalition, notre donneur *d'antidotte* récapitule toutes leurs plaintes, rassemble tous leurs griefs et finit par affirmer qu'il n'y a point encore eu

de guerre réelle faite à la France, que les 4 ou 5 campagnes, qui ne présentent pas en tout, à son compte, 4 à 5 mois d'hostilités soutenues, sont *un cahos, un mélange de marches, de combinaisons*, DE RETRAITES IMPOSSIBLES A QUALIFIER. Il va plus loin et déclare que Charette avouant à sa mort qu'il n'a jamais reçu que 150000 fr. de l'Angleterre, interdit désormais à tout contre-révolutionnaire de l'intérieur cette périlleuse carrière où il n'y a que des coups à gagner et pas un secours à recevoir ; que l'Autriche ne s'est jamais armée *que pour* MODIFIER *la révolution*, que les armées ennemies ont toujours fait leur devoir ; les cabinets seuls, toujours hors de mesure ; il remarque avec beaucoup de finesse que les français vainqueurs sur tous les points et avec tous les généraux, que les autrichiens battus sur tous les points et sous tous les généraux, donnent la démonstration la plus complette de l'action in-interrompue d'une cause extérieure sur cette inaltérable permanence de victoires et de défaites, malgré les variations des hommes et des localites, et conclut que cette cause ne peut être autre que la mauvaise direction des cabinets ; on ne peut de bonne foi, proclamer plus intelligiblement, qu'il ne s'agit plus pour les meneurs des cabinets de l'Europe, de venger Louis XVI, de rétablir Louis XVIII ; mais que toutes les forces, tous les moyens des rois sont tournés vers le seul but d'obtenir, par *le systéme défensif*, c'est-à-dire, par

des transactions, des concessions réciproques entre eux et le gouvernement français, la faculté de sauver leur couronne en éloignant d'eux les amis et surtout les principes de la révolution ; et combien ces conséquences ne prendroient-elles pas encore de force dans les événemens de la guerre actuelle où nos armées, l'Allemagne et l'Italie, sont livrées à l'ennemi par la plus évidente et la plus horrible trahison, et où cependant il semble que les coalisés s'arrêtent *à des points* CONVENUS, où le prince Charles perd, par une maladie subite, après avoir battu Jourdan, parce qu'on le lui avoit livré, l'occasion de tourner par Bâle, l'armée d'Helvétie, d'entamer ainsi la frontière, et de donner le signal *aux fidèles lyonnais*, qui attendent hautement l'entrée de l'ennemi pour proclamer *le roi*, où enfin, tout s'arrange comme si Londres et Vienne attendoient de Paris la coïncidence de quelque évènement important, de quelque *merlinique dénouement* (1).

(1) Telle étoit la situation quand s'écrivoit cette lettre ; quand elle paroîtra, les choses auront un peu changé ; en effet, *le dénouement n'arrivant pas*, les autrichiens ont repris l'activité ; ils poussent leurs avantages et se mettent en état de profiter de l'occasion de tirer le plus de parti qu'ils pourront des évènemens, dussent-ils être réduits à la *facheuse* extrémité de manquer de parole à Merlin et compagnie,

Je serois injuste, si en accordant aux royalistes, qu'ils démontrent très-bien que les cabinets ont jusqu'ici abandonné les intérêts de leur *prétendant*, pour se renfermer dans *le systême défensif et toutes ses conséquences*, je ne rendois pas en même tems à nos braves frères d'armes, la part qu'ils ont eue et que ces messieurs leur ôtent très-gratuitement, dans cette détermination de la politique royale.

Généreux défenseurs de la patrie et de la liberté : oui vos bayonnettes terribles ont mieux encore que la politique imposé aux rois l'inévitable loi de ce machiavélique changement de systême et de leurs équivoques pacifications. L'olive de la paix croissoit avec gloire au milieu de vos lauriers, et l'intrigue et la perfidie se sont chargées de la présenter aux vaincus. Vous combattiez pour la liberté du monde, et la tyrannie olygarchique tendoit une main amicale aux rois humiliés par vos armes ; elle leur vendoit votre sang, elle leur sacrifioit vos travaux ; elle vous livroit aux Schawembourg, aux Schérer, aux griffes de tous les *Rapinat*, aux outrages de tous les royalistes, qu'elle a placés à la tête de vos colonnes indignées ; elle a porté la mort au milieu de vos familles ;

---

de les pendre même, nonobstant tous arrangemens et stipulations secrets, et à ce contraire, tant de Campo-Formio que de Seltz ou de Rastadt.

elle s'est assise tranquille au sein de vos foyers... Non, braves républicains, votre sang n'aura pas coulé en vain ! nous le jurons par vos succès ; nous le jurons par les crimes trop long-tems impunis de vos défaites...... Vous SEREZ VENGÉS ; la tyrannie va tomber, et la république sortir encore une fois de ses ruines !

LETTRE SEPTIÈME.

Rapports de la faction olygarchique avec l'étranger ; et influence de celui-ci sur les évènemens de la révolution.

Je vous ai bientôt mis sous les yeux toutes les pièces du procès que je renvoie à votre jugement. A mesure que les deux ouvrages que je viens d'analyser m'en ont amené l'occasion, j'ai marqué la coïncidence des systêmes qu'ils présentent avec les événemens ; je vous ai fait sentir comment les événemens eux-mêmes ne deviennent plus qu'une énigme inexpliquable pour nous comme pour les royalistes, si l'on refuse d'admettre pour dévoiler *le Sphinx politique*, la clarté de ces systêmes.

Arrêtons-nous un moment ; et du point où nous sommes parvenus, reportons nos regards vers celui d'où nous sommes partis. Vous avez vu Carnot établir victorieusement les projets de tyrannie et d'oppression, qui ont fait jusqu'ici l'esprit du directoire, mais dans l'intention évidente de n'en faire retomber la responsabilité que sur quelques agens décriés et déjà frappés du glaive de l'opinion et de conserver tous les fruits de leurs crimes à son héritier, à son continuateur, de lui indiquer que les tems sont venus d'envelopper comme Octave l'arbitraire des formes de la justice,

de couvrir l'usurpation par les bienfaits de l'ordre administratif ; vous l'avez vu indiquer, proclamer la nécessité d'appuyer ce système, dans l'intérieur, sur la compresssion des royalistes et des anarchistes ; au-dehors sur des *pacifications solides et avantageuses aux parties contractantes.*

Vous avez vu dans *l'antidote de Rastadt*, les partisans de Louis XVIII reconnoître de leur côté, et sur-tout à ses effets sur eux, la réalité de ce plan, reprocher aux puissances le sacrifice qu'elles font à la sûreté du moment, des intérêts du roi légitime, les effrayer sur les conséquences de leur liaison avec un directoire, attacher à leurs pas l'Euménide de la révolution, leur lancer au cœur les froids serpens de la crainte, les convulsionner enfin de l'hydrophobie du *terrorisme*, pour détruire, s'il est possible, leur confiance *aux calmans, aux leinitifs*, qu'ils comptent obtenir du directoire, et que celui-ci leur a accordés, tant en préparant *une crise où la révolution peut se dévorer elle-même*, qu'en soignant *l'amortissement de l'esprit révolutionnaire par son retour à la modération.*

Avant de passer plus avant, et pour mettre sous vos yeux toutes les données nécessaires à la solution du grand problême de notre situation, pour réunir toutes les clefs du labyrinthe machiavélique, où la liberté de l'Europe erre sans fil et sans guide, exposée au monstre de la tyrannie, je vais vous arrêter

encore, et vous parler du plus coupable, du plus atroce des gouvernemens...... Ce n'est point le nôtre que je veux dire, c'est le gouvernement anglais qui, dans la carrière du crime, enlève à tout autre l'horrible talent de la profondeur des conceptions et l'exécrable famosité du succès.

Ce gouvernement intimément lié à tous nos malheurs, directeur principal ou complice dans les causes de tous nos désastres, dont il seroit si intéressant de suivre dans tous ses détours, l'action inapperçue et toujours meurtrière, d'analyser et de dissoudre les poisons, de briser les lâches poignards, par cet oubli inconcevable qui nous fait quitter le corps pour l'ombre, et nous attacher étourdiment aux plus grossières diversions dont il plaise à l'intrigue de nous occuper, est moins que jamais l'objet des inquiétudes des méditations, je ne dirai pas du directoire, mais même des républicains. Il existe deux écrits; l'un très-court, *deux Lettres d'un Français à M. Pitt*: l'autre plus volumineux, *la Liberté des Mers ou le Gouvernement Anglais dévoilé*, par B. Barrère, 2 vol. in-8. : leur publication est à-peu-près de l'époque où le gouvernement mettoit le plus d'importance à faire croire à la descente en Angleterre. L'un plein de finesse et de tact, dissèque, développe et pulvérise avec une étonnante concision l'aggrègát putride, les combinaisons tortueuses qui forment la politique de M. Pitt. L'autre plus abondant, plus large, plaide devant l'univers contre la

tyrannie de la Grande-Bretagne, la cause *de la liberté des mers* en général, et sur-tout celle de la France, sans laquelle l'autre n'a plus de garantie ni même d'existence : il ramasse sur le gouvernement anglais le sang qui depuis un siècle a rougi tous les points du globe ; il dévoile et poursuit tous les fléaux que LONDRES, de ses magasins empestés, de son gouffre cadaverieux, vomit avec une inépuisable fécondité, sur les quatre parties du monde, les systêmes de brigandages et d'usurpation qui enrichissent son commerce, de fourberies et d'oppression qu'elle appelle sa politique, de dissentions et de guerres qui consolident son pouvoir, de ruines et d'extermination dont elle compose les éléments de son existence.

Ces deux ouvrages, d'une utilité publique, pleins de mérite, chacun dans leur genre, dont les auteurs sous un gouvernement républicain, eussent obtenu des couronnes civiques, sont à peine connus aux trois quarts des républicains, peut-être à peine lus par l'autre quart, n'ont fait aucune sensation, tant nous sommes étrangers à nos propres affaires, hors des mesures applicables à notre état ; tant nous avons perdu le fil des causes et marché à contre-sens de la révolution.

Je n'entreprends pas de répéter ici ce que d'autres ont dit mieux que moi, de reprendre cette longue chaîne d'atrocités anglaises qu'il faudra un jour présenter à la vengeance de

la république, si nous parvenons à la fixer sur notre sol : je veux seulement et le plus succinetement possible, porter votre attention sur quelques-unes des parties de la politique de St.-James, où les plus saillantes, où les plus directement liées aux affaires de France, et les mieux marquées par leur rapports influens sur nos crises, et les variations quelconques de notre situation.

L'Angleterre a multiplié les guerres en Europe contre la France, elle a soulevé contre elle les haînes et les inquiétudes des autres cabinets en l'accusant sans cesse, sous les rois comme depuis la révolution, de *tendre à la monarchie universelle*, tandis qu'elle *effectuoit, elle, l'usurpation générale des mers*, l'envahissement exclusif du commerce des nations ; l'Angleterre, pour arriver à ce but, a rempli le nord d'intrigues, de troubles, de rivalités et de toute la perfidie de ses négociations ; elle brouillonne à plaisir, et toujours à son profit, à-peu-près toute l'Europe, à l'occasion de la dernière guerre des turcs ; elle feint de se déclarer contre la Russie, et sa traîtreuse amitié pour le turcs, fait terminer les conférences de Sistowe, par le traité de 91, plus favorable à la cour de Pétersbourg que celui que la Porte eut signé, deux ans auparavant, sans cette utile intervention.

Elle jalouse et comprime les premiers essors du commerce prussien ; elle fait dissoudre

la compagnie qui se formoit avec succès dans le port d'Embden ; elle intrigue contre l'acquisition de Thorn et de Dantzick ; elle jette le partage de la Pologne comme une pomme de futures discordes entre les trois grandes puissances territoriales du Nord ; elle cherche à les occuper de la terre, tandis qu'elle sillonne et exploite exclusivement la mer ; elle interdit à l'Autriche, *sa fidelle alliée*, l'ouverture de l'Escaut, la résurrection d'Ostende, la restauration du commerce des Pays-Bas, et amène ce cabinet au systême étrange de faire de ces belles contrées un désert à interposer comme barrière entre la France et lui ; elle stipendie à la Haye l'infamie et la trahison du Stadhouder, qui vend aux forbans de Londres le commerce, la gloire et la liberté batave ; elle entretient le sommeil de l'Espagne, que trouble à peine le bruit des conspirations qui préparent la scission avec la métropole de l'Amérique méridionale ; elle stérilise le Portugal, et insulte par ses valets à l'ombre généreuse du marquis de Pombal. Pour consommer ses usurpations et achever l'envahissement universel, il faudroit à l'Angleterre la dissolution de la France, et l'Angleterre a travaillé depuis long-tems à cette dissolution par la nullité du cabinet de Versailles, par les guerres où elle l'a engagé, et encore plus par les traités de paix et de commerce. Pour l'avancer, elle a usurpé l'Inde à force de crimes ; elle la continue en reprenant, par l'intrigue, sa prépondérance dans l'Amérique septentrionale, où la corruption

ruption la venge déjà de quelques années de revers.... Je tire le rideau sur les malheurs des Antilles, où la philosophie finira par triompher des horribles calculs de l'Angleterre, et je marque son dernier attentat contre l'existence de la France dans la première et la nouvelle coalition. Oui, l'Angleterre a jeté la France dans le creuset de la révolution, avec l'intention de l'y dissoudre et de l'y évaporer ; rivale implacable de la France monarchie, comme de la France république, ennemie avouée de son gouvernement, quel qu'il puisse être, ennemie des partis qui pourroient y devenir assez puissans pour y établir un ordre quelconque, elle sacrifie les rebelles qu'elle arme, elle joue l'olygarchie qu'elle caresse, elle n'est sincère et invariable que dans un seul point de sa politique ; c'est dans le soin qu'elle a d'exiger de ses agens comme de ses duppes, l'assassinat des républicains.

Elle en est en ce moment à son dernier effort, et sans vouloir ici trancher du prophète, j'oserois bien assurer *que de cette dernière crise dépend le sort quelconque de la liberté.*

A présent, vous connoissez les traits carastéristiques du gouvernement anglais, vous pouvez appliquer à ses fausses marches, à ses sinuosités, le fil régulateur qui vous ramènera toujours à déterminer son véritable but ; vous êtes armé du prisme où vient se

décomposer la lumière brumeuse de l'horison britannique : ses rayons changeans et blafards qui trop long-tems ont fasciné l'Europe, ne doivent plus vous éblouir; c'est de cette position fixe et en vous priant de bien conserver ce point de vue, que je vais dérouler et faire passer devant vos yeux les principaux événemens de notre révolution ; ils s'y revêtiront des couleurs qu'ils doivent prendre lorsqu'on les rapproche des causes externes, et qu'on les soumet à l'action de l'étranger.

Malgré que je croie qu'on retrouveroit cette action caractérisée dans plus de circonstances que je n'en citerai, cependant je me suis borné à ne rappeler que celles où elle est évidente pour les gens de bonne-foi, où l'on peut du moins présenter aux incrédules une autorité matérielle et des faits positifs.

L'heure des révolutions avoit sonné en Europe; la philosophie avoit préparé les grands changemens qui rajeunissoient la monarchie française; elle avoit sur-tout depuis un siècle accoutumé les palais des rois à retentir de sa doctrine philantropique, et fait concevoir à la partie saine de leurs conseils la nécessité de refondre les formes antiques, d'abandonner les maximes envieillies du gouvernement absolu. Les peuples saluoient l'aurore de la régénération universelle; la France ne se préparoit encore qu'à donner une leçon aux autres monarques, en légalisant et régularisant chez elle le pouvoir héréditaire à qui elle n'enlevoit

que le privilège de devenir le tyran de la nation, pour lui laisser dans la plus grande lattitude la belle prérogative, l'heureuse obligation d'en être le père et le bienfaisant modérateur. Les hommes éclairés conviendront qu'elle n'eut pas poussé plus loin sa carrière réformatrice, si le sort eut mis les rênes de la révolution aux mains d'un roi philosophe, dont les conceptions eussent atteint la portée des circonstances, et se fussent élevées à la hauteur de ses nouvelles destinées. Mais entouré de tous les vices d'une cour crapuleuse et dissolue, par lui-même incapable de concevoir une seule idée populaire ou généreuse, livré à des étrangers qui excitoient ses fureurs, qui ne trouvoient rien au-dessus de sa puissance, quand il s'agissoit de lui faire briser les tables de la loi, qui ne trouvèrent plus un moyen de le secourir quand ils l'eurent mis sous son glaive redoutable, secondant d'ailleurs par la bassesse de son caractère et les dispositions de son propre cœur la perversité profonde de tous ses entours, le dernier roi des français, par ses détours obliques, ses retours perpétuels aux formes absolues, sa mauvaise-foi dans l'acceptation et l'organisation du régime constitutionnel, enfin par sa dernière conspiration, où l'étranger n'étoit pas moins appelé que les sicaires de la royauté, les chevaliers du poignard, à contre-révolutionner la France et renverser sa constitution, amena la journée du 10 août...... Les défenseurs de la liberté sortirent triomphant de ce combat décisif; la république naquit sur les débris du trône, et

son jeune front s'ombragea des premiers lauriers que cueillirent ses fondateurs.

La république existoit, mais elle n'étoit point encore affermie sur ses bases, mais TOUS LES HOMMES DE LA MONARCHIE l'entouroient, la servoient même, et ce n'étoient pas là ses meilleurs serviteurs; leurs tempéramens faits à d'autres allures, pliés à d'autres formes; ne pouvoient se mettre au régime athlétique, seul propre à la nourrir, ni s'adapter aux proportions grandioses qu'elle devoit développer.

Cependant l'Europe, ou du moins ses cabinets, avoient grondé; un violent orage menaçoit l'arbre de la liberté; l'humanité frémissoit d'une guerre qui paroissoit devoir être terrible; la politique redoutoit une guerre impréparée, et calculoit avec inquiétude le nombre assez allarmant de ceux chez qui l'attachement à la monarchie avoit survécu à la perte du monarque, et qui pouvoient seconder la guerre extérieure par les crises de l'intérieur.

Dans cette position, notre gouvernement d'ailleurs foiblement constitué comme je l'ai dit plus haut, malgré le prosélytisme apparent de la propagande, se bornoit réellement au soin de notre propre conservation, et ne voyoit que dans la paix le moyen d'y parvenir; il continuoit de la demander cette paix à l'An-

gleterre; il étoit à genoux, et y recevoit mille outrages ; il consentoit à abandonner la Belgique *à elle-même* ; mais l'Angleterre vouloit que l'Autriche *en fit un désert* ; il resserroit avec la plus stricte rigueur, dans nos limites, nos forces et nos principes ; mais l'Angleterre vouloit *qu'il reçut d'elle sa constitution* ; elle insultoit nos ministres, renvoyoit Chauvelin fidèle à sa patrie, mais gardoit l'évêque d'Autun. M. Pitt lui accordoit sa confiance, l'envoyoit *porter la cocarde blanche* aux Etats-Unis, et achever son noviciat politique ; jusqu'à ce que les circonstances lui rouvrissent le chemin de la république, et l'appelassent, attendu l'étude qu'il avoit faite de la diplomatie anglaise, à y prendre le travail des affaires étrangères. Ainsi donc l'Angleterre rejetta toutes nos ouvertures, parce qu'elle vouloit la guerre ; elle excita la coalition ; elle stipendia les coalisés, parce qu'elle espéroit nous anéantir par la guerre ; ainsi la guerre s'anima, se poursuivit avec chaleur, malgré notre gouvernement, malgré même l'opposition momentanée d'une portion du parti républicain.

Ce sera un beau problême à résoudre par la philosophie de l'histoire, que celui de savoir si cette guerre, où l'Angleterre crut nous détruire, n'est pas précisément ce qui nous a affermi et consolidés jusqu'ici, ce qui eut à jamais délivré la république de tous ses ennemis, si la trahison n'eut pas sans cesse réparé leurs pertes.

Brissot qui en pressoit la déclaration, fut accusé d'être à la solde de l'Angleterre, Robespierre dut à l'opinion contraire le principe de sa popularité. Si Brissot croyoit en effet seconder par là les vues atroces de Pitt, c'étoit lui-même un atroce scélérat; mais s'il voyoit plus loin, si dans les résultats de la guerre il calculoit les chances de la fermentation intérieure du royalisme et de ses élémens, que la France pourroit par-là même rejetter hors de soi; certes il faudroit alors lui rendre la sagacité, l'étendue du coup-d'œil, la juste hardiesse de conception que ne remplace ni ne balance aucun des motifs estimables auxquels on attribua dans le tems les opinions des partisans de la paix.

Les provinces bataves durent à la guerre l'affermissement de leur liberté politique. De la guerre, il est vrai, naquit le stathoudérat; mais la circonscription étroite des notions politiques à cette époque, entre bien pour quelque chose, peut être même pour tout dans les causes de ce résultat.

Si l'Europe eût déclaré la guerre à Cromwel, à sa république naissante, son parlement ne se fût point dissout dans la jouissance introublée et l'abus crapuleux du pouvoir; l'énergie du peuple eût été soutenue et non point avilie ni rendue odieuse par la création de la faction des *niveleurs*, jolie invention des *seigneurs*, *chevaliers et barons anglais*, de qui nos *seigneurs*, *nos chevaliers et nos*

barons, tant anciens que nouveaux, ne sont en cela, comme en d'autres choses, que les singes et les échos, quand ils nous ont classés, parqués et égorgés en bandes *terroristes* et *anarchistes*; ces *chevaliers* eux-mêmes, que la paix continentale força à rester dans leurs foyers, à laisser passer tranquillement le premier mouvement de la révolution, dans l'impossibilité de s'armer contre leur patrie comme nos nobles émigrés, prirent bientôt le parti de se faire *patriotes*, et plus patriotes que les républicains mêmes; c'est aussi le parti qu'ont pris, depuis la réaction, nos chevaliers non émigrés ou rentrés. Ces républicains de la cour, soutenus de *l'humanité*, de *l'honnêteté*, de *la modération*, du parti presbytérien, eurent bientôt *grenelisé leurs niveleurs*, ainsi que les républicains du Luxembourg le font de *leurs anarchistes*; bientôt aussi la république anglaise FUT TOUTE POSSÉDÉE PAR LES HOMMES DE LA MONARCHIE, et le républicain Monk, aidé du *modérantisme presbytérien* ainsi que nos seigneurs le sont de *l'honnêteté*, de *l'esprit de justice* de nos réacteurs et de nos olygarques, soutenu par les nobles, tout aussi *républicains* que les nôtres, remit sans obstacles le trône à Charles II. Pardonnez-moi cette petite digression qui seroit le croquis d'un très-bon ouvrage à faire (1), et qui n'est pas tout-à-

(1) Au moment que ceci s'écrivoit, a paru sur ce cannevas, un ouvrage de Boulay (de la Meurthe), intitulé, je crois, *Considérations sur les causes qui*

fait étrangère à mon sujet, et concluez avec moi, que si nous devons la guerre à l'Angleterre, la guerre a, jusqu'à présent trompé ses espérances; que la fortune a fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'elle pour nous débarrasser des traîtres, mais que notre étourderie, notre constante inapplication nous a fait trahir nous-mêmes les faveurs de la fortune; qu'elle a tout fait pour nous mettre en garde contre l'étranger et sa sourde inimitié, mais que nos perpétuels et volontaires égaremens nous ont toujours reporté sous son influence modératrice.

A cette même époque se rapportent les succès, les intrigues, puis enfin les revers de Dumouriez dans la Belgique. Personne, je crois, ne voudra révoquer en doute qu'il n'eût conçu le dessein d'être *le Monk* de la royauté constitutionnelle en faveur des enfans d'Orléans; j'avoue que ses rapports avec *ses compères* de Paris, et tous leurs continuateurs, poursuivant aujourd'hui en ce moment, l'achèvement de ce grand projet, sont restés un peu plus obscurs que ses projets. Ce qu'il y a de certain, c'est que bien qu'il traite dans ses mémoires, imprimés trois ans après les évènemens, la Gironde avec le plus souverain mépris, bien qu'il eût, dit-il, l'intention de la perdre avec les jacobins, ce qui

---

ont fait naître et détruit la république en Angleterre. Les républicains ont lu cet ouvrage et ils ont vu qu'il étoit encore à faire.

est

est très-possible, mais au moins qu'il ne disoit pas alors (1); bien enfin qu'il y traite Merlin *d'assez bon homme, à cela près d'un républicanisme outré*; toujours est-il vrai que CE BON HOMME *et toute la Gironde*

(1) Voici quelques passages de la fameuse lettre du 28 mars, à Beurnonville, que vous ne pouvez pas avoir encore tout-à-fait oubliée. « Je conçois, » d'avance tout ce que les SCÉLÉRATS qui agitent la » république, produiront de calomnie sur cette » manière *de traiter avec les ennemis*..... Dites au » comité de sureté générale que revenu sur les fron- » tières de France, je me séparerai en deux parties, » pour empêcher d'une part l'envahissement, et de » l'autre pour rendre A LA PARTIE SAINE ET OP- » PRIMÉE de *l'assemblée*, *la force et l'autorité*, dont » la privation les jette dans l'avilissement ».

Dans sa proclamation aux départemens du Pas-de-Calais et du Nord, après avoir fait l'éloge de ses troupes et *sur-tout de ses généraux*, voici *l'ennemi qu'il signale* : « Pensez, chers concitoyens, que nous » avons à combattre un monstre *bien plus dangereux* » *que les ennemis* extérieurs, c'est L'ANARCHIE ».

On ne peut, je pense, avouer plus distinctement que ne le fait Dumouriez, sa confiance *en la partie saine* du corps législatif, sa haine pour *la république* ou *l'anarchie*, et son dessein de relever, en s'appuyant de l'une, en écrasant l'autre, le trône constitutionnel; mais voilà aussi comme parloit Carnot, voilà comme parlent Merlin et ses valets; en ce moment même l'esclave Bailleul vous apprend *que les russes sont moins dangereux pour le directoire que l'anarchie et les anarchistes* qui siègent au corps législatif. Pour dieu, puisque vous êtes décidément anarchistes, cessez donc, pour le moins, de parler comme vos ennemis, de répéter les sotises de Dumouriez, de Merlin et de tous leurs échos.

avoient la plus grande dévotion en Dumouriez, que *les hommes d'état* attendoient de lui leur salut; que leurs gouvernans lui laissoient exécuter le plan qu'eux-mêmes avoient proposé à l'Angleterre, celui de faire un état indépendant des Pays-Bas, dont il eut été le chef militaire; seulement il y avoit joint l'audacieux projet d'y réunir la Hollande. Il y eut réussi, et c'est de-là qu'il fût revenu vainqueur reporter la royauté anglaise à Paris, si profitant de l'heureuse mésintelligence des généraux qu'il avoit laissé sur la Meuse, le prince de Cobourg n'eût fait lever le siège de Maëstricht, évacuer Liège, et mis assez de confusion dans les affaires pour que Dumouriez fût enfin obligé de venir voir ses projets gigantesques échouer dans les plaines de Nerwinde, plus encore devant le refus des coalisés de se prêter à un accomodement *constitutionnel* qu'il leur proposa, que devant la force de leurs armées; et c'est encore de la queue de la voletaille de la Gironde, que s'entoure aujourd'hui Merlin (1), et à la faveur de cette

(1) Il a mieux fait; non-content de donner à Millet-Mureau les généraux de Carnot, il y réunit ceux de Dumouriez; et le général d'Arcon, l'un des confidens de ce dernier, est aussi actuellement l'un des faiseurs de plans pour les campagnes militaires de Merlin. C'est sans doute aussi pour suivre ce bon exemple, que Taleyrand fait de la politique avec Bonne-Carrère, premier fripon à la suite de Dumouriez, et que dès qu'il fut nommé ministre, il tira des tripots de jeu, pour le mettre à la tête de ses bureaux; ainsi tout le 91 vous entoure

bizarrerie, de ce défaut de tenue dans les idées, qui nous caractérise si bien, il a eu le secret d'amener beaucoup d'excellens républicains à croire qu'il y avoit quelque mérite, quelque courage à relever les idoles de la Gironde, qu'un discours ne pouvoit être beau s'il n'étoit orné de fleurs jetées sur le tombeau de la Gironde (1)...... Et mon dieu, laissons re-

---

et vous serre, et vous n'en savez pas un mot : braves députés, comme vous avez oublié votre révolution!

(1) Tout lecteur attentif verra sans peine que ce que je dis ici ne se rapporte nullement à l'opinion qu'on peut aujourd'hui se faire des hommes de ce parti, mais bien à l'abus scandaleux que nos DIVISEURS osent faire de leurs noms, pour isoler et proscrire tour-à-tour chaque fraction républicaine. Il est étonnant qu'une foule de gens d'esprit n'aient pas encore bien senti que toutes ces *doctrines* sur les hommes se réduisoient simplement à élever entre le républicain et le républicain *des barrières de cadavres*. Que ceux d'ailleurs à qui ceci peut s'adresser, voyent et me disent si malgré toutes leurs concessions oratoires, Merlin et *ses Narcisses* sont disposés à leur en tenir compte. Quant à moi, pour éviter tout quiproquo, et ne laisser aux *diviseurs*, s'ils veulent m'attaquer sur ce point, que la ressource de la mauvaise-foi, je déclare que la république a fait une perte bien déplorable, en perdant le profond, le philantrope Condorcet; que peut-être ne doit-on qu'à des préventions d'hommes à hommes les discussions qui jettèrent dans l'abyme les beaux talens de Guadet, de Vergniaud et de Gensonné; que Brissot poursuivi réclamoit encore dans une république la nécessité de la publicité et de la dénonciation; qu'enfin même dans leurs écarts ils défendoient plus énergiquement les principes, que ne

poser les morts, occupons-nous un peu plus des vivans, et ne réjouissons plus le machiavélisme de Merlin, en lui donnant des moyens

---

mettent d'impudence à les violer dans leur *constitutionalisme*, les Merlin, les Lépeaux, les Bailleul, et tous ces Thersites qui osent profaner ces noms, et se parer de ces superbes dépouilles. Je pourrois ajouter que parmi ceux qui suivirent ces drapeaux, et qui vivent encore, il en est plusieurs qui vraiment dignes de la république, et éclairés par le passé, quelque opinion qu'ils aient conservé des hommes, s'abstiennent avec soin d'affoiblir le faisceau républicain par de vaines querelles, et tendent une main fraternelle à tous les républicains probes, qui sont devenus à leur tour les victimes des diviseurs. Je regretterois encore et la pureté de ce bon Lanthenas, et la finesse de cet ingénieux Louvet, qui mourut avant fructidor, du chagrin de voir la république déchirée entre les conspirateurs de 88 et ceux de 91, qu'il poursuivoit également. Mais j'avouerois après tout cela, qu'à l'époque dont il est question, plusieurs des hommes de ce parti servirent ou masquèrent, les uns sciemment, les autres par erreur, une conspiration de constitutionnels de 91 dont les agens à Londres étoient Périgord et Talon, qui correspondoient avec Dumouriez, et en France Dumouriez, de son propre aveu, ses Valence, ses Darçon, enfin ses fidèles généraux. Je déclare que si le comité de sûreté eût fait imprimer les mémoires de plusieurs girondins qui lui avoient été remis, il n'y auroit plus depuis long-tems de doute sur ce point. Il est encore une foule de conventionnels qui ont lu ces écrits précieux; ils peuvent rendre hommage à la vérité. Je déclare enfin que Buzot dans les siens, que j'ai lus, *avoue le projet de rétablir la royauté*, et parle du soldat français avec le même mépris que Pichegru.

de division, en répétant ses signaux de haines, et légitimant ses prétextes de proscription (1).

Au demeurant, les tems n'étoient pas murs pour Monk-Dumouriez ; l'énergie ne fesoit que de naître ; ce n'étoit pas l'instant d'arrêter le torrent ; les membres de la république n'étoient pas allanguis à force *de saignées anarchistes*; l'Angleterre d'ailleurs ne vouloit pas plus le gouvernement de Dumouriez, qu'elle n'avoit voulu celui de Capet ; Dumouriez s'éclipsa, la victoire nous vengea de l'Angleterre, l'Angleterre redoubla d'intrigues pour stériliser la victoire, et le 9 thermidor préparé, combiné dans tous ses résultats, annoncé d'avance en Suisse, s'exécuta à Paris, ainsi qu'il en avoit été ordonné. Par une espèce de fatalité, de tout tems, et aujourd'hui principalement, j'ai vu beaucoup de gens en place croire qu'ils ne devoient pas s'occuper des détails, les renvoyer aux *petits esprits*, et se persuader qu'il étoit du bon ton de ne voir qu'*en grand*. J'estime vos talens particuliers, je rends justice à ceux d'un grand nombre de vos collègues, mais permettez-moi

(1) L'un des valets de Merlin, Creuzé-Latouche, vient précisément à-propos de la liberté de la presse, de mettre tout ceci en pratique, et de justifier le directoire de plusieurs de ses mesures, d'après les aveux mêmes des députés qui sont les premiers à lui signaler sans cesse *la faction anarchique*. Voilà, citoyens, ce qui s'appelle un bel argument *ad hominem*.

de vous dire que les détails font les grandes affaires, et donnent ou les fils ou les preuves des grandes intrigues.

Je vais à propos du 9 thermidor vous en citer un très-peu connu, mais dont la vérité, que je vous certifie fait preuve autant que quoique ce soit. *Un voyageur*, venant de Paris, retournant *en Suisse* vers la fin de prairial, visite en passant par une commune du Midi, l'atelier d'un peintre qui y jouissoit de quelque réputation ; il le trouve occupé d'un grand tableau destiné à orner un édifice public. Après quelques discours vagues : --- Ce tableau vous est-il payé ? dit le voyageur. --- Pas encore. --- Tant pis pour vous ; s'il ne vous est pas payé d'ici à 6 semaines, il pourroit se faire qu'il ne vous le fût jamais. Le voyageur disoit vrai ; quatre décades après arrive le 9 thermidor, et le peintre eut ordre de replier sa toile.

Vous connoissez les suites publiques de cette journée ; là nous recommençons tous les chapitres *de la révolution anglaise*; nos seigneurs deviennent *patriotes*, les républicains *terroristes*, et comme tels bons à égorger ; l'*humanité* et la *justice* des réacteurs, des honnêtes gens, nous font parcourir rapidement le système de *modération* qui formoit l'essence du parti presbytérien, et avec toute cette *douceur* nous arrivons à travers les ruisseaux de sang à la banqueroute, la famine et les lugubres évènemens de prairial an 3. Si au

9 thermidor, les fripons, les olygarques et les émigrés ne se fussent pas partagé la république; si les patriotes ne se fussent pas proscrits eux-mêmes, en adoptant, pour satisfaire quelques vengeances particulières, le *signe homicide du terrorisme*, secrètement imposé par l'étranger sur le front de chaque républicain; c'étoit bien le moment d'ouvrir aux mécontens, non-seulement les portes des prisons, mais celles de la France même, pour qu'ils eussent à l'évacuer, de redresser les écarts du ressort révolutionnaire, de dissoudre la convention, usée par la compression et les froissemens, et d'organiser, d'une main ferme et sans délai, l'édifice constitutionnel; mais nous étions destinés à parcourir tous les extrêmes, à être le jouet de tous les vents, la proie de tous les crimes; les mécontens, *les hommes de la monarchie*, furent accueillis, rappelés, comblés de faveurs, exclusivement promus à toutes les places.... Heureux, du moins, si nous tirons de nos coûteuses expériences, une bonne connoissance de nos propres affaires, et d'utiles leçons pour les conduire à l'avenir!!

L'occasion que les républicains avoient laissé échapper en thermidor, parut vouloir se présenter encore en prairial. Les relations des factieux avec l'étranger étoient mieux connues, les systêmes aristocratiques des comités gouvernans signalés, les moyens de famine importés d'Angleterre en France retomboient sur leurs têtes; les patriotes purent

un instant se rendre maîtres du gouvernement, ils manquèrent cet instant unique, et ne surent que sacrifier leur vie, coupables de n'avoir pas conspiré.

Les émigrés, les royalistes, qui poussoient un peuple affamé à massacrer TOUTE la convention indistinctement, s'échapèrent impunis, et les comités gouvernans se firent demander les têtes populaires par ce baron de Staël, qui vint avec tout l'appareil, toute la représentation de la royauté, tenir un espèce de lit de justice au milieu de la convention, exiger, au nom de son roi, que le gouvernement français fît un exemple qui rassurât l'Europe, qui donnât aux monarques la garantie et la mesure de sa force, dans la punition de *la rébellion*, et proposer qu'on fît devant lui LE SAINT SERMENT SACRÉ (1).

Les momens étoient brillans pour les olygarques, les anglo-constitutionnels. Dans la même journée, ils échappoient aux poignards des royalistes mêlés parmi le peuple, qui dans sa générosité sauva ses oppresseurs, (tout le monde sait que 20 ou 30 sans-culottes défendirent, pendant toute la séance du premier prairial, l'affameur Boissy, que la fille d'un piqueur du prince de Condé et 3 ou 4 émigrés, faits comme des allumeurs de reverbère, ten-

(1) Echantillon du style, un peu *barbare*, du baron : il paroît que l'amitié de sa savante épouse n'alloit pas jusquà orner son esprit.

tèrent plusieurs fois d'assassiner ; ce devoit être le signal et le commencement du massacre) et ils punissoient ce même peuple et ses plus fidèles mandataires de sa générosité même, et sur-tout d'avoir manqué de mesure en cet instant décisif. On pacifioit la Vendée à force de *bienfaits*, on achetoit la paix et le désarmement du parti Bourbon : on étoit forcé, il est vrai, de promettre aux plus intraitables, le petit Capet qui languissoit au Temple ; une compagnie d'élite étoit venue à Paris avec un passe-port pour le recevoir. J'y ai vu moi-même le chevalier de Prangé, qui fut tué depuis parmi les chouans ; leur voyage étoit public, son but ne l'étoit guère moins : la tradition devoit se faire à Saint-Cloud. Cet arrangement ne pouvoit convenir, au fond, ni aux anglais, ni aux olygarques ; aussi, une mort subite arriva tout à point pour terminer les difficultés de l'exécution de cet article ; au demeurant, un chirurgien attesta en bonne forme tout ce qu'il falloit attester en cas pareil.

Les Vendéens trompés rompirent bientôt la pacification de la Mabilais. Cormatin, que Merlin a poursuivi en l'an 4 avec un acharnement très-marqué, possédoit un exemplaire du traité; c'est probablement le seul qui reste. Si l'on eût trouvé cette pièce, Cormatin eut péri. Le faire juger ne découvroit rien ; aussi, quoique coupable comme chouan réarmé, il ne l'a pas été. L'on s'est contenté de le retenir *illégalement* en prison. Aujourd'hui

qu'on ne sait plus rien, on ignore si les bienfaits ont succédé aux rigueurs pour avoir son secret et cette pièce dangereuse, et quels succès ils auront eu, et ce que lui-même peut être devenu.

Malgré leur belle position ; les aristocrates crurent devoir prolonger l'agonie de la république. Outre que la Vendée si plaisamment pacifiée, avoit repris l'offensive, et proclamé Louis XVIII après la mort du petit Capet, la force républicaine, de son côté, les inquiétoit encore. La république avoit pris un mouvement excentrique ; elle se retiroit aux armées qui continuoient de la décréter à l'extérieur. Il fallut donc s'occuper définitivement *d'une constitution* ; et puisqu'on vouloit, comme le disoit ingénuement Laréveillère-Lépeaux, *essayer encore d'une république*, on se mit à faire des lois organiques. Bientôt à force de lois organiques, se composa un code tout nouveau, formé des lambeaux de ceux de 91 et de 93 recousus le plus proprement possible à quelques pièces de la couleur du jour...... Ainsi naquit la constitution de 95 ou de l'an 3.

Cette constitution n'étoit pas bonne ; il étoit aisé d'y remarquer que les principes démocratiques qui y surnagent sur quelques points rares, n'y étoient que de parade, et que la partie pratique, la direction de l'action, étoit toute infectée du virus aristocratique, mais les républicains étoient las de convulsions ; mais déjà le peuple étoit désintéressé à force

de malheurs, de ses droits politiques, mais l'espérance toujours écoutée, et si souvent trompeuse, faisoit croire que l'ordre constitutionnel, le règne de la loi, comprimeroit l'arbitraire et la tyrannie des factions arrêteroit l'hémorragie des assassinats de l'ouest et du midi, et offriroit enfin un point de repos aux patriotes, si long-tems battus de tous les orages. On l'accepta donc parce qu'elle étoit la seule planche de salut; on l'accepta parce que les royalistes purs redoubloient leurs efforts pour l'étouffer dès sa naissance; on l'accepta parce qu'il étoit impossible de prétendre à mieux, et qu'on se trouvoit entre la constitution ou la mort. Cependant les royalistes, ai-je dit, s'agitoient sur tous les points; ils s'armoient à Paris, sous prétexte de conserver les droits du peuple violés par le décret qui continuoit en fonction les deux tiers des conventionnels; les membres du gouvernement de prairial les favorisoient ouvertement, et notamment plusieurs de ceux que fructidor a atteints depuis, tels que Rovère, Boissy et autres serviteurs *de l'héritier légitime*; de son côté *le patriote de* 91, général et baron de Menou, traitoit les rebelles avec beaucoup d'égards et d'*honnêteté*; il menaçoit de plonger son sabre au ventre du premier *soldat* assez hardi pour attaquer *les honnêtes gens* de la section Lepelletier. Les dangers devenoient pressans; un instant de chaleur ranime les débris de la convention; Barras est chargé du commandement militaire, un foule d'officiers républicains et *destitués* se rassemblent autour de lui; les *ter-*

roristes sont tirés de leurs cachots, ils s'arment pour défendre cette convention qui les y avoit précipités.

C'étoit le royalisme *pur* qui dirigeoit les colonnes sectionnaires ; *le patriotisme anglais* ne tarda pas à les abandonner. Les républicains achevèrent de les détruire sous la mitraille, ils vainquirent, et toujours confians, bien que toujours trompés, ils ne surent pas profiter de la victoire, *non pour se donner une meilleure constitution*, CELA ÉTOIT MORALEMENT IMPOSSIBLE ; mais pour écarter du berceau de la nouvelle, les serpens qui s'y étoient glissés, pour faire r'ouvrir les assemblées, qui presque par-tout avoient été violentées par le royalisme ; en un mot, chose étonnante, même pour ceux qui voient le mieux tous les ressorts secrets de ces infernales intrigues, on ne purgea pas même la convention des traîtres qui conspiroient publiquement avec les sectionnaires royaux.

Ainsi toujours et dans toutes les crises, victorieuse ou vaincue, la faction olygarchique se fortifie sans cesse des désastres du parti républicain, ou trouve le moyen de lui enlever ses plus décisifs avantages.

LETTRE HUITIÈME.

Continuation du même sujet, depuis la mise en activité de la constitution jusqu'au 18 fructidor.

L'ordre constitutionnel commence : D'autres personnages vont paroître, d'autres machines vont jouer; tout change dans le drame politique, tout excepté *les dénouemens*.

La vendée comme un volcan qui s'éteint, jetoit de loin en loin quelques feux qui, chaque jour, perdoient de leur vigueur : elle s'ensevelissoit sous les cadavres ; c'étoit la paix de la mort. Un génie impétueux, amoureux de grandes entreprises, et qui eut peut-être effacé tous les chefs vendéens, si les Anglais lui eussent permis d'agir, le marquis de Bésignan, inspiroit á Louis XVIII ses méfiances sur la sincérité de l'étranger, et surtout de l'Angleterre, et proposoit un plan de vendée qui ne devoit tirer sa force que de la force même du parti royaliste en France. Il consistoit à placer le centre de l'insurrection à Bourges ; appuyer la gauche à Tours et Angers pour atteindre de-là les ramifications de la vendee et des chouans ; prolonger un rayon sur le front vers Blois et Orléans, s'étendre à droite par une ligne sinueuse, sur Nevers, Lyon, Châlons, Besançon, dont l'occupation projettée devoit ouvrir la fron-

tière et établir les communications avec l'Allemagne. L'armée de Condé devoit se jeter dans cette ligne ; ses cadres étoient déja préparés pour recevoir les recrues de l'intérieur. L'exécution de ce plan commença ; la révolte éclate tout-à-coup dans l'Indre et autour de Bourges ; les émigrés sont sur le point de se rendre maîtres, par surprise, de la citadelle de Besançon. Mais les différentes mines ne jouent point à-la-fois ; l'exécution manque d'ensemble ; les ministres anglais en Suisse, Wickam (1) et Crawford, avoient refusé tour-à-tour d'approuver ces projets ; ils en avoient contrarié les dispositions. Wickam avoit fait ôter à Bésignan le commandement important du cercle de Lyon que celui-ci s'étoit réservé ; il lui avoit refusé plusieurs sommes sur lesquelles il comptoit : il avoit fait plus ; il avoit indirectement fait connoître à Barthélemy et à Bacher quelques-unes des principales dispositions des conjurés ; et ceux-ci se crurent de grands hommes d'état, pour avoir découvert ce que l'Anglais ne vouloit pas qui fut exécuté.

Les révoltés de Bourges furent en conséquence sans appui, et bientôt dissipés ; la trahison de Besançon fut déjouée ; mais tout cela tourna-t-il au profit de la république ? Quelques misérables furent fusillés ; les prin-

(1) Ce Wickam est en ce moment renvoyé par M. Pitt en Suisse.

cipaux chefs échappèrent suivant l'usage ; le frère du ministre Taleyrand, désigné comme devant prendre le gouvernement royal, dans l'Indre et le Cher, ne fut point trouvé : de deux généraux de la république qui dirigeoient cette expedition, l'un fut gracieusé des *honnêtes-gens*, pour *sa modération* et ses égards pour le malheur : l'autre reçut mille désagrémens ; il étoit *terroriste*.

Ainsi se continue et se développe, dès la première opération du régime constitutionnelle, le système de l'*humanité réactionnaire*, ainsi se confirment les projets profondément établis de saigner lentement la république, et de gagner PAR LA MODÉRATION les cœurs des royalistes à la cause de l'aristocratie, pourvu qu'ils se contentent de tuer *les anarchistes*, et qu'ils renoncent à ce prix à leur *triste Louis XVIII* !

Dans le même tems, Hoche écrivoit que la faction boîteuse de 91, se mêloit aussi de la guerre des chouans, qu'elle intriguoit à Paris pour entourer le directoire, qu'elle se fourroit dans toutes les places, que *le terrorisme* étoit devenu la sentence de mort de la république, et que pas un patriote n'échapperoit à cette qualification proscriptive. Ainsi s'exprimoient les républicains les moins suspects de partialité en faveur du gouvernement révolutionnaire.

Quelle mesure cependant prenoit à Paris,

le gouvernement constitutionnel, pour arrêter *l'abus* de cette proscription ? *La terreur* s'usoit ; le service qu'elle avoit rendu en vindémiaire lui avoit ôté de sa défaveur ; il falloit pourtant remplacer ce cachet par un autre ; et le gouvernement inventa, je me trompe, reprit des émigrés et de Dumouriez, celui de L'ANARCHIE. Les *nobles-patriotes*, les grands et chers amis de la constitution et du directoire, se chargèrent de faire la réputation du nouveau monstre : à ses traits, les exécuteurs royaux, les bandes des vengeurs reconnurent *la république*, et le sang des républicains *anarchistes* coula tout aussi abondamment, tout aussi impunément, et par les mêmes mains qu'avoit coulé celui des terroristes.

Il est de mon sujet de dire un mot des circonstances qui firent éclore L'ANARCHIE (1) :

---

(1) Voici peut-être l'origine peu connue, et la première cause de la conspiration de Babœuf.

Il lui avoit été proposé 10,000 francs pour travailler à un journal du directoire. Je dois à la vérité de dire qu'alors les intentions, au moins de ceux qui fesoient la proposition, étoient droites, qu'ils ne vouloient que rattacher les patriotes aux formes du gouvernement établi, pour attendre du tems les améliorations dont le fonds étoit susceptible. Babœuf refusa, et crut qu'on ne vouloit qu'entraver l'indépendance de sa pensée. Les motifs du refus offensèrent ; l'aigreur vint ; bientôt le directoire but à longs traits dans la coupe du pouvoir, et Babœuf se trouva *conspirateur*.

Vendémiaire avoit rehaussé les actions du *terrorisme ;* les républicains momentanément accueillis, avoient repris, sous l'égide de la constitution, quelques-uns des droits d'un peuple libre. Les cercles populaires étoient ouverts et devenoient par-tout des foyers d'esprit public. Si l'on eût pu conserver cette position, les élections de l'an 5 eussent été fortement républicaines, et cela seul, peut-être, eut suffi pour briser le lévier machiavélique, que commençoient à manier dextrement nos gouvernans ; ils sentirent bien ce danger et se mirent en devoir de le prévenir. Leurs fidèles agens, lancés dans le club du Panthéon, profitèrent habilement de *l'aigreur* de quelques esprits *inductiles*, pour y semer le trouble et la discorde. Quelques censures trop amères, peut-être, mais que des magistrats populaires, ou n'eussent pas encourues, ou eussent pardonnées à de longs malheurs, à l'impossibilité d'assouplir les formes austères d'un républicain dans le moule poli d'un *boiteux de* 91, d'un aimable et genti chevalier de la cour, furent traitées de menaces séditieuses, de projets de révolte, d'avilissement des autorités. C'étoit bien gratuitement jetter de l'huile sur le feu ; les plaintes s'en accrurent et prirent le ton de la satyre. L'on profita sans délai de cet effet naturel et très-attendu de la boutade directoriale, et l'on cria décidément *à la conspiration. L'armée* fut mise en mouvement, et Bonaparte eut ordre de sauver la patrie en emportant d'assaut cette citadelle de l'anarchie, ce terrible

club du Panthéon. Le succès couronna ce coup de l'audace réfléchie de nos gouvernans, et Bonaparte, en personne, n'eut que la peine de ramasser la clef de la place, qu'il trouva sous la porte, et de la présenter au génie qui avoit dirigé l'opération.

Non encore bien rassurés sur la sensation qu'elle feroit aux conseils et dans la république, n'ayant pas encore assez éprouvé la souplesse de certains législateurs et la patience du peuple, les gouvernans déclarèrent que cette mesure de salut public ne s'étendroit point aux autres clubs, qu'ils respectoient trop l'opinion d'un peuple librepour la déposséder du seul tribunal où elle s'exerce naturellement; mais enhardis par le silence universel, par les diffamations *irréfutées* du législateur Mailhe (1), contre les sociétés populaires, s'accoutumant à braver l'opinion, à vaincre l'opposition; bientôt ils fermèrent tous les clubs patriotiques, bientôt l'arbitraire finit par n'y plus faire de façons, et ne

(1) On se rappelle sans doute que cet honnête Mailhe, après avoir parlé de la révolution comme un furieux, des patriotes comme un émigré, proposa, dans son rapport lu à la tribune législative, d'entourer les clubs d'une cloison de vitrage, de les mettre *sous cloche* comme les melons, avec cette différence qu'il songeoit plus à les y étouffer, qu'à les faire *grossir*.

se donna plus la peine de chercher de prétextes ni d'articuler de motifs.

Cependant, sous la dénomination de *théâtres de société*, de *maisons de jeu*, de *sociétés maçonniques*, s'ouvroient de toutes parts les loges des *fils légitimes*, desquels nous aurons bientôt à nous occuper.

C'est un mauvais parti en politique, de ne faire qu'outrager un ennemi qu'on croit puissant ; après avoir commencé par-là, ce qui reste à faire EST DE LE TUER. Cette maxime n'étoit pas faite pour échapper au directoire. Les *anarchistes* étoient outrageusement provoqués ; on supposa qu'ils devoient avoir dans le cœur le desir de la vengeance : or, comme il est encore *très-prudent* de prévenir *les crimes*, attendu la certitude de ceux que les *anarchistes* méditoient, et qu'ils exécuteroient si on les laissoit faire, on résolut le supplice provisoire des pré-coupables, et la machine des conspirations fut montée. On en vit bientôt sortir celles de Vendôme et de Grenelle, et pour faire contre-poids celles de la Villeheurnois et *des fils légitimes* : tout ceci demande quelques détails.

La grande publicité des massacres de Vendôme et de Grenelle, me dispense de m'étendre sur cet article. Chacun sait que *l'essentiel* du premier étoit de faire entamer *constitutionnellement* d'abord, par le pouvoir exécutif, la représentation nationale, et

Drouet fut choisi, pour faire plaisir aux royalistes. Son *inévérence* à Varennes envers le pouvoir exécutif royal, le rendoit d'ailleurs très-suspect à un pouvoir exécutif directorial (1). Il fut donc arrêté *en flagrant délit anarchiste*, mangeant des raves et du jambon chez un autre conspirateur ; le crime et les pièces probantes, ainsi que tous les moyens de renverser le gouvernement, furent en même tems saisis dans deux ou trois cassettes d'écrits trouvés chez Babœuf, et dont un grand nombre avoit été fabriqué par le *mouton* de Carnot, Grisel, qui joua ensuite le rôle de témoin dans cette atroce et scandaleuse tragédie.

Cette conspiration, ainsi qu'on nous le révéla *officiellement*, avoit pour but d'établir L'ANARCHIE et LA LOI AGRAIRE ; c'est-à-dire, d'abord RIEN ; le *cahos*, *l'absence de tout ordre*, *la privation de toute idée ;* voilà, si je ne me trompe, le sens *positif* de ce mot *anarchie* : quant au sens figuré que

---

(1) Drouet étoit coupable envers la royauté du crime que vengent toujours *les successeurs* quelconques : *Cujus ultor est quisquis successit*, dit Tacite, à l'occasion des meurtriers de Galba, punis par Vitellius, et il ajoute : *tradito principibus more, munimentum in praesens, in posterum ultionem.* « La maxime des princes est de garantir leur sûreté présente, par la perspective de la vengeance à venir.

Nos gouvernans qui ne sont pas encore *des princes*, au lieu de poursuivre Drouet, auroient dû lire, ou se faire expliquer Tacite.

ces messieurs peuvent y attacher, lisez-le dans les écrits des royalistes, de Dumouriez, des constitutionnels de 91) : et puis ensuite le *partage égal et absolu des terres* ; c'est-à-dire le projet de donner à chaque Français l'espace d'un trou de lapin pour apanage et propriété ; et ce qu'un des *conjurés* appeloit très-gaîment dans la prison, *la conspiration du lapinisme.* Voilà ce que sérieusement, avec tout l'appareil des formes, toute l'importance du salut de l'état, nos gouvernans ont présenté aux conseils, à la France, à l'Europe, comme le plan et le secret d'un parti plus terrible par *ses richesses* et son courage, encore que par son nombre : voilà les dangers qu'ils n'ont pu éviter, qu'en préparant la boucherie de Grenelle, en organisant l'assassinat de Vendôme, et livrant à la mort ou à la misère une foule de respectables pères de familles, d'hommes énergiques et probes, dont *les richesses* étoient des bras faits au travail, des haillons, et une conscience qui fesoit trembler celle de nos gouvernans, sous la pourpre *modeste* et l'or *républicain* qui les couvre ; des malheureux enfin de toute classe et de tout état, que dans leur système nos maîtres eussent dû, tout au plus, plaindre et faire traiter ; que dans celui de la république et de l'humanité, ils eussent dû ne pas précipiter au désespoir par des vexations, par la misère, sur-tout ne pas faire traîner à l'égorgement par des mouchards et des *moutons.* (Vous savez que plusieurs de ces nobles agents furent, dans la confusion,

des premiers massacrés à Grenelle.) Ce mouvement, au reste, plus sérieux par ses suites et son organisation, que les paperasses du malheureux Babeuf, paroît n'avoir pas été étranger à Barras. Ce directeur a éminemment le tact révolutionnaire; il a pu sentir que les systêmes aristocratiques, où s'engageoient tous les jours de plus en plus les gouvernans, finiroient par amener des crises républicaines; il a pu par suite chercher à se mettre en mesure de profiter de tous les événements. Si le *vertueux* Cochon n'eût pas arrangé, avec le royaliste Latour-Foissac employé aujourd'hui en Italie, et ses dragons jaunes et verts, l'égorgement de trois à quatre cents républicains, égarés si l'on veut, mais qu'une patrouille pouvoit disperser de Vaugirard, où ils étoient rassemblés en plein jour, si le camp eût fait quelque mouvement, il est possible, comme l'insinue Carnot, que Barras se fût trouvé à la tête; il est certain du moins que s'il veut sincérement la république, il doit se repentir amèrement d'avoir laissé verser, maladroitement et sans profit, tant de sang républicain.

La vérité sur la découverte de la vaste trame *des fils légitimes*, dont Carnot fait si bien les honneurs, à lui d'abord, ensuite au présent de Merlin, au *vertueux* ministre Cochon, est très-peu connue, par cela même qu'il importeroit beaucoup qu'elle le fût. C'est ce qu'il y a de plus propre à mettre

à nud le secret et l'arrière pensée du machiavélisme directorial. Voici ce que je sais de positif, et que je crois assez curieux là-dessus.

Deux factions se disputoient l'influence dans le cabinet de Louis 18 ; celle de la modération et celle de la guerre. A la tête de celle-ci était Breteuil, l'évêque d'Arras soutenant en cela l'esprit de l'église, les généraux de l'armée Condéenne et les ministres anglais en Suisse ; dans l'intérieur elle faisoit agir divers chefs, tels que le marquis de Bésignan, Allier, Cormatin, le sire de Frotté, le vicomte de Chambrai et plusieurs autres chouans. Tous ces gens-là ne parloient que de tuer, massacrer, soulever toute la France et ramener le roi escorté d'un convoi de gibets, de roues, d'échafauds. L'autre faction avoit pour chef le comte de la Vauguyon, manière de philosophe raisonnant la royauté, le Comte d'Entraigues du même accabit ; Lally-Tolendal ; Mallet Dupan écrivoient pour elle. L'Espagne la soutenoit par rivalité avec l'Angleterre ; elle se rattachoit dans l'intérieur aux parlementaires, aux nobles qui n'avoient point émigré, au catinisme du haut parage ; elle vouloit surtout employer le pouvoir des femmes, l'hypocrisie des prêtres, et la servilité des gens de lettres.

Le comte de la Vauguyon avoit fait entendre à l'épaisse majesté « que les Anglais ne » soutenoient les vendéens qu'autant qu'il le

» falloit pour faire massacrer des Français,
» mais non autant qu'il seroit nécessaire pour
» relever le trône de Saint-Louis ; que cette
» guerre enlevoit à pure perte les plus éner-
» giques défenseurs de l'état, entretenoit les
» haines, et ne produisoit que la dévastation
» *de l'héritage* ; que ces moyens de terreur
» et de vengeance contribuoient surtout à
» faire peur au peuple de la royauté, et pré-
» sentoient à tous la contre-révolution,
» comme un fléau public; que sur-tout elles
» ralentissoient le zèle d'un grand nombre
» de fideles sujets, que leurs familles, leurs
» intérêts domestiques avoient empêché d'é-
» migrer, mais qui pouvoient rendre d'é-
» minens services dans l'intérieur, si au
» lieu de les forcer par la menace à se retour-
» ner vers le gouvernement, on les admet-
» tait au rang DES FILS LÉGITIMES. »

De-là l'habile ministre concluoit qu'il falloit reconcilier la royauté avec l'opinion et détruire la peur, passablement bien fondée, qu'inspiroit encore à la nation, l'idée du retour d'un roi. Pour parvenir à ce but, le tems étoit la seule chose qu'il ne fallut pas calculer. Au reste, tout sacrifice étoit indispensable ; il falloit commencer par désarmer, se rapprocher en apparence du gouvernement, briguer les places publiques et surtout les obtenir ; c'est pour cela que vous avez vu dans une foule de journaux, y compris les officiels, prêcher la nouvelle doctrine que les royalistes étoient moins dangereux pour le gouverne-

ment

ment que les anarchistes (1) ; et qu'un royaliste pouvoit être très-utile dans une place publique, qu'il y étoit enchaîné par la loi dans le cercle infranchissable de ses devoirs, que son *honneur*, d'ailleurs, l'y retenoit et étoit un sûr garant de sa bonne conduite : « La constitution, disoit le vieux Dupont, est une *gaine* pour un royalistes qui accepte les fonctions publiques ». Pour continuer cette métaphore de l'économiste, nous voyons aujourd'hui que les couteaux ont furieusement usé *la gaine;* c'est pour cela, sans doute, qu'elle est si déchirée. Avec ce systême, on conservoit néanmoins quelques bandes de chouans armés, tant pour ne pas perdre l'habitude de guerroyer, que pour avoir tout prêts les élémens d'un coup main, si le hazard en présentoit l'occasion. On n'abandonnoit d'ailleurs à leurs exploits que l'assassinat des anarchistes, le dépouillement des acquéreurs nationaux et des voitures chargées de fonds publics. Le premier délit n'entraînoit guère de risque ; on savoit assez que quelques assassinats de plus ou de moins, commis sur des

(1 « Je crains moins, dit aujourd'hui Bailleul, *les russes* qui sont en Italie, que *les russes* qui sont dans le corps législatif. » Ah si les russes d'Italie étoient aux trousses de Bailleul ! Apprenez, au reste, brave Bailleul, que Moscatti, ex-directeur cisalpin, fut bien bas, bien infâme, bien esclave, tenez, à-peu-près comme vous, et que les russes lui font faire à pied, la corde au col et avec le knout, le pélerinage de Sibérie. Continuez Bailleul, et vous obtiendrez la même *faveur*.

anarchistes, ne troubloient point le sommeil des gouvernans, et n'empêchoient point, dès le lendemain, leur Bailleul, de donner les preuves de l'intelligence *secrette* du royalisme et de l'anarchie : pour LE VOL, le cas étoit plus délicat, c'étoit aller droit sur leurs brisées ; mais ce devoit être exécuté loin de Paris, par de petites bandes presque introuvables ; cela ne pouvoit donc attirer une bien active surveillance, surtout tandis qu'il restoit tant d'autres grandes *affaires*, pour occuper ces messieurs. Dans le même plan, et c'étoit là vraiment le chef-d'œuvre, on avoit distribué toute la France en cadres qui ressortoient de conseils centraux, lesquels, à leur tour, répondoient à un conseil unique. Ce conseil, ce directoire royal a existé à Paris jusqu'en fructidor, peut-être y est-il encore, je le crois même, mais sans en avoir d'indices aussi positifs qu'alors. Par ces cadres, tous les royalistes étoient classés, non-seulement selon leur *sûreté* et leur ferveur, mais de plus selon leurs talens et leurs fonctions ; les institutions philantropiques étoient le premier grade d'épreuve, *les maçonneries* le second ; on parvenoit de-là au titre DE FILS LÉGITIMES. Ils avoient des signes et des mots de passe, et voyageoient avec une grande facilité.

C'étoit dans les campagnes et avec de *bonnes* gens qu'on étaloit le charlatanisme de la *philantropie*. Les maçonneries étoient surtout pour les villes ; tout avoit pour but de

présenter la royauté entourée *de bienfaits*, et le retour *de l'ordre et du bonheur* attaché an retour du monarque.

Il faut convenir que cet arrangement étoit diaboliquement sublime. Vous lui dûtes les élections de l'an III ; elles amenèrent, surtout de l'Ouest, jusqu'au corps législatif, des chefs de conseils royaux, (le fructidorisé Piet-Tardiveau, par exemple, en étoit un) ; rien n'égaloit l'hypocrisie de leur marche ; ils avoient pris le parti d'avoir presque toujours raison contre les folies du directoire ; ils le désoloient surtout par les finances et leurs comptes éternels ; les gouvernans n'aiment pas à compter. Du reste, ils parloient constitution comme Merlin, et aussi *franchement* que lui. Quelques-uns pourtant convenoient qu'elle étoit et qu'ils étoient avec elle, un peu *aristocrates* ; ainsi le benin Pastoret disoit à un patriote : « Vous êtes drôles, vous autres démocrates, pour intervertir toutes les idées ; en 91, quand nous étions *royalistes*, vous nous appeliez *aristocrates ;* aujourd'hui que nous ne sommes plus qu'*aristocrates*, vous nous appelez *royalistes* ».

Vous avez vu quels progrès fesoit ce corps législatif ; je ne sais où il vous eut mené si les chefs avoient arrêtés les insolentes provocations de leurs journaux, surtout si le débordement des assassinats n'eût pas réveillé toutes les torpeurs, et forcé enfin le directoire à songer au 18 fructidor : mais n'anti-

cipons pas sur les évènemens et revenons à la découverte de l'organisation des *fils légitimes.*

Quand Carnot dit qu'elle est dûe à son civisme, Carnot dit une impertinence et un mensonge ; cette découverte fut l'ouvrage du génie de l'Angleterre ; elle craignoit trop les succès de ce plan, pour ne pas se hâter d'y mettre le désordre, d'y apporter des entraves. Ses agens dans l'Ouest eurent ordre de le contrarier : de prétendus déserteurs chouans firent des révélations aux administrations, à la police. D'un autre côté, on prit Louis XVIII par famine, on retira les fonds ; le parti de la guerre reprit le dessus ; on rendit Lavauguyon responsable de la découverte qu'on fesoit faire en France, de son propre plan ; enfin il fut chassé honteusement. Il sortit furieux de la royale pétaudière, vit en passant en Suisse, les agens français, et courut de-là, porter ses ressentimens en Espagne. Cette cour et la Prusse, lassées des trigauderies, des brouillonnages de leur risible *cousin* ; ennemies d'ailleurs, dans le fond, de l'Angleterre, malgré les réunions politiques, et les amitiés du moment, se dégoûtèrent des intérêts de *l'errante majesté*, et cherchèrent, *du moins, autant que les évènemens permettent d'en juger*, à rester unies à la France, à son gouvernement quelconque (1).

---

(1) Je ne veux pas dire par-là que ces cabinets

D'après cet historique vous pouvez maintenant apprécier la découverte de la conspiration Brothier, dont le procès s'instruisoit pendant celui de Vendôme : Carnot, Merlin et Cochon qui en ont fait tant de bruit, dépêchèrent un autre mouton nommé Malo, digne émule de Grisel, auprès des trois principaux agents du roi à Paris ; ce mouton aidé de Ramel, officier de la garde des conseils et neveu du ministre des finances, n'eut pas grand peine à faire convenir le chevallier de Presle, l'abbé Brothier, le président de Lavilleheurnois, qu'ils travailloient *à l'amortissement de l'esprit révolutionaire*, à éteindre par le *modérantisme* royal ce qui pouvoit rester dans la nation d'âpreté terroriste, pour l'amener doucement à voir sans peine revenir de Sybérie, l'ours royal, Louis XVIII.

Certes, ils étoient coupables ! ils étoient les agens de la plus avérée, comme de la plus dangereuse des conspirations royales ! mais criminels, ils furent plus criminellement encore poursuivis. Ils furent illégalement livrés à une commission militaire, soit que Merlin crût ce moyen de les perdre plus sûr, et qu'il

---

ne préfèrent point *in petto* un roi à une république ; ce seroit une folie à eux de penser autrement ; je dis seulement qu'ils paroissent avoir abandonné la cause de Louis XVIII. C'est d'ailleurs à la république a se maintenir et à fixer sur les seules bases de l'intérêt politique, ses rapports et son alliance avec eux.

voulût faire un petit exemple pour les royalistes, et en même tems encourager la haute-cour *à frapper ferme* ; soit que par une combinaison plus perfide, on ait pensé que l'illégalité de la poursuite, leur fourniroit plus de moyens de défense pour sauver au moins leur tête. Quoiqu'il en puisse être, le résultat qui seul nous importe, est le même, savoir ; que toujours armé d'une verge de fer contre les républicains, toujours doux, toujours *humain* pour les royalistes, même quand il est obligé de châtier les plus indociles, le gouvernement finit dans cette affaire comme dans une foule d'autres, par faire célébrer sa clémence *aux honnêtes gens* : les conseils royaux des départemens, le directoire royal de Paris ne furent point poursuivis, on se contenta de leur faire voir qu'on était maître de leurs secrets, qu'on étoit en mesure de déjouer toutes leurs opérations, de punir toutes leurs tentatives, mais que leur sureté personnelle pouvoit toujours être le prix de leur repos, de leur soumission au directoire ; tant il est vrai qu'on a voulu, qu'on veut encore se réconcilier par un traité aristocratique avec les factieux de toutes couleurs et ennemis de la démocratie, qu'on a fait un pont pour les hommes *de toutes les monarchies,* à la seule condition qu'ils renonceront à la *monarchie des frères et des neveux de Louis* 16, *aux d'Artois comme au Louis* 18.

Mais la conspiration royale avoit d'autres agens que les trois dont on venoit d'interrompre

le travail. Ses ramifications s'étendoient jusqu'au corps législatif; ce n'étoit qu'un fil de moins dans la trame, et elle continuoit à se développer aux conseils avec le plus grand succès. Ces succès, les assassinats, aussi bien que les combinaisons aristocratiques de Merlin, amenèrent enfin fructidor.... Mais ma main se lasse de tracer des crimes. Mon sang bouillonne et se révolte à l'idée du *crescendo* de monstruosités qui me restent à parcourir... Je crois être au milieu d'un athmosphère empoisonné; je vous quitte pour respirer : demain je reprendrai mon épouvantable tâche.

Le seul qui [illegible] le
livre qui [illegible]

LETTRE NEUVIÈME.

Continuation du même sujet et situation depuis Fructidor jusqu'à ce jour.

Dans la lettre précédente j'ai exposé quelles causes amenèrent les républicains à croire la journée du 18 fructidor nécessaire : si on la jugeoit par ses suites il est au moins douteux qu'on ne tire pas la conséquence opposée ; tant il est impossible qu'il arrivât rien de pis que ce que nous avons vu éclore depuis ce tems. Cette conséquence ne peut que se fortifiier par le coup-d'œil que je vous invite à jetter sur les éléments qui concoururent à sa préparation, à son exécution. A la tête est Merlin, le plus faux, le plus haineux des hommes que l'écume de la révolution ait jettés dans le tourbillon où ils sont condamnés à s'agiter, à nous agiter avec eux. Il est l'intéressant *proscrit* des satellites de Louis XVIII, ils l'ont fait trembler, ils périront : dans ses insomnies convulsives il rêve leur perte, sa lacheté l'exige, son ambition s'est décernée LA PREMIÈRE DÉPOUILLE. Après, vient Périgord, cet immoral évêque d'Autun qúe la cour même rougit d'employer, qu'elle eût fait royaliste si elle eût voulu de lui pour ministre, et qui pour se venger se fit *patriote de* 91. Cet émigré nourri de la doctrine de Pitt, au chapeau de qui vous verriez encore le fil qui attachoit SA

COCARDE

COCARDE BLANCHE, en Amérique, fait depuis trois ans la contre révolution aux affaires étrangères ; Bonne-Carrètre, première et scandaleuse créature du ministre Dumouriez, le comte de Ségur, ex-ambassadeur du roi, *en Russie*, Sezeval, Sainte-Foi, dont les noms dispensent de tout comentaire ; la fille de Necker épouse du ministre du roi de Suede qui nous déclare la guerre, la baronne de Stael et son fidèle sigisbé le suisse Benjamin Constant, la tendre Valence fille de Madame de Genlis, et dont l'époux général de Dumouriez est assure-t-on en ce moment à Hambourg, avec le jeune d'Orléans, Lameth, Lusignan et d'Aiguillon, voilà le noble cortège qui compose l'esprit le conseil diplomatique, qui orne les petits soupers de Taleyrand. En fructidor il fut l'ame secrète du club de Salm, étrange et bizare assemblage de couleurs discordantes et ridiçulement bigarées, assortiment de pièces inassortissables, véritable arlequinade politique, où vous vîtes mêlés et confondus, républicains, étrangers, fripons, aristocrates, modérés, intrigans, amalgame incohérent, monstrueux assemblage, corps sans tête, incapable de produire une force active, et bon seulement à pousser comme une masse inerte sur l'obstacle qu'on vouloit renverser, avec la certitude de voir la lourde machine se briser elle-même dans le choc ; c'étoit là précisément le chef-d'œuvre et le secret de l'ouvrier. Au Luxembourg étoient *les grands*

Compères. Lareveillère sur-tout étoit furieux; le petit bon homme suait, s'évertuait, tâchait de crier et bourdonnoit sans cesse ; c'étoit vraiment la mouche du coche. Or, savez-vous d'où lui venoit cette tant *terroriste* énergie? Sa petite personne avoit été déchirée toute entière, mais déchirée au vif d'un coup d'épingle de Boissy-d'Anglas. Celui-ci, dans un conseil clichien, avoit dit : « *Pour Laréveillère, nous sommes sûrs de lui, c'est une bête à mener par le bout du nez* ». Ce discours fut rapporté à la petite grandeur : l'orgueil directorial, outrageusement lésé, ne tint pas à ce crime de *l'avilisseur* Boissy ; le patriotisme s'éveille avec la soif de la vengeance, et Lépidus-Lépeaux se fait *triumvir*, pour n'être pas *une bête à mener par le bout du nez*. Mon cher *Lépide*, l'un hélas, n'empêche pas l'autre. Voilà l'origine de la majorité équivoque de cette charrue mal attelée, majorité que le cruel Carnot persifle d'un bout à l'autre, quand fesant semblant d'y croire, il reproche *aux vertueux* de ne pas s'être opposés aux crimes dont ils le chargent *seul* losque leur *majorité* leur en donnoit le moyen.

Vous connoissez les premiers agens intérieurs qui préparoient fructidor, mais vous n'avez pas su, peut-être, qui tenoit dans cette fameuse partie, le dez de l'étranger. Quel pensez-vous avoir été, en son nom, l'agent du roi à Clichy, le soutien du directoire au Luxembourg? nul autre que le prince

de Carency (1), le fils du comte de Lavauguyon, jeune intriguant, petit jockei diplomatique, qui avant et depuis, portoit, et a porté, de Paris à Madrid, et de Madrid à Paris, la correspondance secrette de Périgord et du prince de la paix, qui alors fesoit *contribuer* l'Espagne au triomphe du directoire. Malgré qu'à Clichy il les excitat à un coup de main, malgré qu'il applaudit sans cesse aux motions *de violence* de Bourdon de l'Oise ou *le Rouge*, de qui il disoit : « Ce B... ourdon là, messieurs, a fait périr son roi, mais c'est de vous tous le plus propre à le venger ». Il est à-peu-près sûr qu'il ne fut autre chose auprès d'eux que l'espion de l'Espagne et surtout du directoire qu'il instruisoit très-exactement. Je vous renvoie sur ce point à ce que j'ai dit dans ma précédente lettre sur les scissions de l'émigration ; voyez aussi ce que dit l'antidote au congrès de Rastadt, sur les prétentions de l'Espagne, qui, suivant toutes les apparences, se borne, dans ce moment, à favoriser les usurpations du directoire, à le pousser vers l'olygarchie, marche-pied provisoire pour la royauté, et surtout chance très-favorable *pour un changement de dynastie.*

---

(1) Il vient encore de faire un voyage à Paris ces jours derniers. Cela étoit assez connu pour qu'on se soit mis en mesure de le faire arrêter *publiquement*: pour le faire évader secrettement, cela est de forme pour tous ces agens secrets, on n'y met pas même de finesse. Ce petit *météore* paroît toujours aux instans de crise.

De tous ces pères naquit la fameuse victoire de fructidor. Il est inutile de répéter ici que dès leurs premiers pas les vainqueurs s'élancèrent dans l'espace sans bornes de l'arbitraire, qu'il n'y eut pas un instant lieu de douter que les républicains joués n'eussent élevé sur leurs épaules le parois du pouvoir absolu. Toutes les mesures qui se suivirent furent toutes des mesures liberticides, des excroissances d'usurpation. Le pouvoir *déportatif* fut confié sans régulateur A LA CONSCIENCE du directoire; la presse, ce droit inamovible d'un peuple libre, ce garant incorruptible de sa liberté, fut limitée, enchaînée toujours au bon plaisir, *et selon la conscience* du directoire, les journaux patriotes seuls avoient soutenu l'opinion combattu la juste méfiance des républicains, à l'égard du directoire, et amené les esprits à sanctionner par une approbation populaire, ce qui n'étoit au fond qu'un attentat antipopulaire; ils furent l'un après l'autre frappés de la plus sévère proscription. Le corps législatif cangrené, il est vrai, mais cangrené par les suites et l'effet même de la mauvaise administration du directoire, de sa constante prédilection pour les royalistes, avoit déployé une partie de la PUISSANCE CONSTITUTIONNELLE, qui est inhérente à son essence: il avoit montré tout en travaillant pour la royauté quelle influence pourroit exercer dans le corps politique, ce premier des pouvoirs, lorsque rendu à sa nature populaire, entouré de la confiance des républicains, fort de la

pureté de ses principes et de tous les moyens de l'opinion, il s'occuperoit à rapporter sans cesse *au mètre* de la constitution, les prolongemens de la puissance exécutive, et pèseroit d'une main ferme et juste, tous ses actes dans les balances de la loi. Ces résultats, que le peuple eût dû espérer de la journée de fructidor n'étoient point ceux que l'intérêt des *entrepreneurs* avoient calculés. Il auroit fallu pour celui de la république relever la dignité du corps législatif ; pour la commodité du directoire, on le jeta dans la boue : il auroit fallu redresser son ressort faussé par le poids du trône ; on l'applatit tout-à-fait sous les chaînes des lois de Merlin : il auroit fallu lui rendre la liberté des délibérations trop entravée, mais pourtant, jamais ouvertement violée par la faction de Clichy ; on en fit un sénat de Rome délibérant sous les glaives des gardes prétoriennes, proclamant les vertus de Tibère, la divinité de Claude, la clémence de Néron : il auroit fallu le refaire magistrature du peuple, on en fit une *machine à décrets* à l'usage du pouvoir exécutif.

Nous voici parvenus à l'apogée de l'usurpation, dès lors tout cède, tout plie. Elle commande, et tout obéit ; elle parle, et tout se tait. Toutes les physionomies se composent sur sa physionomie : tous les traits ne lui présentent que des traits approbateurs, plus de censure ni de contradiction : seule, elle conçoit tout ce qu'elle veut ; tout ce qu'elle veut, elle

l'exécute ; et la France prosternée, attend en silence qu'elle émette le dernier acte de sa volonté, qu'elle couronne tous ses triomphes par un dernier triomphe.

Ce seroit à ne pas finir, si je voulois m'arrêter à chacun des anneaux de la longue chaîne de crimes qui, depuis le 18 fructidor tombe jusqu'à nous sans vide et sans interruption. Pour compter tous leurs forfaits, il faudroit compter tous leurs actes. Je vous prie seulement d'examiner en masse la politique et l'administration des gouvernans, et de me dire si dans le cas où ils recevroient leurs plans de l'Angleterre où M. Pitt auroit l'initiative de leurs délibérations, ils se conduiroient autrement ; en un mot, s'il seroit possible d'exécuter d'une autre manière une conspiration qui tendroit à dépouiller la république de ses forces extérieures et intérieures pour la mettre dans l'indispensable nécessité *de recevoir aux conditions qui auroient été convenues d'avance la loi, la paix et le retour de l'ordre de la main de l'étranger.*

En effet, au-dehors, le directoire ordonne ou consent (car non-obstant son ancien message sur la nécessité *de punir* LES VOLEURS:... en Egypte, il prétend aujourd'hui que Buonaparte lui *a forcé la main.*) le directoire, dis-je, prépare *inconstitutionnellement* l'expédition d'Egypte, dont le premier, comme le plus sur effet, devoit être de forcer le turc jusqu'ici notre allié, à se jeter dans les bras

de l'Angleterre et de la Russie ; il exile à-peu-près 50 mille hommes, l'élite des armées, qui arrosent d'un sang infertile les sables brûlans du Nil et les champs de la Syrie ; il enfouit dans les déserts une foule de talens et de braves, et environ trois cents millions. D'un autre côté, Périgord qui devoit se rendre à Constantinople, pour empêcher l'effet de cette hostilité, et engager, ainsi qu'il en répondoit à Buonaparte, le divan à approuver l'expédition, ne part pas, n'envoye pas même à sa place d'ambassadeur, et laisse triompher sans obstacle les ministres de Russie et d'Angleterre. Pour exploiter à-la-fois tous les filons de cette mine de crimes, les préparatifs de Toulon sont annoncés à l'Irlande comme destinés à lui porter la liberté ; 40 mille irlandais s'insurgent SUR LA PROMESSE FORMELLE des gouvernans, et quarante mille irlandais sans secours, de leur propre aveu, sont massacrés en détail par l'armée anglaise. Cette atrocité a-t-elle au moins pour se couvrir le prétexte de tromper les anglais sur la route de la flotte? NON. Le secret de l'expédition étoit le secret de la comédie ; les anglais moins que personne en étoient les dupes ; *ils ne se donnèrent pas même la peine de faire un simulacre de préparatifs pour s'opposer à la descente.* Truguet d'ailleurs écrivoit de Madrid que les agens de Londres apprenoient au cabinet espagnol la vraie destination de la flotte française ; aussi celui-ci *refusa-t-il net, vu l'inutilité connue, de faire sortir la sienne de Cadix*, sortie que Périgord avoit

l'air d'exiger de lui, pour favoriser, disoit-il, aux français le passage du détroit. Il ne tenoit en conséquence qu'aux anglais de bloquer Toulon ; ils ne le font pas, parce qu'il falloit que la flotte arrivât en Egypte pour déterminer la Porte aux hostilités ; Nelson l'y précède pour donner ses instructions, et se retire pour laisser opérer le débarquement ; il l'avoit auparavant laissée tranquille à Malte, et suspendoit lui-même sa marche dans les ports de la Sicile ; d'où il pouvoit presque entendre les canons qui saluoient la chûte de ses fiers chevaliers. Arrivée en Egypte, il ne falloit pas que la flotte en revînt, afin de consommer la déportation de l'armée et son emprisonnement dans une terre inhospitalière ; et Nelson revenu dans cette Sicile que nous eussions dû prendre, et que nous laissons à sa disposition, s'y rafraîchit et revole chercher la proie qui l'attend au rivage d'Aboukir. Je défie à l'impudence même de nier l'évidence de la trahison et de la complicité de l'Angleterre dans cette expédition.

Mais quel a pu être le but et l'intérêt pour Buonaparte, au faîte de la gloire, de s'exiler en Egypte ? Voici mes conjectures... ennemi ou complice des gouvernants, je ne sais ni ne peux prononcer lequel des deux, c'est de sa part un beau coup de parti que cette fuite en Egypte. Ennemi ? il a dû voir d'un coup-d'œil que rien ne pouvoit aller avec une pareille machine ; peut-être pas assez démocrate pour entreprendre de

remonter

remonter la république, trop fin pour jouer sa tête au service d'un Merlin, d'un Lareveillere, il a jetté les bases d'une très-belle colonie, qui peut prospérer et s'enrichir des débris et des dépouilles de la France; il sauve enfin sa réputation et sa gloire et soustrait sa responsabilité aux hazards de la dernière crise que doit éprouver la république. Complice des gouvernants? ce qui de sa part ne pourroit avoir lieu que *jusqu'à un certain point*, ce que d'ailleurs, je le répete, je ne peux ni ne veux en aucune manière insinuer, l'expédition d'Egypte est encore une très-belle conception: elle accélère la crise finale; tandis que les fils se tendent, que la comédie de Rastadt se joue, le pacificateur de Campo-Formio se dérobe à la chûte, toujours désagréable, de son propre ouvrage; il laisse aux autres à boire la première honte des bévues, des défaites et des trahisons; pendant ce temps sa réputation grandit de tous les prestiges de l'éloignement. Si l'expédition est censurée, le directoire a le mot; il dit aux importuns: « C'est lui qui l'a voulu, allez lui demander des comptes. » (ce propos s'est en effet tenu.) Si elle a quelque apparence de succès, alors la réputation du nouvel Alexandre s'élance à des proportions gigantesques, et réunit dans ses mains les plus vastes moyens de force et d'opinion, qui sur dix Brutus ou dix Zopire, feroient neuf Cézar ou neuf Mahomet. Cependant les événements se pressent; la confusion est dans l'état;

la force publique est dissoute et sans point de ralliement; *le génie tutélaire* s'avance comme le soleil des bords de l'Orient; son éclat fait baisser tous les yeux; son épée victorieuse tranche le nœud gordien et dénoue toutes les intrigues; il achève en un mot ce que trois ans de machinations de machiavéliques attentats ont péniblement préparé. Voilà pour moi, et dans le cas surtout où la république succomberoit sous les crimes de Merlin, les deux horoscopes de Buonaparte: je puis me tromper, mais les événements vont bientôt le mettre à même d'en remplir une des deux, et expliquer l'énigme de sa conduite; je m'en rapporte à eux; ou à leur défaut, à des esprits plus pénétrans.

Si de l'Egypte je rapporte autour de nous mes tristes regards, je vois la république Batave livrée, par les ordres de Périgord, aux satellites de l'Angleterre, aux partisans de la vieille olygarchie, de l'ancien fédéralisme batave, à ceux-là même qui publiquement, dans leurs assemblées, n'avoient cessé de s'opposer à l'unité de la république, au changement des bases de leur gothique constitution, et qui dès-lors, et aujourd'hui plus impudemment que jamais, sous les yeux mêmes des français, fesoient le commerce de Londres, lui ouvroient tous leurs ports et protégoient, par des cannonières, la sortie ou l'entrée des convois anglais contre les vaisseaux des armateurs

français. Les rochers de l'Helvétie sont livrés, selon les clauses *du système défensif*, aux *perfectionnements* législatifs de nos modernes SOLONS. Et tandis que l'Autriche acquiert par ce marché, les grisons qu'on lui cède, la patrie de Guillaume-Tell est *directorisée* au profit d'abord, de Rewbell, de Rapinat et compagnie, ensuite de trois ou quatre ex-patriciens qui vendent pour des places la liberté de leur patrie, magistrats en livrée, laquais-directeurs chargés de soulager les nôtres, d'une part de l'exécration, mais non pas de l'argent que leur vaut cette horrible conquête. Digne rival d'Ochs et de la Harpe (1), le baron de

---

(1) Ces directeurs suisses sont deux des plus lâches affranchis du directoire français. La Suisse qui seule, par la force des choses et du parti patriote n'eut pas tardé à se donner la république par une révolution intérieure, leur doit le brigandage directorial, et les lois oligarchiques qu'ils ont appelées *constitution*..... Le dernier a de plus donné l'exemple d'une bassesse indicible : lorsque nommé directeur déjà par les agens et instrumens des volontés des nôtres, il est venu encore mettre sa nomination à leurs pieds, demander leur confirmation, recevoir *leur investiture*.

Les Attal, et tous ces rois esclaves que Rome maîtresse du monde fouloit aux pieds, n'étoient pas, en vérité, si vils que tous ces valets qui se disent *libres*. Rome du moins étoit grande encore au milieu de sa corruption ; mais des Merlin, de Rewbell, des Lépeaux, qu'est-ce que ces gens-là ont de commun avec les Romains que la rapacité et les vices ?

Shawembourg, qu'en 92 des amis enfermèrent pour l'empêcher d'émigrer, porte aux malheureux suisses la constitution et la mort au bout des bayonnettes républicaines. Il appartenoit à un féroce allemand plus terrible à ses soldats encore qu'à l'ennemi d'être le Geslér, le bourreau de la Suisse, le stupide Omar de nos stupides Mahomets, aussi propre par ses inclinations que par ses principes à devenir leur missionnaire et prêcher à coup de sabre le nouvel alcoran de leur liberté.

En Italie, le mécontentement, le pillage, la tyrannie sont semés à plaisir, pour en recueillir la haine des peuples, la révolte, et de là *la nécessité* de les livrer aux autrichiens; des commissaires proconsuls pillent sans pudeur les caisses publiques et particulières; outragent la souveraineté des peuples et font leur jouet des gouvernemens; des codes olygarchiques sont imposés aux nations par la volonté du directoire, par le droit des bayonnettes, sans la participation des citoyens, contre la réclamation des autorités constituées, et ces essais de tyrannie extérieure sont présentés au corps législatif, à la France, comme LES PERFECTIONNEMENS de notre propre constitution; des généraux saisissent des lettres qui prouvent, et la part que l'Autriche prend à toutes ces opérations, et le parti qu'elle espère en tirer. C'est précisément là le secret du directoire: *les donneurs d'avis* sont destitués, changés, congédiés, et les perfectionneurs autrichiens redoublent

d'activité. Le roi sarde si long-temps choré, vainqueur de Ginguené et peu maltraité de *l'honnête* d'Aimar, (1) après ses longues conspirations toujours impunies, est sacrifié enfin à la nécessité d'assurer la retraite des français pour l'époque où les russes et les autrichiens viendront les balayer de l'Italie : c'étoit d'ailleurs si ouvertement, qu'on ne prenoit le Piémont que comme un dépôt et non pour en faire une république, que tous les premiers actes émanés des agents français sont revêtus de la clause *du consentement et de la volonté exprèsse du roi*, qui *a* or-

---

(1) L'abbé d'Aymar, choisi par Périgord pour organiser *le républicanisme* en Piémont, est selon bien des gens un crapuleux débauché; je ne répétrai point ce reproche, s'il n'étoit que cela; mais il devient nécessaire de prouver que les hommes publics de notre gouvernement ne sont comme lui que des *scandales* publics. Au reste voici sur son compte quelque chose de plus positif et de plus intéressant sous les rapports politiques; le 91 d'Aymar est l'ami, le commensal du duc de Cérest-Brancas qui présidoit sa section en vendémiaire, et conduisoit ses satellites à l'égorgement de la convention; il l'est aussi sur-tout de la nièce du duc, qui fut elle *l'amie* de Choiseuil-Gouffier, ambassadeur du roi *à la Porte ot omane*, et passé de là en Russie, où il est le conseil de Paul premier. Ainsi vous ne pouvez regarder autour de Périgord, que vous ne voyez sur ses pas des 91, des émigrés, des gens en rapport avec *les gens* de la Russie et de l'Angleterre.... et ce prodigieux Caméléon se vante hautement d'être l'ami de Syeyes. Syeyes aime trop *la probité* et *la vérité* pour ne pas repousser cette insultante amitié.

donné que *son peuple* obéiroit provisoirement aux français.

Le roi de Naples après ses trahisons publiques, mais ni prévenues, ni punies, obtient par *les clauses secrettes*, *la permission* de s'emparer de Rome, et déclare une guerre qui doit couvrir *la honte*, et le secret de la capitulation, qui sans cela n'eût pas eu de sens commun. En effet, huit mille hommes mal armés, sans approvisionnemens, vont voir tomber sur eux 60 à 80 mille Napolitains : il est impossible de ne pas succomber sous des forces si majeures; *aussi l'ordre d'évacuer Rome*, *est* provisoirement *envoyé de Paris*, mais la loyauté et le courage ne sont point complices de cette jonglerie; *et au grand étonnement des faiseurs de plans*, les huit mille hommes dispersent les Napolitains; quelques renforts arrivent alors de la Cisalpine, et le royaume de Naples est conquis. Voulez-vous là-dessus une anecdote certaine ? Lors de la déclaration des hostilites, on disoit à la Réveillère : — Mais comment allez-vous faire, on assure que vous n'avez à Rome qu'un corps de 8 mille hommes, sans provisions, presque sans canon et sans cavalerie. — Cela est faux, repart vivement le petit homme, voilà des propos d'aristocrate et d'anarchiste : je vous dis, moi, que nous avons 50 mille hommes, et en très-bon état, et que nous battrions les Napolitains. — Soit, et même je n'en doute pas dès que vous le dites.

—La victoire arrive, *le prophête* revoit la même personne. —Pardieu, dit-il le premier, nous sommes bien heureux ; en vérité nous n'avions ni forces rassemblées, ni préparatifs. —Bah ! et l'on m'avoit dit que vous aviez 60 mille hommes, une bonne artillerie, une forte cavalerie, des magasins.— Voilà qui est faux, répond l'étourdi, *nous ne nous attendions pas à cela*, nous n'étions point préparés ; *ce sont les avilisseurs* de nos succès qui disent le contraire.... Voilà bien *l'iniquité se mentant à elle-même.*

Au reste, la république de Naples est aussi livrée aux *voleurs*.... Le despotisme a signifié par la voie du proconsul, que le peuple étoit la conquête du directoire, et qu'il ne lui laisseroit d'or et de liberté, qu'autant que dans *sa sagesse*, il lui croiroit possible d'en supporter. La révolte éclatte parmi ce peuple indépendant. Championnet et tout ce qu'il y a de Français dans les provinces napolitaines, vont entendre sonner de nouvelles vêpres Siciliennes ; le général prend le seul parti que lui dictoient, et la prudence et la justice, casse de son autorité les actes du proconsul. Le calme renaît, l'armée est sauvée, et Championnet déjà coupable d'avoir trompé, détrôné un roi si cher au directoire, au lieu de lui livrer Rome ainsi qu'elle lui étoit promise, est traduit à une commission militaire. S'il eût fait fusiller le *valet-tyran*, proclamé la république d'Italie, et appelé à lui les républicains, ces belles contrées aujourd'hui seroient libres, et il eût épargné au directoire le crime de les livrer aux Autrichiens.

Immédiatement après l'histoire de Naples où la *sagesse* des meneurs fut prise pour duppe, vous les voyez aller plus *franchement* au but ; le dénouement s'accélère ; on s'occupe de prévenir les dérangemens de calcul que peuvent apporter aux résultats et les efforts du courage et l'intégrité des Championnet. Les russes sont enfin réunis aux autrichiens, malgré les dénégations des journaux officiels ; ils vont attaquer une armée désorganisée, et le directoire berce la nation *de la certitude* de la paix qu'il va faire signer à Rastadt. Des mains inconnues y assassinent deux de nos plénipotentiaires, et l'opinion publique refuse de se prêter aux déclamations du directoire à ce sujet (1). La guerre éclate ; tous les services manquent ; Jourdan est

---

(1) M. de Cobenzel, négociateur du traité de Campo-Formio, et chef du parti *politique* dans le cabinet de Vienne, achetoit de Merlin et de ses agens l'Italie, et la condition secrette *d'olygarchiser* la France. Le baron de Thugut, chef du parti anglais, opposé à Cobenzel, a toujours voulu *une guerre d'extermination* contre *la république*. L'assassinat de Rastadt n'appartiendroit-il pas à ce parti, qui par là culbutoit tous les arrangemens garantis par Merlin, livroit celui-ci à l'indignation française, et forçoit les deux gouvernemens à en revenir à une guerre sérieuse ? Cela n'est encore qu'une conjecture ; mais cela est assez *anglais* pour être vrai ; c'est au moins ce qu'il y a jusqu'ici de plus probable. D'ailleurs on prétend que comme Hoche, les morts connoissoient et désapprouvoient certains arrangemens, d'où l'on pourroit croire que leur assassinat convenoit à plus d'un intérêt.

trahi par la plupart de ses généraux, par le directoire qui le force d'avancer avec 25 mille hommes contre 60 mille ; Schérer, après avoir destitué presque tous les officiers republicains et mis à leur place tous les royalistes dont il étoit le mannequin, pour combler toutes les mesures de désorganisation, prend lui-même le commandement de l'armée d'Italie. IVRE, il ordonne les batailles ou plutôt les boucheries que le *Rédacteur* nous annonce ensuite comme des victoires ; il fait couper les ponts derrière une division, il fait battre la retraite quand celle de Delmas est sur le point d'entrer dans Véronne ; 3 fois les soldats le relèvent et le replacent sur son cheval où il ne pouvoit se soutenir. Quelques grenadiers se contentent de lui arracher ses *épaulettes*. Pendant *ces victoires*, le proconsul Rivaud, qui en connoissoit d'avance les suites, fesoit aussi d'avance *ses males* à Milan. Ce monsieur vous dira sans doute que c'étoient *les trésors du peuple* que par prudence il soustrayoit à ces *brigands* d'autrichiens. Plusieurs de ses créatures des *magistrats de son choix*, après avoir été les espions publics de l'ennemi, alloient se rendre dans son camp (1) ; enfin Sherer perdoit à

(1) Quand la trahison est dans le gouvernement français, on ne s'étonnera pas qu'il l'innocule dans le gouvernement cisalpin ; ainsi Adelasio choisi par Trouvé, chassé par Brune, replacé par Rivaud, n'a pas manqué de se rendre à l'ennemi ; Pioltini, ministre de la police, honoré des mêmes suffrages,

Cassano sa dernière bataille ; l'ordre de se charger de la retraite n'étoit délivré à Moreau qu'après l'action commencée suivant des dispositions si épouvantables, qu'il étoit impossible d'empêcher l'ennemi, qui d'ailleurs en avoit le secret, d'en tirer le plus grand et le plus déplorable parti.

Dans ces circonstances, un autre agent du directoire, ou d'un directeur (car outre le gouvernement général, il y a encore de petits gouvernemens particuliers) un agent, dis-je, nommé Ferrière-Sauvebœuf, que vous avez vu jadis aux jacobins, qui fut enfermé au Luxembourg, où on lui attribua un assez vilain rôle, ce Ferrière, enfin, soit faute d'être dans le secret, soit par un retour *d'ancien jacobinisme*, se permit d'observer à Rivaud que sa conduite ressembloit beaucoup à celle d'un traître qui voudroit livrer l'Italie. Le VICE-*directeur* repoussa, vous l'imaginez assez, l'impertinent observateur. Celui-ci persiste et envoie un courier à Paris; Rivaud le fait arrêter : plus furieux, Ferrière part lui-même ; il accourt, il arrive, monte, explique le sujet de sa venue et dénonce Rivaud ; on le fait remonter en voiture *et on l'enferme au Temple*, pour lui donner le loisir de mûrir ses idées et lui apprendre à se mêler de pénétrer les secrets du directoire.

---

ne l'a pas attendu, il est allé le chercher 20 jours avant son entrée dans Milan ; on dit que Contaïni a accepté une magistrature autrichienne à Ferrare.

On désarme pendant ce tems toute l'Italie ; Rivaud refuse avec insolence le service de 10 mille Cisalpins, en leur disant qu'il aime mieux avoir affaire à 50 mille Autrichiens de plus, que de prendre le secours de 10 mille brigands comme eux ; Montrichard aussi royaliste que Serrurier, désarme trois fois la garde nationale de Bologne, et la fait charger par des dragons ; forcé enfin de l'envoyer à l'armée, il lui ôte ses commandans, et leur défend de se plaindre, sous peine d'être fusillés. Grouchi livre de son côté les armes des Piémontais. 400 mille fusils *disparoissent;* l'anglais Macdonald fait errer sa division dans le cœur de l'Italie ; le royaliste Ledoyen livre Suze sans coup férir, et n'est pas même inquiété; Moreau est menacé d'être tourné d'un instant à l'autre, et malgré des efforts gigantesques en Suisse, Massena voit des soldats, *des héros* manquant de vivres, plus vaincus encore par le BESOIN que par l'ennemi, succomber petit à petit sous le débordement des Autrichiens qui touchent bientôt la frontière.

Après ces grands objets, vous parlerai-je des broutilles de la diplomatie ? Vous parlerai-je des négociations de Malmesbury, qui vient, espion titré, voir par lui-même l'état des choses, et arranger la dernière guerre en parlant de paix ; des perfidies périgourdines qui livrent l'ingrate Amérique aux Anglais ; du Portugal demandant la paix, offrant une occasion de l'arracher à la tutèle Britannique,

de fermer ses ports, d'interdire son commerce aux tyrans de Londres, et forcé de rester son esclave et son tributaire ; de son ministre, le chevalier d'Aranjo, jetté dans les cachots du Temple, pour expier le crime de n'avoir pas voulu faire à la *rapacité* directoriale, une assez belle part dans les dépouilles de sa patrie (1), de *la clef*, que trouvoit dans le même tems, pour en sortir, l'incendiaire commodore Smith, que le directoire estimoit plus que 4 mille matelots, mais qu'il n'a pas touvé valoir les 1500 mille francs qu'a coûté sa liberté ? (Vous devez vous souvenir comment la poursuite de cette affaire a été scandaleusement étouffée.)

Vous parlerai-je de l'Espagne, fatiguée de toutes nos trigauderies, ne voyant autour de son cabinet, que des agioteurs ou des fripons, depuis Perignon, faisant la contrebande dans son palais, jusqu'au marquis de Roxante, *honnête* consul à Cadix ? On la force de chasser, par une cédule, les émigrés ; plusieurs se retirent à Minorque, et

---

(1) Dans cette négociation, Rewbell qui, comme allemand, a la main, et l'estomac plus large que le sec Merlin et le maigre Lépeaux, avoit pris aussi *un pot-de-vin double*, Merlin s'en est apperçu à son haleine ; il a fait signé à Lépeaux : on a voulu faire dégorger l'allemand, mais il a l'estomac comme la conscience ; il digère tout et ne rend rien. On s'est brouillé ; d'Aranjo a été envoyé au Temple ; et le Portugal est resté aux Anglais.

Minorque tombe au pouvoir des Anglais. D'autres en viennent *à crier merci* : c'est-là où on les attendoit, et l'abbé Perrochel, jadis protecteur, aujourd'hui protégé de Lareveillère, patriote *de 91, comme d'Autun et Millet-Mureau*, les réconcile avec la république de Merlin, et les y renvoie absous *pour de l'argent*, et avec la promesse d'une grande soumission au gouvernement. Truguet, témoin incommode, censeur importun de tous ces tripotages, de tous ces trafics qui scandalisoient jusqu'au ministère espagnol, Truguet, trop instruit de la correspondance de Périgord avec le prince de la Paix, de ses projets *de faire faire un pas* EN AVANT *à l'Espagne, pour amener la France à en faire un en* ARRIÈRE, Truguet est rappelé de son ambassade, et à sa rentrée en France, se trouve inscrit *sur la liste des émigrés*. Aux termes de la loi du 18 fructidor, il va être fusillé, si une prompte fuite ne le dérobe à l'expédient *politique*, qu'a trouvé l'évêque d'Autun *pour l'empêcher de parler*.

Quelqu'intérêt qu'on ait à dévoiler des horreurs, elles fatiguent à la longue : arrêtons-nous à ces traits. . . Ils vous ont donné la mesure de la politique de nos gouvernants.

Si de l'extérieur nous rentrons dans l'intérieur, vous pouvez voir au haut du tableau, Hoche, empoisonné pour avoir commencé par Schérer à attaquer les usurpateurs de

fructidor. Voyez ensuite la souveraineté du peuple et la constitution également violées en floréal, et le corps législatif *décimé*, *trié*, et *constitué* au goût et par la sanction du directoire. Voyez les conseils asservis, transformés en *enregistreurs d'édits bursaux*, et se chargeant avec une désastreuse complaisance de la défaveur de toutes les taxes. Les impôts indirects remis en honneur, parce qu'ils sont ceux dont le poids bien qu'énorme, est le plus long-tems insensible, dont la comptabilité est la moins nette, la plus favorable aux voleurs publics, qui pèsent plus sur le peuple, qui fournissent plus d'obscurs produits, qui par-là conviennent mieux à la marche oblique et inapperçue de la tyrannie. Le gouffre des finances toujours aboyant; ses engloutissemens jamais connus; le principe posé qu'il faut sans cesse égaler les recettes aux dépenses, sans permettre jamais d'examiner si toutes les dépenses sont justes, si toutes les recettes sont possibles.

Voyez l'éclipse totale de l'esprit public; les théâtres abandonnés à la contre-révolution, parce que, comme dit Rousseau, un peuple qui s'occupe de l'intérêt de ses baladins n'a plus d'attention à donner aux sottises de ses gouvernans; le brigandage en honneur, la probité avilie, la fureur du jeu, du luxe, des jouissances du sybarisme inoculée par tous les pores; la vénalité dans toutes les parties de l'administration, les anti-chambres même des directeurs retentissant de comptes, des spé-

culations, d'objets *à traiter* à 10, à 20 pour 100. Voyez l'immoralité profonde de la police, l'armée innombrable de ses espions, occupée sans cesse à porter le trouble dans les familles, à séparer les sociétés, à épouvanter le citoyen jusque dans le sanctuaire de sa pensée. Voyez les ministres dépensant les sueurs du peuple pour faire insulter le peuple et ses représentans, salariant des imposteurs, stipendiant la calomnie, proscrivant les républicains, donnant et redonnant sans cesse, dans leurs cris contre *l'anarchie*, le signal de l'assassinat, de la guerre civile, de la contre-révolution.

Voyez des essais plus décisifs encore d'usurpation et tyrannie ; le droit *de faire grace aux délateurs* impudemment, et plusieurs fois sollicité ; les listes d'émigrés devenues des moyens de déportation, le Temple changé en Bastille, et les citoyens arbitrairement détenus sous ses verroux. Un homme, devenu citoyen français, le général Hesse *exilé* PAR ARRÊTÉ *du Directoire*, ennemi sans doute de ses prophéties aujourd'hui *vérifiées*, sur les écarts et les *faux pas* de notre diplomatie.

Voilà les échantillons de l'administration de l'intérieur.

Et ils sont RÉPUBLICAINS, ceux qui attachent à eux seuls les destinées de la république, ceux qui se prétendent *diffamés* dès

qu'on veut faire entendre la vérité ? Ils sont républicains ! Mais une république veut des formes libres, généreuses : et ils ont si bien courbé le premier pouvoir, le pouvoir législatif par des dénominations d'anarchistes, de salariés de l'Angleterre, DE RUSSES, de tous tems et aujourd'hui surtout prodiguées aux députés qui ne se vendent point aux directeurs, qu'aucun d'eux n'a encore osé relever un abus, dénoncer un crime, sans les encenser au préalable, et couvrir sa témérité du passe-port des plus ridicules formules, sans protester de son respect pour ceux qui les insultent à la journée, sans bien assurer que le directoire n'est que *trompé*, ou un peu entouré *de fripons*...... Oh ! oui, très-*etroitement* entouré ; je crains bien même qu'il n'y ait *identification*.

Ils sont républicains! Mais une république veut que ses magistrats fassent respecter au-dehors ses formes majestueuses ; elle doit surtout environner ses agens extérieurs de la plus haute considération : et quel gonvernement fut jamais plus audacieusement avili ; quels autres agens aussi (j'en excepte un très-petit nombre) furent encore plus méprisables qu'ils n'ont été méprisés ? (1) Contre qui se

---

(1) Jettez les yeux par plaisir sur quelques-uns de ses agens, tant militaires que civils. A la tête est SCHÉRER. Ce nom dit tout. Viennent ensuite Serrurier, Montrichard, Saint-Cyr, Ferino, l'Anglais

permit

permit-on jamais de violer avec plus d'indécence le droit des nations, de braver plus ouvertement toutes les convenances sociales? Et comment les ministres républicains ne seroient-ils pas exposés aux outrages des cours? Pourquoi n'insulteroit-on par Bernadotte à

Macdonald, Grouchi, Latour-Foissac, Ledoyen, d'Hautpoul, Schawembourg; des barrons, des marquis, des anglais, etc. les uns voleurs comme des chouettes, les autres publiquement royalisettes, tout dehontés ennemis de la république, et jannissaires de toute tyrannie. Ces hommes vivent, pillent, trahissent et sont impunis. Que dis-je, honorés: et Championnet est dans les fers et Cherin et Pigeon cherchent la mort dans le rangs ennemis; et Joubert et Bernadotte sont dans l'oisiveté!!! Au civil vous saluerez Perrochel et d'Aymar-91, Rivaux-73, Briche et Faypoult, créature de Rolland; Amelot, de la chambre des comptes; les Haller, les Goin, fripons suivant l'armée, RAPINAT, qui eut dû les précéder tous, de Permont, fils d'une princesse grecque et favori du duc de Parme qui le fit avertir que les Autrichiens alloient s'emparer *sans qu'il le sut* de sa capitale et des Français qui s'y trouveroient; enfin TROUVÉ le favori, le séyde, l'heureux fruit des amours clandestins de Mahomet Lépaux. Des batards à Lépaux! Vous ne voulez pas le croire; vous prétendez que c'est une *monstruosité*. Tout comme il vous plaira. Mais il a bien pu trouver des flatteurs; tel de vos collègues le prend pour *Caton* ou pour Plutarque; pourquoi ne voulez-vous pas que quelque Danaé d'hôpital ne l'ait pas pris pour Jupiter changé en pluie d'or, ou quelqu'autre dieu, ne fut-ce que le dieu *Pet*, et n'ait pas en conséquence reçu de lui le germe amoureux qui devoit donner un vautour de plus à l'Italie.

Vienne, n'assassineroit-on pas J. Buonaparte et Duphot à Rome, Bonnière et Roberjot à Rastadt, quand eux-mêmes ONT VENDU par Périgord à un soldat hollandais, à un satellite obscur de l'Angleterre, dont le commerce avoit fourni les fonds *ad hoc*, la permission secrète d'enlever à main armée le gouvernement batave, qu'ils avoient reconnu, et de chasser par la violence le ministre Ch. Lacroix, leur ambassadeur, le garant de leur alliance, de leur amitié avec ce gouvernement qu'ils font ASSASSINER.

Ils sont républicains! Mais une république vit d'esprit public, de dévoument, de confiance en ses magistrats; et un concert unanime d'exécration s'élève contr eux de toute part: tout, jusqu'aux conscrits, refuse de se faire l'appui de leur tyrannie. Et dans ces autres tems, si calomniés par eux, un décret eût fait lever la France entière.

Ils sont républicains! Mais une république veut des institutions, s'attache l'homme dès le berceau, lui impose dans l'âge mûr le joug salutaire des mœurs; et ils n'ont pas eu une seule idée populaire; ils n'ont pas produit un seul monument de cartes à montrer aux enfans; ils ont perdu l'éducation de la génération actuelle; ils ont accouché pourtant d'un collége pour montrer le grec et le latin à deux ou trois cents enfans de privilégiés; du reste, le peuple des campagnes est plus enfoncé dans le bourbier de l'ignorance

qu'avant la révolution, les grandes villes sont plus fétidement démoralisées que sous la monarchie.

Ils sont républicains! Mais une république veut une morale publique, un caractère national, le goût du travail et l'habitude des vertus : et ils ont rétabli les loteries qui présententau peuple l'appas de la richesse sans travail, arrachent aux pauvres, dans leurs combinaisons perfides, jusqu'à sa misérable subsistance, et conseillent le vol et les crimes à la foiblesse, à la cupidité; le bureau central est le premier séducteur, si j'osois dire, le premier Maq****** de la république; il facilite la débauche par la sûreté qu'il lui assure, par la facilité qu'ont les jeunes filles d'y venir prendre des cartes et des numéros qui leur garantissent leur *tranquillité*; eux-mêmes sont les *souteneurs* des maisons de jeu; ils exploitent pour leurs menus plaisirs cette nouvelle et infame branche de revenus publics; il récompensent d'un privilége de banque, de Biribi, le zèle d'un deputé, l'intelligence d'un valet, les complaisances d'une illustre catin : ils repoussent sans cesse le peuple des affaires publiques; ils laissent le fanatisme, la superstition, les diseurs de bonne avanture, avilir effacer à l'envi son caractère; ils l'exposent à tous les vices; ils le livrent à tous les besoins.

Ils sont républicains! Mais une république ne peut exister que par le bonheur du peuple,

les vertus des magistrats, l'attachement des citoyens aux hommes, aux principes de la révolution, et le respect pour la constitution et la loi : et ils ont insatiablement dévoré la substance du peuple ; ils ont anéanti le crédit public par leurs banqueroutes, les finances, par leurs dilapidations ; *ils n'ont jamais fait réellement* la guerre à l'Angleterre, dont un seul effort bien combiné eût infailliblement amené la chûte et affranchi le commerce de la France et du monde ; ils ont avili, tant qu'ils ont pu, tous les magistrats du peuple ; ils ont violé leurs propres loix en faisant afficher contre la représentation nationale, des placards avec de faux noms d'auteurs et d'imprimeurs ; leurs ministres payent en ce moment la representation des triomphes de *l'empereur... Adrien* ; ils ont rendu la révolution odieuse, et la république exécrable, en faisant publier dans leurs journaux salariés, dans leurs correspondances officielles, que les révolutions étoient des *brigandages*, des *incendies.* (Voyez leur dernière lettre à Bernadotte, sur la liberté des Allemands de la rive gauche.) Ils n'ont pas craint de se faire leurs procès à eux-mêmes, soit en déclarant que les peuples qui s'insurgeoient contre *leurs tyrans* étoient *des révoltés* (1), soit en nous

---

(1) Ces messieurs, sans doute, redoutent *l'application* de la doctrine contraire. Tacite, Tacite, que tu connoissois bien les gouvernemens passés, présents et futurs, quand tu nous montres Vitellius punissant, *pour sa sûreté*, les meurtiers de Galba.

révélant que la mort de Louis XVI n'étoit qu'un *assassinat* médité par *les jacobins* et *Monsieur*, pour le profit de ce dernier, ainsi que l'a écrit, il y a un an, *dans le Rédacteur*, l'ex-conventionnel Rousseau, attaché à l'un des chefs extérieurs du 91, au *patriote* duc d'Aiguillon ; ils ont, depuis qu'ils existent, emprunté les diffamations favorites du *patriote* Dumouriez, des Anglais et des émigrés, pour désigner sous les noms *d'anarchie* et de *terreur*, de *brigand* et de *terroriste*, la république et les républicains. Calomniateurs sans honte, assassins sans remords, ils ont redoublé ces cris homicides à mesure qu'ils les ont vu servir aux royalistes de signal aux égorgements des anarchistes, et ils ont assuré à la France, que néanmoins les royalistes et les anarchistes étoient secrètement amis ; enfin ils ont fait maudire la république, en l'entourant de tous les vices de LA ROYAUTÉ... Citoyens aveugles et insensés, vous regrettez la royauté, vous desirez la chûte de la république ! ! Mais celle qu'ils vous donnent, c'est la royauté même ; vous avez toute la boue, tous les fléaux de la royauté. Ils ont toutes les formes monarchiques ; ils ont des bastilles, des polices royales et des lettres-de-cachet ; ils fatiguent les yeux du peuple de leur or insolent ; ils le repoussent de leur fer dominateur; ils ont une cour, et c'est le résidu de tout ce que la cour même avoit de plus dégoûtant, de plus immoral ; les maîtresses et les favoris, les comtes et les marquis de l'ancien régime, les chevaliers d'industrie du

nouveau, les officiers égrefins qui ornent un bal où une grande cérémonie, qui ne se sont jamais souillés de la poussière d'un camp, les émigrés rentrés et leurs chastes épouses, voilà leurs entours et vos maîtres. Peuple, qui crois avoir la république, et qui l'as à peine de nom, regarde!!! voilà les mains royales qui disposent de tes destinées!

Ils sont républicains! Mais une république veut que le premier pouvoir, la représentation nationale soit respectée, entourée de toute la force d'opinion et de considération que l'intérêt du peuple exige, que la constitution lui ordonne de s'attribuer : et ils l'ont tyrannisée deux fois pour les seuls intérêts de leur usurpation; deux autres fois ils ont été prêts *de la perfectionner*, c'est-à-dire, de faire enlever à main armée, comme à Milan, les plus courageux représentans; la première, lorsque le succès de cette opération dans la Cisalpine, leur eut montré la possibilité de l'exécuter à Paris; la seconde, quant à la nouvelle des premiers revers, ils crurent le moment venu de suivre la marche de l'ennemi, et d'accomplir *par une crise*, l'une des conditions secretes *du système défensif.* Des divisions intestines entre eux, ont seules arrêté l'exécution DEUX FOIS RÉSOLUE PAR MERLIN (1). (Le lecteur n'oubliera pas que tout ceci étoit écrit dans les premiers jour de prairial.)

---

(1) Je ne sais si nous ne touchons pas à la troisième tentative. Bailleul *le hérault* de l'olygarchie,

Ils sont républicains ! et ils livrent les républiques alliées à de féroces brigands, aux esclaves russes, aux bandes de Condé. Ils sont républicains ! et ils démolissent la république petit à petit par la contre-révolution au dehors et au dedans, par tous les vices qui useroient une constitution de fer, qui ont détruit la monarchie, qui détruiront à jamais tous les empires où ils seront introduits. Ils se disent républicans ! et la France entière les proclame ses tyrans ; et vous n'osez porter la main sur ces tombeaux fétides, sur ces crimes cadavéreux que la foudre de l'opinion a intérieurement dévorés, qui n'attendent qu'un soufle républicain pour tomber en poussière. Allez trop prudens dépositaires des droits du peuple

---

vient de lancer *son manifeste*. Il a déclaré dans la brochure dont j'ai parlé plus haut, et que ses directeurs ont fait distribuer *à* 50 *mille*, QUE LES RUSSES ÉTOIENT AU CORPS LÉGISLATIF. Vous entendez ce que cela veut dire ; ou si vous ne l'entendez pas, souvenez-vous qu'en fructidor an 5, *le même Bailleul engagea*, *de la même manière*, par une brochure sanglante, le combat contre la faction de Clichi. Ce fut une véritable déclaration de guerre ; elle précéda l'attaque sérieuse de 15 ou 20 jours. Si l'on traite avec vous selon les mêmes procédés, nous verrons bientôt comment Syeyes, Barras et vous s'en tireront.

et de la force nationale, vous n'existez que *par miracle*, et vous avez cent fois voulu que la tyrannie abaissant son glaive depuis long-tems suspendu, consommât sur vous son dernier crime, et vous précipitât dans l'abîme ouvert sous vos pieds.

LETTRE DIXIÈME.

De quelques moyens de sauver la chose publique.

Ce n'est pas assez, mon cher représentant, que je vous aie mené au seul point d'optique d'où vous pourez toujours, à travers les prestiges de la politique et de la mauvaise foi, rapprocher de vous le véritable terme de la perspective où se placent nos gouvernans, et démêler leurs proportions réelles d'avec leurs fausses apparences : vous voulez encore avoir mon opinion sur les moyens de sauver la républiqe de leurs artifices, de détruire l'enchantement dont ils semblent avoir fasciné les yeux et les esprits. Vous prétendez que cette dernière lettre manque à ses sœurs et laisse mon travail incomplet et sans fin. N'avez-vous pas honte de tourmenter ainsi ma chère paresse et de me condamner à empiéter sur vos droits et même vos devoirs.

Avant de vous ouvrir là dessus mon avis, qui au demeurant peut être bon comme il peut être mauvais, qui en tout cas et surtout dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, est une dette que chaque citoyen doit payer à la chose publique, dites-moi quelle est la situation du directoire par rapport

à vous et votre situation par rapport au directoire, et répondez-moi par oui ou par non ?

N'est-il pas vrai que rien n'a été fait depuis l'existence du directoire pour donner à la constitution des bases solides dans des institutions républicaines, que tout au contraire a été fait pour détruire le peu de celles qui avoient échappé à la réaction ? ainsi vous n'avez plus ni presse, ni clubs, ni opinion, ni garde nationale, ni égalité parmi lés citoyens, ni surtout magistratures du peuple avec le système des destitutions ; j'en appele sur tout cela à la république et aux faits.

N'est-il pas vrai que rien n'a été fait pour donner de la considération à la république ; que tout, au contraire, a été fait pour la faire exécrer ? Ainsi, les olygarques ont écrit eux-mêmes que la révolution étoit une révolte, le jugement de Capet un assassinat, la république une anarchie ; ainsi, et par conséquent, leur république ne se compose que des formes de la monarchie, des hommes de la monarchie, des impôts de la monarchie. Le *citoyen* est sur le dehors de leurs portes, les *monsieurs* sont depuis l'anti-chambre jusqu'au fond des boudoirs ; les royalistes commandent les armées, ils siègent aux administrations (1).

(1) Pour citer un exemple sur mille. M. Desmous-

N'est-il pas vrai que les formes populaires et légales d'administration et de police n'ont jamais été ni respectées, ni, pour mieux dire, établies ; mais qu'au contraire les fonctionnaires publics ont été tourmentés de destitutions scandaleuses, privés de leurs attributions constitutionnelles (1), et que partout l'arbitraire a pris la place de la loi ? ainsi, les fonctions publiques sont évitées par les meilleurs citoyens, ainsi les affaires publiques deviennent étrangères au peuple et à ses représentans ; le système de tout cacher, de tout taire, a fait même de tels progrès, qu'on a vu le directoire lui-même, destituer, deux mois après sa mort et comme suspect de royalisme, un administrateur que les chouans avoient tué comme un peu trop républicain. Ainsi, au lieu de la surveillance publique, au lieu de la police municipale faite par des magistrats, entourés de la confiance du peuple et éclairés du zèle des républicains, vous avez vu créer une police plus mons-

---

seaux qui vouloit faire pendre la commune patriote du 10 août, administre au département de Paris, *la partie des émigrés*.

(1) Bouchotte a été destitué l'an dernier par un arrêté motivé sur ce qu'il cherchoit *à se popu ariser*, en tenant la main à ce que les malades dans les hôpitaux, les détenus dans les prisons, eussent tout ce que leur *accordoit la loi*.

trueuse, plus immorale que celle des Sartine, des Lenoir, rassembler une armée de mouchards, de malheureux arrachés aux atteliers, à l'industrie honnête, et condamnés à la fainéantise, à la duplicité, à tous les vices, à une *indélébile* immoralité. De-là, vous avez vu la liberté civile aussi peu respectée que la liberté politique. Les sbirres de la police ont les poches garnies de mandat d'arrêt *en blanc*, motivés sur des conspirations *en l'air ;* les citoyens détenus sans motifs, sont élargis sans jugement : vous avez *des commissaires secrets au décachetage des lettres*, et vous demandez où passe l'argent des impôts ; il passe dans les souterrains de l'arbitraire, il y sert à préparer votre perte et celle de la république ; les autres détails de l'administration ne sont pas plus populaires que ceux de la police : si les radiations des émigrés se vendent à ce ministère, l'exportation des grains se vend à l'intérieur, les pamphlets incendiaires, les pièces impériales s'y paient ; nos vaisseaux se vendent à la marine, nos alliés et la France même aux relations extérieures ; le pillage de la république et de ses domaines est à l'enchère aux finances (1). Les congés, les réformes, la nou-

(1 Encore un petit exemple : Le parc seul de Marly étoit soumissionné pour 200,000 francs. La vente est suspendue, et le château joint au parc, se trouve livré à *un inconnu*, pour moins de 200,000

riture du soldat, la santé du blessé sont l'objet des spéculations de la guerre, et entretiennent la cave et le jeu de monsieur Schérer. Les plus hautes entreprises, les scissions, les députés s'agiotent au directoire, et il semble qu'on ait combiné à dessein tant de vilenies, que si un beau jour un roi apparoissoit, il n'auroit plus que du bien à faire et des ordures à déblayer.

N'est-il pas vrai encore que vous attendiez d'un gouvernement républicain, bonne foi dans les transactions, morale politique, et justice distributive, et qu'au contraire ces trois mots ont toujours été vides de sens au Luxembourg? Ainsi, vous avez vu payer et combler successivement une banqueroute, par une banqueroute; vous n'avez jamais connu qui avoit fabriqué, et pourquoi on avoit fabriqué à-peu-près 73 milliards d'assignats qui se trouvoient dehors à l'installation du gouvernement, tandis qu'au commencement de l'an 3, c'est-à-dire 4 à 5 mois, même après le 9 thermidor, ils ne montoient encore qu'à environ 12 milliards *décrétés*, sur lesquels à-peu-près deux non-fabriqués, ou encore en caisse, deux et demi rentrés, restoient 6 à 7 en circulation; vous n'en avez pas

---

francs. L'acquéreur y met le jour même la hache et la pioche, et les démolitions payent à-peu-près seules le prix de la vente.

moins décrété les mandats avec peine de mort contre leurs dépréciateurs, et le jour même on les a livrés aux agioteurs à 20 pour cent de perte. Ainsi vous n'avez jamais eu de comptes des ministres, de vraie situation des finances, vous n'osez même attaquer les fortunes révolutionnaires, etc.

Quant à la morale politique, celle du gouvernement a été d'accroître sans cesse son pouvoir la demande par *d'ampliations* d'attribution, d'après la gravité des circonstances, ou qu'il avoit laissé venir, ou auxquelles il n'a jamais prouvé avoir suffisamment appliqué les moyens de la loi : il a eu pour morale de gouverner par la dépendance des citoyens à ses propres volontés, et non à celle de la loi; il a pour cet effet entretenu les divisions dans la république, et supposé sans cesse l'existence des factions; il a séparé, classé et divisé les citoyens, en prodiguant, en inventant des dénominations odieuses, des imputations qu'il savoit être des calomnies ; il a professé hautement la doctrine du DIVIDE ET IMPERA, DIVISE ET TU RÈGNERAS. Il a salarié des écrivains pour soutenir que le choc des rivalités, le brisement des têtes des citoyens les unes contre les autres étoient les seuls *principes*, *la seule science d'un bon gouvernement.*

Toute idée de justice distributive ne lui est pas moins étrangère : ainsi, il n'y a plus de justice, il n'y a qu'arbitraire là où on a mis *en principe* la nécessité de créer des factions

pour les combattre, de les combattre pour *régner*. De-là, les arrestations illégales ont lieu, les conspirations *en l'air* ont lieu ; il y a un grand *secret public*, la république toute entière est *un secret*, il n'y en a plus *de particulier* : les délations, les commissaires décacheteurs mettent chaque citoyen sous l'arbitraire de la police, placent chaque famille *dans un désert ;* la masse d'un peuple énergique qui fit le 14 juillet et le 10 août n'est plus devant le gouvernement qu'un *aggrégat* sans *adhérence* ; toutes les parties privées de liens réciproques n'ont de rapport commun que celui de la *juxta-position* ; les citoyens isolés, étrangers les uns aux autres, en quelque nombre qu'ils se trouvent, ne forment plus un peuple, une portion du peuple ; ce sont des *individus* confusément rapprochés, mais toujours sans point de contact, sans moyen *d'union* : de-là enfin, le gouvernement se trouve *un* au milieu de *fractions* toujours séparées ; seul il forme masse et corps, et pèse de toute sa force sur chacun des élémens d'un tout *décomposé*, et toujours *irrécomposable*. (Je vous prie de peser ces conséquences du défaut de justice, et de medire si là où elles existent il peut y avoir *rèpublique*.

Il n'y a point de justice, et toutes les faveurs sont pour les royalistes toutes les rigueurs pour les républicains: toutes les places, sur-tout les places militaires, sont accaparées par les premiers ; l'injustice repousse du ser-

vice les défenseurs de la patrie, et les amnisties où les honneurs attendent tous les traîtres. Depuis la trahison qui fit manquer l'expédition de Hoche sur l'Irlande, jusqu'à celle des Scherer en Italie, aucun traître n'a été puni; ce dernier est officiellement protégé; Saint-Cyr prévenu d'avoir trahi Jourdan, le Doyen qui a livré Suze, Gronchi et Montrichard qui ont désarmé les italiens, sont très-tranquilles à leur poste; d'Hautpoul va être acquitté; s'ils osoient, ils feroient condamner Championnet. Collaud qui en fructidor décachetoit la correspondance de Hoche, et fesoit dans sa division des dispositions pour contrarier celles du général, a depuis commandé en Belgique lors de la révolte que soutenoient le Duc d'Ursel porté au directoire en l'an V, et les autres émigrés belges rayés par Cochon; il est à la tête d'une division. ydney Smith se sauve du Temple moyennant 1500 mille francs; on y renferme l'homme qui vient dénoncer la trahison des Schérer et des Rivaud. Vous avez, errant avec une armée, au centre de l'Italie, le général Macdonald, dont L'ONCLE est aujourd'hui sur les rangs *pour entrer dans le ministèreanglais*; et la feuille confidentielle de l'Ami des Loix, 14 prairial, vous annonce que ce changement de ministère amènera *de grands changemens en Europe*. La flotte d'Aboukir étoit chargée d'émigrés; on ne sait où va notre dernière, commandée par le même Bruix, qui major sur celle qui portoit Hoche, a déjà si mal réussi. Vous avez un

ÉMIGRÉ aux relations extérieures (1) ; vous ne voyez autour de vous que des émigrés ou

---

(1) Le ministre des relations extérieures est si évidemment l'artisan de la contre-révolution qui s'opère, tous les pas de son administration forment une suite si continue de dessastres, de fourberies, et de trahisons, qu'il est indispensable de reunir ici dans un seul cadre tous les traits épars dans ces lettres, pour dessiller enfin les yeux de tout républicain, s'il en est toutefois encore qui ne soient pas ouverts sur le compte de ce petit Pitt.

Taleyrand-Périgord, ex-évêque d'Autun, est fils, neveu et frère d'émigré; l'un des frères resté fidèle à la cause de Louis XVIII, a dû prendre un commandementde rébelles, lors de la conjuration de Bésignan, et étoit encore à Paris le 18 fructidor

Avant la révolution, l'évêque voulant se lancer dans les affaires, travailloit avec Narbonne, Choiseuil-Gouffier, l'ami *de l'amie* de d'Aymar, et le favori de Paul premier; on les appeloit *les triumvirs.*

Resté à Londres lorsque la convention jugeoit le roi et fondoit la république, il y loge avec Narbonne, il correspond avec Pitt, il travaille avec Talon et le parti 91, à faire apprrouver et appuyer par l'Angleterre les projets de Dumouriez sur la Belgique, où ce général vouloit établir le foyer dela *contre-révolution constitutionnelle.*

De Londres il passe à Hambourg, où il organise le point central de l'émigration et des intrigues orléaniques. Hambourg le revomit bientôt sur l'Amérique; il s'y réunit à Moreau-Saint-Mery, cet illustre grenadier des Filles-Saint-Thomas, qui eut peut-être sauvé Capet au dix-août, s'il n'eût été

des *patriotes de* 91. On a voulu reconcilier avec l'opinion jusqu'à Lafayette. Dumouriez,

---

attaqué que par des filles ; (il l'a rappelé depuis peu en France) il y trouve encore Talon ; il y porte la cocarde blanche avec tous les émigrés ; il politique avec tout le parti Wasinghton, il devient ministre de la république, et le parti Washinghton règne en Amérique, et se livre à l'Angleterre. Depuis son installation au ministère, il ne s'est entouré que de gens qui comme lui ont *boité* dans le chemin de la révolution ; je rappelle sur-tout ici Sainte-Foy, complice de Dumouriez ; Bonne-Carrère item, de plus, comme chacun sait, espion de la reine aux Jacobins, desquels il lui livroit la correspondance ; ses titres *à l'estime* des républicains se trouvèrent consignés dans l'armoire de fer. (Quand on se rappelle qu'un Bonne-Carrère dénonçoit Brissot aux Jacobins ! ! ! que de roueries ! ! !) Ce même Bonne-Carrère qui n'avoit pas un sou, place aujourd'hui des sommes énormes aux hypothèques, lisez les petites affiches depuis 18 mois. Ses cotteries en femmes ne sont pas moins dignes d'attention.

La première est une Mde. Legrand, qui a abandonné pour lui un émigré ; les oisifs dans le tems de fructidor les marioient ensemble. La seconde est la baronne de Staël, dont le mari est depuis la révolution l'espion titré de l'étranger, sous le nom d'ambassadeur du roi de Suède, qui aujourd'hui nous déclare la guerre. Cette femme qui veut à toute force sortir du rôle de la nature, et être un homme public, chassée de France, rentrée à la fin de la reaction pour écrire de belles-lettres à M. Pitt, et travailler au 13 vendémiaire avec Boissy-d'Anglas et Sinon-Carletti ministre de Toscane, rechassée après vendémiaire et revenue pour ériger le club de Salm, et voir éclore fructidor, chassée pour la troisième fois par *l'incivil Sotin*, et *réaccourue* depuis que Merlin a comprimé l'anarchie, s'est enfin

Lameth, d'Aiguillon et toute la sequelle orléanique ont sans cesse rôdé autour des frontières; les derniers seroient rentrés sans une *rouerie de Périgord*, qui pour se venger *d'un vieux souflet de* 91, inspira à Larévellière des scrupules sur la radiation de ces *intrigans* que *Merlin a proposée au directoire* et que l'entêté petit bossu l'a forcé de remettre en porte-feuille jusqu'à un autre tems. Voilà la bonne foi, la morale et la justice du gouvernement.

N'est-il pas vrai, enfin, que la représentation nationale n'existe point si elle n'est pas libre, revêtue d'une grande force d'opinion, et souveraine modératrice des écarts de *l'action* qu'elle doit pouvoir rame-

---

accrochée à Périgord; elle lui souffre en *politique habile* ses tendres échappées vers madame de Valence, qu'il console par de petits soins, en attendant que ses grands travaux aient amené le retour de son mari, qui nous arrivera un beau matin avec *son maître* par le *canal d'Orléans*.

Si au reste comme cela pourroit bien arriver, Périgord se trompe de *canal* et manque son dénouement, vous pourrez le voir partir pour l'Amérique, où *par prudence* et *provisoirement* il a placé deux millions que le commerce anglais fait valoir:

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

Voilà celui qui livre nos flottes, la Hollande, le Portugal, l'Irlande à l'Angleterre, le vizir de Merlin, l'homme étranger aux affaires de la république, mais non à celles de la contre-révolution...... *Quo usque tandem*!!!!

ner à la mesure de la loi ? et au contraire, la représentation nationale a été constamment le point de mire des attaques ou des démolissemens secrets du directoire. Ainsi, il a semé parmi vous les grâces corruptrices, l'avillissant espionnage, et jusqu'aux moyens de terreur, il a attaché à vos pas le fantôme de l'anarchie, le spectre des conspirations, comme moyens de repousser, de faire trembler pour leur propre sûreté, ceux qui voudroient le troubler dans les plus coupables usages du pouvoir ; il vous a refusé des destitutions de ministres poursuivis par l'opinion ; il affecte aujourd'hui de protéger avec insolence Schérer et Rewbel, non-seulement parce qu'ils sont les complices de ses forfaits, mais encore parce que ce seroit vous révéler le secrets de vos forces, vous encourager à pousuivre les crimes, et reconnoître que la constitution vous donne le droit de frapper le pouvoir exécutif ; il vous a isolé des républicains, il vous a enfermés dans une cage où tout est de marbre et d'airain autour de vous, où votre voix ne peut s'exhaler que parmi les nuages que les vents emportent avec vos cris impuissans ; il a brisé avec les presses les seuls léviers par lesquels vous pouviez atteindre et remuer l'opinion. Si fructidor fut un instant nécessaire, il devint l'instant d'après un acte de tyrannie ; floréal combla la mesure de votre oppression : combien de vous n'ont pas dans leurs poches les preuves matérielles des intrigues *coupables*, des *coûteuses* dispositions par lesquelles il a encore

cette année INFLUENCÉ, au mépris des lois, les élections du peuple ? il a eu, (1) il a nourri, il est peut-être prêt d'exécuter le plan de vous *perfectionner*, de réduire, *par économie*, les deux conseils à 150 membres, de prolonger, de concentrer dans les mêmes familles toutes les fonctions, de soustraire les directeurs à la responsabilité, en les fesant membres *à vie* du conseil des anciens. Voilà bien, je pense, l'olygarchie : Barras, s'il le veut, *ou si vous le voulez*, vous donnera les preuves de cette conspiration à laquelle il s'oppose, et dont Merlin est le chef *visible*.

N'est-ce pas là, oui ou non, la position du directoire par rapport à vous ?

Quelle est la vôtre, par rapport au directoire ?

Vous êtes foibles, et vous voulez devenir

---

(1) La nouvelle de ce qui s'étoit passé à Milan il y a un an, ne devoit être connue que du directoire. Il venoit de refuser *de la poudre* aux conseils, dont la garde devoit célébrer par des manœuvres la fête du 14 juillet. Le courier cisalpin qui s'étoit chargé de lettres particulières par lesquelles *la Cisalpinade* s'éventa, fut destitué ; Barras fut dîner à Grosbois, Merlin eut peur et tout fut ajourné. Dernièrement lors, des premiers revers, des ordres secrets furent nuitamment envoyés dans les 12 arrondissemens, la peur de Merlin revint.... Vous êtes bienheureux qu'il soit si lâche !

forts ; vous pensez qu'il ne doit pas s'en inquiéter ? Vous voulez rendre la liberté à la presse, c'est-à-dire que vous voulez porter les reverbères dans la caverne des voleurs, et vous espérez qu'il vous laissera faire ? Vous voulez établir sa responsabilité, et vous croyez qu'il a organisé le brigandage pour le plaisir de vous en rendre compte ? vous voulez relever la dignité et la prééminence du corps législatif, et vous imaginez qu'il aura travaillé depuis son existence, à le *déconsidérer*, le *museler*, le *châtrer*, et l'asservir pour vous laisser reprendre vos forces en deux décades ? Vous voulez vous mettre définitivement à l'abri de la cisalpinade à laquelle vous êtes *miraculeusement* échappés ; et vous supposez que Merlin laissera sur sa tête la responsabilité du crime essayé, sans s'en affranchir en le consommant? N'est-ce pas là votre position, par rapport au directoire ? et vous ne doutez pas de vous tirer de là *avec le tems* ; je le souhaite, mais je crains qu'à force de lenteurs, vous ne soyez emportés par les évènemens.

Il n'a pas démoli si constamment la république, pour la reconstruire à votre voix ; il n'a pas tenté votre oppression, pour *vouloir*, que dis-je, pour POUVOIR, même y renoncer : non, il est CONDAMNÉ A VOUS TUER, pour que vous ne l'envoyez pas à *l'échafaud* ; il y est obligé par ses tentatives et vos résistances ; il y est obligé par les traités secrets et les trahisons avec l'étranger ; il y est obligé par la mort de la république qu'il a déjà *empoi-*

sonnée dans l'intérieur ; et vous n'en êtes encore qu'à demander des *comptes* ! Bonnes gens que vous êtes ! . . .

Maintenant que nous avons fixé votre situation respective avec le directoire, vous me demandez les mesures qu'il faudroit prendre; vous ne voulez pas de nouvelle révolution ; ni moi non plus : il n'en faut pas, parce que c'est par la constitution même que vous devez réparer les nombreux outrages qu'elle a reçus. Il n'en faut pas, parce que comme corps législatif, il vous est indispensable de remonter au degré que la loi vous assigne, de reprendre le pouvoir qui vous est délégué, de frapper la tyrannie où qu'elle se trouve, de donner par-là au peuple une garantie pour sa constitution, en lui prouvant que malgré ses défauts, de vrais magistrats du peuple sont avec elle seule, assez forts pour faire régner la loi, et faire triompher la république.... Ceci posé, je réponds; JE NE VOUS CONNOIS QU'UN SEUL MOYEN, C'EST L'ACTE D'ACCUSATION.

Allez droit au but, ne vous inquiétez pas du succès ; VEUILLEZ, et vous trouverez au Luxembourg même des moyens : dès que vous aurez décrété l'on exécutera, et vous pourrez alors *monter au capitole*, *remercier les dieux d'avoir sauvé la république*.

Puisque vous m'avez mis en train sur ce chapitre, je ne finirai pas ma lettre sans jetter un coup-d'œil sur quelques mesures ulté-

rieures subséquentes à ce projet, dirai-je hélas, à ce rêve de salut public.

Que j'aime à me figurer l'Angleterre encore une fois déjouée, cette Angleterre qui change son ministère, qui y introduit l'oncle de notre général Macdonald, et qui par cette mesure, selon le *confidentiel Ami des Loix, va opérer de* SI GRANDS CHANGEMENS EN EUROPE. Rapprochez ces changemens *prédits* du grand système d'envahissement anglais que je vous ai indiqué, et osez calculer ce que cette *prophétie*, ou plutôt cette *menace* vous présage. C'est-à-dire que votre marine et l'espagnole vont être livrées à l'Angleterre dans la Méditerrannée, que la Hollande, déjà sa vassale, par les soins et bons offices de Taleyrand-Périgord, reste peut-être avec le titre de république, le comptoir du Nord des banquiers britanniques, comme le Portugal est celui du midi; qu'avec ces arrangemens, qu'on peut augmenter si les évènemens s'y prêtent, de la nécessité de rentrer dans vos anciennes limites, mais surtout de recevoir au moins une constitution olygarchique en attendant mieux. Londres vous propose la paix ou guerre à mort, avec le renfort de la Suède, et d'à-peu-près toute l'Allemagne qui se déclarent aujourd'hui contre vous, malgré les loyaux traités de tous ses princes et de tous ses rois. . . . De quoi vous plaignez-vous? vous n'avez plus d'alliés, mais vous avez la paix; vous n'avez plus de marine, mais il vous reste une puissance territoriale

immense

immense. C'est à vous à vous tirer de vos dissentions intestines et à vivre heureux chez vous. Pendant ce tems l'Autriche s'arrondit en Italie, la Porte récompense de quelques concessions les bons et loyaux services que lui rend la Russie ; celle-ci reste probablement *dépositaire* de l'isle de Malthe, pour la mieux garder que ne l'ont fait ses chevaliers ; et notre Saint-Père, par-dessus le marché, bénit et ratifie tous ses arrangemens, hérétiques, schismatiques, et passablement infidèles.... Voilà les grands changemens que Pitt et l'Ami des Loix promettent *à l'Europe*, chaque jour en avance l'exécution; il faut être ou étranger aux affaires ou aussi impudent que Bailleul pour le nier. Cependant soufflez sur les conspirateurs et cet échafaudage de forfaits s'écroule le lendemain.

L'antidote vous a dit quelque chose de profond quand il vous a parlé d'un plan de politique *honnête* en Europe ; il n'y en a point ni ne pourra y en avoir tant que le gouvernement anglais existera. Il faut que dans toutes ses conbinaisons il fasse des victimes ; ici j'en vois cinq, la France d'abord, la Hollande, l'Italie, l'Espagne et la Prusse. C'est dans tous ces intérêts lésés que vous pouvez trouver, mais hâtez-vous, des moyens de vengeance, malgré que Merlin ait fait livrer par les Schérer, les Grouchi etc, etc, les fusils et les canons d'Italie, malgré qu'il vous en reste à peine dans l'intérieur pour armer vos conscrits, proclamez seulement, sincèrement la

liberté de la Hollande et de l'Italie ; sacrifiez à ces peuples les traîtres et les tyrans qui les ont vendus, et bientôt la liberté créera des armes, bientôt cent mille italiens purgeront des barbares du Nord, cette belle patrie que le ciel n'a point faite pour eux, que son seul soleil dévorera.

L'Espagne et la Prusse bien que monarchies, sont dévorées en espérance par l'Angleterre, parce que l'une a encore *les débris d'une marine*, parce que l'autre *voudroit en créer une*, si l'Angleterre ne s'y opposoit ; ayez avec ces deux puissances une politique *honnête* et *généreuse*, cherchez, trouvez dans leur *intérêt* le lien qui les attache *à la France*, qui les oblige à la seconder ; mais n'attendez que de votre *force leur amitié* pour *la république*. Avec la Prusse sur-tout vous pourrez susciter *plus d'un ennemi* à l'Autriche et à la Russie (1). Il est

(1) La Prusse n'est que l'alliée politique de la France, parce qu'elle a l'Angleterre pour ennemie naturelle; tant que la France sera république, la Prusse ne peut être autre chose. Mais au moins cette alliance fondée sur l'intérêt, doit être *loyale* et *sincere*; et dans ce cas je ne vois pas pourquoi la Prusse s'oppose à l'invasion de la Hanovre, dont elle pourroit au contraire s'accomoder. La Hanovre est à-la-fois une source de puissance pour la nation anglaise et pour son roi. Elle donne au roi les moyens d'occuper la nation des affaires du dehors, de la distraire de celles du gouvernement, et sur-

inutile d'entrer dans plus de détails, tant que

---

tout ceux de corrompre et d'acheter; elle est pour la nation une pépinière de matelots; c'est par le pouvoir électoral que le commerce anglais *presse* presque toute l'Allemagne. L'intérêt pour la France d'ôter la Hanovre à l'Angleterre est donc évident. La conduite de la Prusse, supposé sa *loyauté*, l'est moins; mais si elle avoit des arrières-pensées, si elle s'occupoit plus qu'elle ne le doit des *formes* à donner à notre gouvernement, je concevrois alors que la Hanovre seroit bonne à respecter comme *contre-poids*. D'un côté cela ne nuit qu'à la France-république, de l'autre cela peut être présenté à l'Angleterre comme un service, pour prix duquel on obtiendroit en tems et lieu *des permissions* d'extension de commerce, qu'on ne veut pas attendre de l'indépendance générale que doit amener la république.

Quoiqu'il en soit, *un allié* qui a 200 mille hommes frais, un trésor très-bien *restauré*, qui nous touche par une frontière *entierement dégarnie*, qui sait que nous n'avons pas un sou, peut devenir un allié bien utile ou bien dangereux. Encore si nous savions où nos finances sont passées, si Périgord vouloit parler des dépenses secrettes de son ministère, (on dit qu'il y a *un seul article* qui va à un million et demi par mois) mais Périgord ne dira rien. C'est donc à vous à approfondir notre situation, à voir que la Prusse ne peut pas rester neutre; que sa détermination décidera du sort de l'Europe; c'est à vous à veiller à ce qu'elle soit loyalement alliée *de la république*, à prendre garde que son amitié ne nous coûte *trop cher*, qu'elle n'y mette un prix et des conditions telles que vous ne pourriez y souscrire, mais auxquelles je ne vous vois pas de moyens de vous refuser.

vous ne serez pas les maîtres ; dès que vous le serez les moyens éclorront sous vos pas.

La Porte elle-même ne doit pas vous inquiéter ; si vous conservez votre flotte, si elle ne va pas chercher Buonaparte, vous pourrez par elle et par l'armée de Syrie faire tourner d'une manière quelconque la politique du divan.

Voilà quelques moyens de salut extérieurs. Quant à l'intérieur je crois la plaie bien profonde ; ce n'est pas ici le lieu de la sonder ; considérez seulement que Lyon et les chouans vous menacent, et hâtez-vous. Mais je peux au moins indiquer ce qui me paroît être la cause du mal, et la voici.... La constitution manque d'étays et de garantie ; il seroit ridicule de la laisser périr *à force de respect*, quand ceux qui vous ont fait un devoir de la respecter jusqu'à la superstition, la violent eux-mêmes comme une misérable, et affichent leurs projets *de la perfectionner*. Cette constitution a été faite en marquéterie ; *les principes* y sont ; *des réglemens* leur sont accolés, et de manière sur-tout à y neutraliser *les principes*. Distinguez hardiment ce qui n'est que *réglementaire* de ce qui est constitutionnel ; respectez l'un et revisez l'autre. Les réglemens sont plus nécessairement soumis à l'empire des circonstances ; et quelles autres furent jamais plus impérieuses.

Vous aurez donc la responsabilité du directoire à créer, le droit de destitutions à modifier, des mesures judiciaires à substituer aux mesures arbitraires; plus d'arbitraire; il corromproit des anges, et vous voulez qu'il soit sans poison sur des directeurs. La presse et les clubs demandent leur liberté définitive et inamovible; que les clubs soient fermés aux fonctionnaires publics, on ne peut à-la-fois être surveillant et surveillé. Tuez la corruption par la publicité du service public et de toutes les parties des finances (1); tuez la

(1) Si les marchés étoient *bien* publics, l'on ne verroit point dans toutes les affaires scandaleuses un député protecteur ou intéressé. La dignité du premier pouvoir n'en seroit point altérée, comme elle l'est dans les campagnes, où le malheureux cultivateur, qui est le véritable *fournisseur des magasins*, est payé par des banqueroutes; tandis qu'il voit les fournisseurs en titre étaler en un an sous le manteau d'un député l'opprobre de leurs horribles fortunes; si les marchés étoient publics, on n'auroit point vu les magasins de la république encore encombrés, à l'entrée de Schérer au ministère, des denrées qu'avoit soigneusement amassées la convention et les bureaux révolutionnaires de la guerre, livrés en paiement aux fournisseurs aux plus bas prix possibles, qui fesoient ensuite verser sur une place ces mêmes effets revendus par eux à la république communément dix fois la valeur pour laquelle ils les avoient pris. Les opérations et fournitures de Schérer en objets d'équipement, n'ont pas en général été autre chose que ce revirement de brigandage. Des garnisons manquant de souliers

cupidité, la démoralisation inoculée dans le peuple, en détruisant les loteries, donnez aux autorités premières, aux directeurs, aux ministres, des formes populaires, des traitemens plus modestes (1); occupez-vous des

---

de capottes, etc. en ont souvent vu enlever, à leur barbe, des magasins immenses pris par des fournisseurs, sur le pied de 20 ou 30 sols chaque objet, et chargés de verser à la place des marmites ou des bidons, dont le soldat n'avoit que faire et qu'ils avoient enlevées de même d'un autre magasin.. Publicité, sauve-garde du peuple, viens et fais reculer les brigands.

(1) On a beaucoup crié contre l'augmentation du traitement des députés; ce fut une perfidie de Merlin; ce peut encore être une arme pour ceux qui sont toujours prêts à caresser le pouvoir exécutif.

L'INDÉPENDANCE des députés demande pour eux un traitement *large*, parce qu'il faut qu'ils puissent en sortant de leurs fonctions retourner *purs* à la charrue, parce que l'éparpillement en tant de mains et de familles, de la somme qui leur sera allouée, ôte à cette somme toute qualité *corruptrice*; parce qu'ils ne pourront jamais ni individuellement, ni en corps, acheter des créatures, ni payer des flatteurs, parce que tout systême contraire transporte nécessairement la majorité des places et des consciences du corps législatif dans la classe des riches, et dans les anti-chambres du pouvoir qui donne des emplois lucratifs.

De l'autre côté, *la dépendance* nécessaire où doit rentrer l'exécution et ses ministres, exige qu'on tourne de ce côté les réformes.

Voilà les principes : Ayez le courage d'éclairer

mœurs publiques, et de toutes les institutions sans lesquelles il n'y a ni morale républicaine, ni caractère national. Sur-tout hâtez-vous de donner une éducation au peuple; sans cela renoncez pour toujours à créer une *cité*, à former des *citoyens*; jetez aussi un coup-d'œil sur l'armée: la révolution tendoit à en faire une classe de soldats citoyens; voyez avec quelle audace le despotisme l'a contre-révolutionnée sous prétexte de discipline, avec quelle impudence un tas de valets de la cour qui ne veulent pas qu'on les appelle *citoyen*, dégradent et avilissent le soldat, et remontent toute la machine de l'ancien régime; l'armée devoit se recruter de *citoyens soldats*, et vous avez laissé le directoire changer les conscrits en miliciens, en mercenaires, qui se vendent pour de l'argent à un *monsieur* qui n'a pas de patrie, et qui n'est *pas fait* pour être

---

franchement la nation, et ordonnez de fortes économies dans les traitemens de tous les principaux agens de l'exécution.

Trois ans d'expérience vous ont assez prouvé que LE LUXE de leur salaire n'étoit qu'un poison de plus, ajouté à tous les poisons dont le pouvoir menace toujours la liberté. Quant aux dépenses du corps législatif, ma ferme croyance est qu'elles peuvent peut-être recevoir *une meilleure direction* (témoin celles qui se font aux Tuileries), mais que, sauf les sacrifices à faire momentanément pour la guerre, et dont je vous conseille de donner l'exemple, vous n'avez que peu ou point de réductions à opérer.

soldat. Si vous avez vu un attentat incompatible avec la liberté dans l'achat d'hommes *nés libres*, et attachés par l'esclavage au travail de la terre, comment n'en voyez-vous point un à faire presque le même *trafic*, pour acheter des *défenseurs à la patrie* ? Est-ce dans une république qu'il faut livrer à des mains *mercenaires*, le pouvoir des bayonnettes, instrumens nécessaires de servitude, desquelles ne sont plus dans les mains des enfans de la liberté ? Fixez les droits du soldat citoyen, rappelez-lui sa qualité d'homme libre. Pourquoi ne feroit-on pas influer davantage les compagnies sur le choix de la plupart des chefs de corps ; pourquoi ne leur accorderoit-on pas le droit de dresser des listes, où choisiroit un pouvoir supérieur : la suspension de l'exercice de ce droit deviendroit pour les individus et pour les corps une punition qui vaudroit bien la prison. Au reste, je cours et ne fais qu'indiquer des bases, mais surtout celle-ci ; que c'est dans la volonté particulière de l'homme qu'il faut placer le levier de son obeissance à la volonté générale ; c'est dans son cœur qu'il faut établir la sanction des lois et la garantie de leur exécution. Tant que vous n'aurez pas saisi et régularisé ce grand et unique ressort, cessez de prétendre à la gloire de constituer un peuple ; vos plus savans travaux n'aboutiront jamais qu'à une législation *de marionnettes*.

Mais c'est sur-tout à donner une garantie à la constitution, à neutraliser les moyens de corruption

corruption qu'on trouve dans le pouvoir qu'il faudra vous attacher. Vous avez le jury de Sieyes, que le tant constitutionnel Carnot, trouve une *idée creuse*, parce que le constitutionnel Carnot ne vouloit réellement pas que le pouvoir législatif pût avoir et conserver la force de réprimer les empiétemens de l'exécutif. Vous pouvez encore attaquer plus directement et la bassesse qui se vend, et la tyrannie qui achète, en réduisant à trois ans la première durée des fonctions législatives, et attachant à cet époque le repos d'un an, en ôtant pour ce même espace au directoire, le droit de nommer à aucune place le député sorti ; par-là, vous le rendrez à sa famille, à ses affaires, à son département ; il perd de vue Paris, et la tentation de s'attacher à ses agrémens, *à ses salons* qu'on lui ouvre, à ses spectacles où on l'attire par la modicité et la facilité des *abonnemens*, à ses concerts, *à ses réunions où on lui fera voir tout ce qu'il y a de plus brillant en femmes* : tel est le style des annonces ou plutôt des amorces qu'on vous distribue.

Etendez aux directeurs sortans une mesure semblable, et au lieu de les faire membres *nés* des anciens, faites qu'ils ne puissent pas même devenir représentans du peuple avant l'année pendant laquelle vous appurerez leur responsabilité.

Il vous reste enfin la lèpre du corps politique à extirper, c'est la police et les émi-

grés. Je vous avoue que je n'ai pas d'expression pour rendre l'horreur que m'inspire une police des Sartine et des Lenoir, qui se fait par la corruption, l'immoralité et l'arbitraire. Je veux la police administrative; celle-la suffit à tout, excepté aux tyrans, qui veulent tous faire par eux-mêmes, parce qu'ils veulent tout plier, tout comprimer à leur gré.... Les insensés !!!!

Quant à l'émigration, j'aurois trop de choses à dire et je ne serois pas peut-être entendu. Les radiations, les ventes, les partages fournissent d'ailleurs trop d'épingles *à ces dames*, trop de tours de bâton *à ces messieurs*, pour ne pas faire pousser les hauts cris, si on vouloit parler sur cette matière le langage du VRAI *intérêt de la république, de la justice* et de la raison. Je me borne à vous dire que cette législation est détestablement corruptrice et profondément désastreuse, et que Louis XIV ne fut *sot* en chassant les protestants de France, que parce qu'il sacrifiait des citoyens utiles *au fanatisme*, mais que la nécessité de soutenir ce fanatisme une fois suppose, il étoit *politique*, en assurant la *tranquilité* de l'état par une mesure décisive. Et qu'ont de recommandable, en quoi sont utiles des émigrés et quelques autres gens de cet espèce, au prix de ces industrieux protestans? Je n'indique pas au reste ici une mesure *générale* de ce genre, et s'il falloit en adopter une, je voudrois au contraire qu'elle fût *individuelle*, on feroit beaucoup de bien sans beaucoup d'embarras.

Je termine ici décidément la carrière où vous m'avez lancé : j'en ai dit assez pour vous éclairer sur les dangers de la patrie si vous êtes résolus de la sauver ; j'en ai dit trop si vous n'êtes bons qu'à la laisser périr et vous-même avec nous.

Si ces lettres voient le jour, les tyrans me répondront par des persécutions ou des calomnies ; mais j'aurai dit LA VÉRITÉ. La CONSCIENCE PUBLIQUE, *que ne contiennent ni les chaînes, ni les cachots, que les flammes des buchers ne sauroient oblitérer*, EST-LA : elle est prête à me venger : les événemens eux-mêmes me justifieront BIENTOT. Mon dernier vœu est que ce ne soit pas au détriment de LA RÉPUBLIQUE.

LETTRE ONZIÈME

ET SUPPLÉMENTAIRE.

Sur la physionomie de la révolution actuelle.

Je ne me dissimule point que ce qui vient de se passer n'ôte aux dix premières lettres une partie de leur intérêt; commencées trop tard, retardées encore dans leur impression par la résolution où l'on étoit de les donner toutes ensemble, et par d'autres obstacles particuliers, elles viennent accuser des traîtres démasqués. Pour voir ce qu'elles auroient été, il faut se reporter au 25 prairial, époque où l'on avoit cru pouvoir les faire paroître.

Il leur reste néanmoins encore un mérite; celui d'analyser la nature de la conspiration, que les conseils déjouent, dont ils ne tiennent point encore les fils, dont à peine même quelques instruments sont atteints. Les formes d'ailleurs que les conseils ont suivies, tout en marquant leur respect pour la constitution, leur scrupuleuse exactitude à ne pas s'écarter de sa ligne, n'ont point, il faut le dire, assez réuni une certaine célérité d'exécution, un certain à plomb de mesures qui eût été très-compatible avec *la constitutionalité* de toutes les opérations, et faute desquelles

bien des anneaux de la chaîne des crimes vont se rompre, bien des fils de la trâme contre-révolutionnaire se briser.

Ainsi pour avoir négligé de s'assurer des correspondances, et de l'état des bureaux de plusieurs directeurs, de plusieurs ministres, notamment de ceux de l'extérieur, de la guerre, de la police, des finances, les plus signalés comme complices de la désorganisation générale et de la trahison qui livroit la France à l'étranger, ne doutez point que déjà une foule de pièces dont dépendoit peut-être le salut de la république et la connoissance de toute la conspiration, ne soient pour jamais disparues. Déjà il est publique dans tout Paris, que dès l'instant de la démission de Merlin, les bureaux de la guerre ont été occupés à une *appuration* de comptes, par un *brulement* général des pièces de la comptabilité, qu'on a vu *les flammes* plus efficaces que *l'éponge* que Poulain-Grandpré demande à passer sur *l'arriéré*, éclairer jusqu'à minuit le local des bureaux (1) et anéantir le scandale de vos fusils vendus à *vingt sous*, de vos bayonnettes à *un liard*, de vos fers, de vos cuivres, de vos canons *neufs*, et sciés pour être mis au vieux bronze, livrés aux fournisseurs; enfin de toutes les opé-

---

(1) Un représentant du peuple a dit que la même chose avoit eu lieu à la police.

rations de Schérer, de Millet-Mureau (1), de Carnot-Dupont et de d'Arçon-Dumouriez; on sait encore que Merlin a eu la prudence de faire partir des couriers extraordinaires aux commissaires ses ames damnées, pour qu'ils aient à se mettre en règle.

Vous voyez d'après cela que vous êtes condamnés à perdre beaucoup de détails précieux, beaucoup de ramifications qui vous auroient fait remonter aux sources; mais qu'au moins le vaste ensemble de la trâme, l'esprit et la pensée de la conjuration ne vous échappent pas. Ressouvenez-vous de fructidor, où Carnot et quelques autres instrumens, furent sacrifiés à la sureté de leurs successeurs, où le tissu *oligarchique* ne fit que changer d'outils. Merlin étoit destiné à avancer la perte de la république, peut-être

---

(1) Encore un trait de Millet-Mureau que j'avois oublié, et qui mérite de trouver place dans ce recueil : Un officier républicain, couvert d'honorables blessures, admis *par la loi* à 2,000 livres de pension, est réduit par Milet-Mureau à 1,200 livres. Ce brave homme se plaint, il est congédié durement : « Comment, s'écrie le ministre, un homme qui a autant *marqué* dans la révolution, obtient 1,200 livres, et se plaint encore ; il est bien heureux que je ne les lui retire pas ». Quelle *humanité* ! et quel *civisme*.

l'eût-il achevée s'il n'eût pas manqué de tête et de courage au dénouement, sur-tout s'il eût su se faire un parti militaire, abandonner à temps, comme le lui indiquoit le livre de Carnot, Rewbell et Lareveillere et perdre Barras. Est-ce pour lui donner, dites-moi, à son tour un vengeur qu'on ose parler d'*impunité*, de *généreux oubli*? Est-ce pour exciter l'émulation des *traitres* et des *tyrans* que la découverte des forfaits dont le peuple est la victime, aboutiroit à un commode pardon.

Que veut dire ce silence complaisant qui enveloppe jusqu'ici Périgord? Que dis-je! ignorez-vous que l'on vante déjà les *services importans* qu'il a rendus en cette occasion (1)?

---

(1). Pourquoi ne publie-t-on pas ces services? Par hazard prouveroient-ils autant que ceux de Merlin, en l'an 5? c'est-à-dire, qu'en poursuivant comme lui la royauté de Louis XVIII, il ne veut comme lui que substituer *son parti* à celui de la branche ci-devant régnante. Voilà, n'en doutez pas, les services de Périgord, et en voici la preuve.

En même-tems que les olygargues et les partisans d'une *royauté constitutionnelle* se pressoient autour du gouvernement, les royalistes *purs*, toujours caressés par lui, forts de leurs liaisons avec les hommes de ces deux partis et de l'oppression des patriotes sous le nom d'anarchistes et de jacobins, s'étoient avancés de leur côté, prêts à profiter des événemens. Ainsi Paris étoit plein la décade der-

ainsi l'on vantoit les services de Merlin en fructidor, ainsi l'on vous *subtilisa* le conti-

---

nière, d'émigrés et d'étrangers; on y a vu et reconnu entre autres MM. de Cogny, de Lostanges, de Broglio, de la Briche, neveu de Ste.-Foi, et conducteur du roi à Varennes. On a eu de violens soupçons, qu'un personnage important étoit caché à l'Ile-Adam. L'insolence d'une foule de *coupe-jarrets* étoit extrême; plusieurs patriotes ont éte nominativement insultés et menacés. La correspondance des départemens annonçoit à Paris, le plus violent orage; le représentant du peuple Briot en a annoncé les preuves : des pères écrivoient à leurs enfans de revenir; je sais un citoyen *à qui l'on a demandé son adresse bien précise*, *attendu qu'on ne lui vouloit pas de mal*, *et qu'au contraire il seroit épargné.*

Il paroît que les chouans qui voyoient deux partis politiques se disputer le gouvernement, ne croyoient pas que leur lutte pût arriver sans crise, et ils comptoient alors se jeter dans le mouvement, comme en prairial an 3.

Honneur à l'attitude du corps législatif; on lui devra l'éloignement de *cet autre péril*. Mais ce n'est pas tout, et les républicains des conseils n'ont jusqu'ici trompé que les calculs du royalisme *pur* : le royalisme *constitutionnel* cherche comme en fructidor à les endormir, à retenir les fruits de la victoire. Aussi Merlin, en apprenant quelques-uns *de ces services périgourdins*, s'écrioit douloureusement : « MAIS S'ILS VOULOIENT UN ROI, QUE NE LE DISOIENT-ILS ? Faites juger Merlin et Rewbell, et vous connoîtrez TOUT LE SENS de ces paroles. Ceci posé, il est donc très-possible et même très-probable que le prince de Carency est venu encore

nuateur

nuateur de Carnot, veut-on vous escamoter celui de Merlin ? Croyez que ce n'est pas pour

---

comme en fructidor apporter à Périgord l'agent du royalisme *métis*, quelque arme, quelque secret contre le royalisme *pur*; mais de ce que Périgord ne veut pas être pendu par Louis XVIII, auriez-vous la bonne-foi de le croire pour cela républicain ? Non, il ne l'est pas; il lui est tout aussi impossible de le devenir que de remonter à l'ancienne monarchie. Peut-il être républicain celui qui a tous les vices de la cour, celui qui ne se jeta dans la révolution que pour se venger des mépris de la cour; celui qui a un père et un frère émigré en Angleterre, un autre frère attaché à Louis XVIII et à la coalition; celui qui, pour prouver sans doute *combien il préfère les intérêts de sa patrie à ceux de sa famille*, eut bien l'effronterie, à la suite de fructidor, de protéger, de couvrir de son manteau *ministériel* le séjour de son frère Archambaud-Périgord, à *Chaillot*, où *ils vivoient en communauté* avec LA FILLE DE BOUILLÉ, et où Sotin faillit les faire arrêter tous trois. Est-il républicain celui qui objet des méfiances de tons les gens de bien, brave l'opprobre de ses dignités, et veut être magistrat du peuple malgré le peuple non encore une fois et il ne peut lêtre : Qu'est il donc ? il est provisoirement le *presbitérien* de la révolution il travaille selon les clauses *du système défensif à amortir l'esprit revolutionaire* : Il est l'instrument de l'Angletere, il est probable qu'il lui a sacrifié l'expédition d'Egypte pour perdre Buonapate dont il ne vouloit ni pour second ni pour rival; il est l'agent de l'Espagne, qui *entrevoit le trône*; il est selon toutes les apparences appuyé par D'AUTRES CABINETS DU NORD. L'Angleterre qui vit de désordres et de ruines, *a jetté dans la coalition les élémens de la discorde*. Jusqu'ici l'Autriche *a eu la direction et les profits* de la contre-révo-

un si petit échec, une si faible perte, *que d'ailleurs* ON *a sans doute préparée, et dont* ON *ose se faire un mérite*, que l'Angleterre et le royalisme constitutionnel renonceront à leurs projets. Ce n'est pas pour en RESTER LA, que depuis le ministère de Périgord, la politique, ainsi que les flottes anglaises, triomphent sur le continent et sur les mers; que Londres achète la Hollande, conserve le Portugal, acquiert la Méditerrannée et Constantinople, domine en Amérique, soulève enfin contre nous l'ancien et le nouveau monde. Demandez au général Bernadotte *quels systêmes, quelles secrettes intelligences* encouragèrent les agens anglais et la cour de Vienne à violer, en sa personne, les

---

lution; c'est pour l'Autriche que le directoire *défunt et ses agents* organisoient la trahison de l'Italie. D'AUTRES INTERÊTS se combinent actuellement pour *modifier* aussi, à leur tour, le dénouement de l'intrigue politique; Périgord est l'homme *visible de ces autres intérêts*. C'est pour les servir, c'est pour se servir lui-même, qu'il vient de travailler à perdre *les comp ices de l'Autriche*, et par contre-coup peut-être quelques sicaires de Louis XVIII. VOYEZ DONC CLAIR, et sur-tout relisez *l'antidote au congrès de Rastadt*, et sur-tout réfléchissez à la hardiesse de cet homme, qui depuis trois ans met la contre-révolution dans vos relations extérieures, et se fait proposer aujourd'hui pour l'ambassade de Berlin, en remplacement du directeur que le corps législatif vient d'honorer pour la deuxième foois de ses suffrages, et qui jusqu'ici les a justifiés.

droits des nations et le caractère d'ambassadeur. Vous ne savez pas encore le secret de l'assassinat de Rastadt, osez le chercher ! Demandez aussi à Truguet qui *le proscrit* par son inscription sur la liste des émigrés, pour l'empêcher de parler de l'Espagne et des correspondances avec le prince de la Paix, dont le courier, le prince de Carency, étoit encore à Paris ces jours derniers : demandez à Charles Lacroix combien le Sicaire Daëndels aidé de Bonne-Carrère apporta à Paris de guinées et de florins pour en remporter à la Haye *l'autorisation* d'enlever à main armée un gouvernement allié, et de paralyser sous les sabres et les pistolets, la garantie que lui donnoit le courage et la présence de l'ambassadeur de la république. Demandez quelles sont les relations de Taleyrand avec l'aristocrate Serbelloni, ambassadeur de Milan, créature de Carnot, ami de Rewbell et de Rivaud, dont il ose encore partager la table ? la table de ceux qui y boivent le sang de la patrie ! ! ! Ce Serbelloni connu en diplomatie par son exactitude à faire *maigre* le vendredi avec Grégoire, et par son talent à tourner chez Rewbell une omelette au Parmésan, n'a-t-il pas acheté et peyé *splendidement* la maison de la favorite madame Legrand, par *l'entremise* de madame Saint-Hilaire son amie, qui dans d'autres temps offrit d'autres *entremises* au duc d'Orléans, qui dans celui-ci loge et recueille *tous les anglais* qui ont à faire ici ? demandez si cette maison qui *tient à celle des relations extérieures*, n'est pas devenue un rendez-

vous tout-à-fait remarquable d'étrangers et gens de toute espèce ? cette madame Legrand qui rattache Perigord à madame de St. Hilaire et à Serbelloni, n'est-elle pas en dépit de son goût de passage pour un émigré, l'ancienne, la constante amie de monsieur de Spinola, ex-ambassadeur de Gênes à Londres, et toujours agent près de ce cabinet, de la coalition pour les affaires d'Italie? Demandez qui a favorisé le roi-assassin du Piémont, et la reine *anglaise* de Naples ? Acton son ministre, n'y a-t-il pas comblé d'égards les parents de Taleyrand ? Qui a voulu livrer Rome! qui a *essayé de sauver Naples*! quand on a su ce que vouloient en faire Joubert et Championnet? Relisez enfin, relisez *l'antidote de Rastadt*, et songez que DES ROIS conspirent l'anéantissement de la révolution *par l'amortissement de l'esprit révolutionnaire* et *ce qu'ils appellent la modération du gouvernement.*

Vous ne pouvez pas être *modérés*, vous êtes condamnés à être JUSTES ou à périr.

Et depuis quand l'*impunité*, est-elle *la justice*.... L'*impunité*, la *clémence* (1), la

(1) La clémence est un droit de la monarchie parce que la loi est *vivante* dans la personne du monarque, et que c'est lui par conséquent qui

générosité? que signifient tous ces mots devant les magistrats de la loi? et rien de tout cela est-il en votre pouvoir? êtes-vous plus forts que la loi qui veut qu'on absolve un innocent et qu'on punisse un traître? êtes-vous les maîtres de l'honneur et de la réputation d'un citoyen, et sur-tout d'un magistrat? que devient sa responsabilité, qui garantit la société contre ses délits, que devient *la justice* qui le garantit contre les erreurs de la société?.... La France est trahie, vendue; voilà un fait public: vous en accusez Merlin et Lareveillere; et vous parlez de leur pardonner? et si ce n'étoit pas eux ou bien s'il y avoit quelqu'un parmi vous qui partageât le crime (1)? ou bien si Périgord étoit plus coupable qu'eux? s'ils n'étoient qu'*imbécilles* ET QUE LUI SEUL fût coupable? qui y a-t-il de *prouvé* aux yeux de

---

doit en distribuer *les bienfaits*; dans une république la loi est *écrite*, ses bienfaits sont dans son organisation même; elle est détruite dès que ses magistrats vont en-deçà ou au-delà, par clémence comme par rigueur. L'*impunité* dans la monarchie est quelque fois une *générosité*; dans une république elle n'est jamais *qu'une prime d'encouragement* au crime.

(1) Ne fut-ce que Bailleul qui dans sa déclaration de guerre invoque la nécessité *de lier les furieux* dont le conseil est composé.

la loi dans tout ce que je suppose ici ?

Innocents ? si par hazard ils l'étoient, vous leur devriez justice : coupables ? vous ne devez les punir qu'avec la loi. Toute peine non voulue, non établie par la loi est un attentat à la constitution : *elle est un acte de tyrannie* : les vouer à l'infamie sans les juger :

C'est agir en tyrans vous qui les *poursuivez*.

Les absoudre en les accusant, c'est faire demander au peuple si parmi vous ils auroient beaucoup de complices ? Je ne dis plus qu'un mot : je suppose que le systême de la clémence prévaille et qu'un malfaiteur vous adresse cette requête :

Citoyens Législateurs,

» J'ai volé un particulier, vous accusez les
» directeurs d'avoir mis la France entière au
» pillage ; j'ai trempé mes mains dans
» le sang de celui qui me disputoit le fruit
» de son travail, et vous les accusez d'avoir
» fait périr soixante mille hommes cette cam-
» pagne sans compter peût-être dix mille
» assassinats qu'ils ont laissé commettre dans
» l'intérieur ; et ceux qu'ils ont ainsi livrés
» à la boucherie ne leur disputoient pas leurs
» biens, ils les leur abandonnoient, ils com-
» battoient pour les leur conserver : j'ai désolé
» une famille ; et vous les accusez d'avoir
» ravagé quatre nations, la française, l'itali-
» que, l'helvétique, la batave : j'étois seul,

» et eux et leurs agents étoient UNE ARMÉE ;
» il y a d'eux à moi la distance du petit pirate
» à Alexandre ; j'ai commis le crime victime de la misère, ruiné par leurs banqueroutes, encouragé par l'impunité des grands voleurs, égaré par l'ignorance où ils m'ont laissé, les mauvais exemples qu'ils m'ont donnés, je suis victime des mauvaises lois, de la mauvaise administration, enfin de tous les désordres sociaux auxquels ils n'ont jamais remédié ; eux l'ont commis pour le plaisir du crime, sciemment, sans autre besoin que celui de mal-faire, en violant les lois qu'ils avoient eux-mêmes faites, et l'obligation qu'ils s'étoient imposée de les maintenir. Cependant UN JURY la loi à la main et attendu la culpabilité de *mon intention*, vient de me condamner à la peine de mort ; le glaive est levé et j'entends les journaux publier que *la clémence nationale* les absout ; bien moins coupable qu'eux, puisque j'ai eu moins de moyens et que j'ai trahi moins de devoirs, je descends de l'échafaud et je vous demande aussi GRACE. »

Législateurs, je vous demande à mon tour si dans le cas supposé, vous oseriez ordonner que cet homme retourne à l'échafaud ?

P. S. Au moment de faire paroître ces lettres, il devient chaque jour de plus en plus probable, que le royalisme de 91 s'occupe avec Taleyrand-Périgord, d'un *remplace-*

ment définitif, après la chûte de l'Olygarchie *provisoire* de Merlin. On désigne hautement pour l'ambassade de Prusse ce ministre, sur le compte duquel les déplorables résultats de son administration, n'ont point encore ouvert tous les yeux ; il se targue de son crédit au directoire, en ce moment même où on l'accuse au corps législatif d'avoir dans son traité de commerce avec la Suisse, préparé une nouvelle trahison, en donnant un nouveau débouché aux manufactures anglaises.

Puisque toute sa conduite n'est pas suffisante pour démontrer qu'il n'est, ni ne peut être républicain, je vais vous révéler un moyen bien simple, de mettre Syeys et Barras dans la nécessité d'opter entre la patrie et le fourbe, par qui on les croit encore trompés. Ce moyen, le voici : achetez *le recueil des pièces justificatives de l'acte énonciatif des crimes de Louis Capet, réunies par la commission des vingt-un, et imprimées par ordre de la convention nationale.*

Faites voir ce recueil, oublié sans doute, ainsi que beaucoup d'autres choses, et aux conseils et au directoire ; et chacun y lira DE SES YEUX, que Choiseuil-Gouffiier employoit à Constantinople le crédit de la Russie et de la Prusse, de concert avec le ministre autrichien, pour maintenir la Porte dans les intérêts de Louis XVI ; que Talon et son oncle, Saint-Foy, étoient les directeurs de la corruption, les *huissiers priseurs* du maquigno-

nage *des consciences* dans la constituante, les clubs, les bureaux d'esprit, les ateliers, etc., *et les liaisons de Taleyrand, avec ces trois hommes, sont publiques*. On y lira sur Taleyrand lui-même, page 8, n°. 4, la pièce suivante, très-propre à arracher le masque, et que pour cela même, je rapporte ici. (C'est une lettre de Laporte, intendant de la liste civile.)

« Sire,

« J'ai l'honneur d'adresser à votre majesté » une pièce qui a été écrite avant-hier, mais » que je n'ai eue qu'hier après-midi, elle est » *de l'évêque d'Autun*, qui paroît désirer » DE SERVIR VOTRE MAJESTÉ.

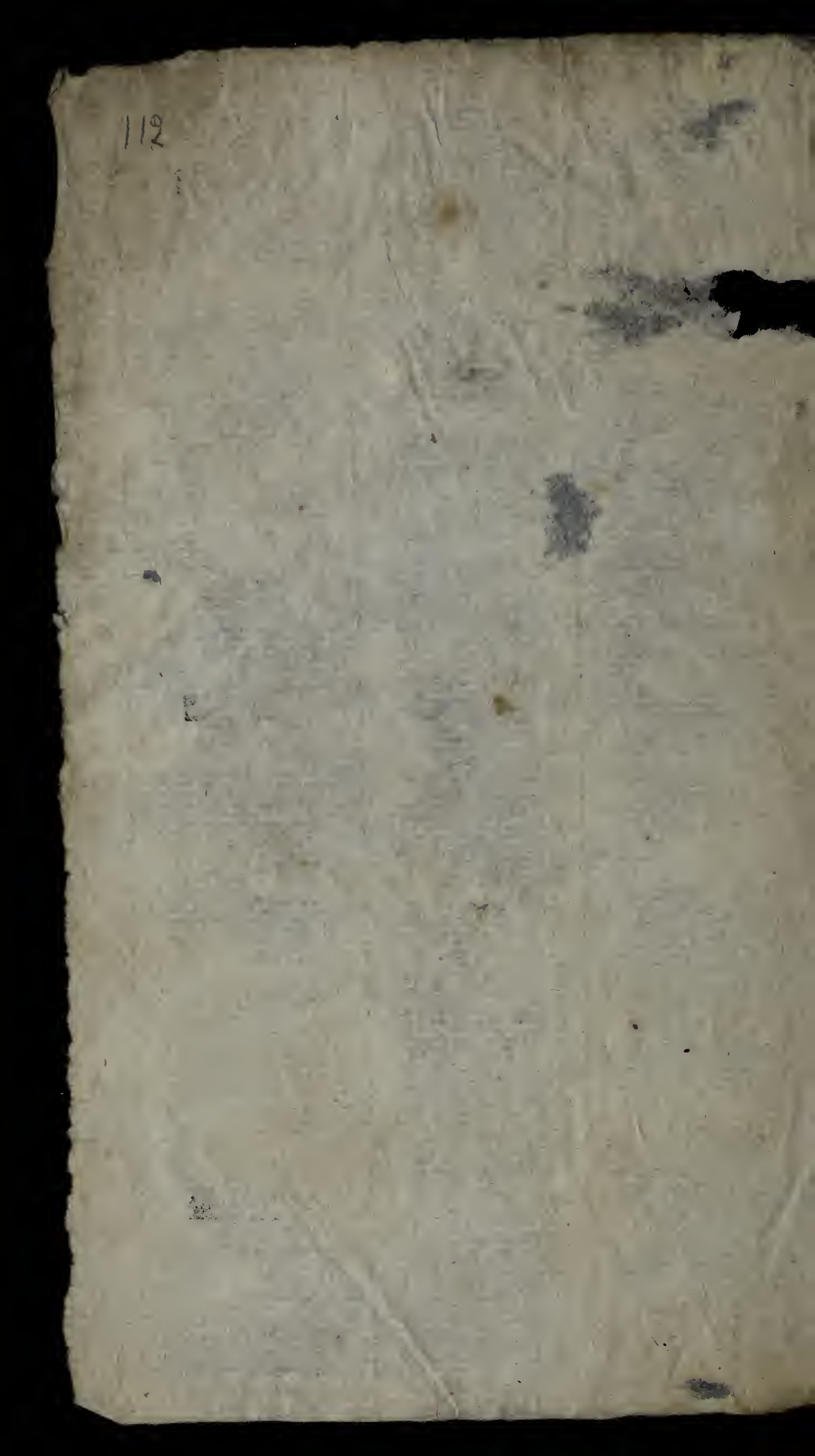
» IL m'a fait dire que votre majesté pouvoit » faire l'essai *et de son zèle et de son crédit*, » en lui désignant quelque point que vous » désireriez, soit du département, soit de » l'assemblée nationale ; s'il parvient à faire » exécuter ce que vous lui aurez prescrit, » vous aurez une preuve de son zèle.

« LA NOUVELLE FACTION *qui se forme* » *aux jacobins* veut le rétablissement *de la* » *force publique*, LA CONSERVATION DE LA » MONARCHIE, LA DESTRUCTION DE LA » SECTE DÉMOCRATIQUE, *le maintien de la* » *royauté*. . . . .
» Je pense qu'il faut paroître favoriser cette » faction, *pour s'en servir*.

« Elle sait que votre majesté a répandu de
» l'argent qui a été partagé entre Mirabeau
» et quelques autres; dans l'espérance d'avoir
» part A CES VOIES DE CORRUPTION, cette
» faction va empêcher qu'on attaque *votre*
» *liste civile*. . . . . .

On pourra encore consulter les numéros 1, 7, 10 et 14, sur *les voies de corruption*.

Si d'après ces pièces matérielles échappées à la destruction et à l'oubli général, on doute encore au directoire *régénéré* du royalisme de Taleyrand ; si l'on y agrée ses services et ceux d'un Ramel, d'un Milet-Mureau ; si le commode système de *l'erreur* de *l'ignorance*, continue d'excuser les bévues, ou de pallier les attentats ; si la pourpre enfin, assure l'inviolabilité de tout traître, de tout conspirateur, alors trop foibles et trop confians, représentans du peuple, renoncez au moins à la honte de voir périr la république dans vos mains ; épargnez le sang des hommes, et les lenteurs de l'agonie; laissez Périgord aidé de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Prusse, et bientôt de la Russie, vous ramener *un roi dans vos anciennes limites*, ainsi qu'on en affiche à présent l'espérance prochaine dans le parlement Britannique ; bornez-vous à nous assurer, ainsi qu'à vous, le passage en Egypte ou dans le nouveau monde, et fermons à cette page l'histoire de la république et de la liberté.



112

